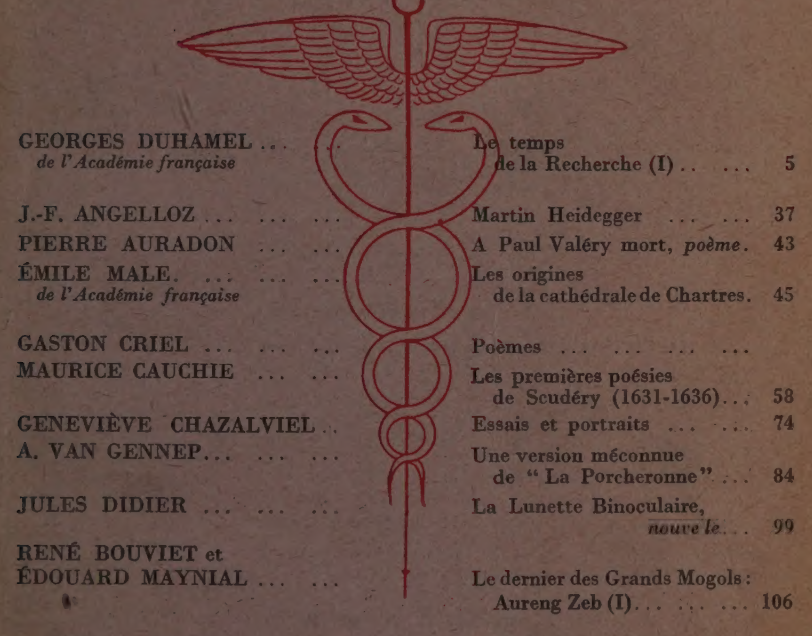
NUMÉRO 1001 1er JANVIER 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR : ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred VALLETTE

reparaîtra le 1er de chaque mois à partir du 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS :	un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
	six mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : 60 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du Mercvre, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se considère pas comme engagée à les signaler.

LE

TEMPS DE LA RECHERCHE

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

CHAPITRE I

SOUVENIRS, SONGERIES ET DOCUMENTS. UNE RELIGION HUMAINE. L'INSTRUMENT, LE MODE ET L'OBJET. SUR L'IDÉE DE RECHERCHE DANS LES LETTRES. PETITE APOLOGIE POUR L'EXPLORATEUR.

Encore que, pour narrer les histoires de mon jeune temps, j'attache moins d'importance aux documents péremptoires, aux pièces à conviction qu'à mes souvenirs et songeries, j'ai quand même, au moment de tremper ma plume dans l'encre, feuilleté les lettres de jadis.

Je les ai retrouvées bien rangées dans un de ces solides cartons-classeurs que l'on paierait d'une fortune, aujourd'hui, en ces jours du dénuement et de la pacotille, en ces jours où tout objet semble le fantôme de ce qu'il devrait être. Par chance, les policiers allemands, quand ils sont venus, à deux reprises, visiter ma correspondance, mes papiers privés et mes livres pour y

faire des prélèvements, ont dédaigné les témoignages de l'année 1906. Elle leur était trop lointaine. J'ai donc retrouvé les vieilles lettres, et, mêlés à ces lettres, deux légers manifestes que j'avais fort bien oubliés. Je ne les ai pas relus sans sourire.

L'un est — je transcris le titre — le *Manifeste de la Ligue des Arts indépendants*. Il porte un bouquet de signatures, parmi lesquelles je vois celle d'Arcos, celle de Vildrac, celles de Mahn, de Gleizes, de Romains et la mienne. Il contient des déclarations vigoureuses: « L'art français s'étiole sous la protection officielle... A l'inertie des maîtres du poncif, nous opposons notre combativité... Nous voulons rester individuellement maîtres de notre pensée et de ses concepts, tout en bénéficiant des avantages d'une solidarité effective... » Entre beaucoup de propositions, j'en choisis trois, presque au vol. Elles donnent le ton du reste.

Le second manifeste est une réplique au premier. Il porte pour titre : *Appel à la jeunesse littéraire*. Il émane de ceux qui se reconnaissaient nos adversaires. Il nous désigne, nommément, nous autres de l'Abbaye, comme il désigne les cubistes. Les mots d'infatués et d'impudents s'y trouvent joints à d'autres épithètes moins amènes. Et, pour terminer, l'auteur de cet écrit, d'ailleurs anonyme, adjure la jeunesse de ne pas céder à la pression des « barbares ».

Ajouterai-je que ces deux morceaux d'éloquence ne portent aucune date? Quelle chaleureuse imprécision! Quel sens élevé du présent! J'ai lu, puis relu ces pages, imprimées sur un papier fort honorable, ma foi, puisqu'il survit à quarante années de tiroir. J'ai relu surtout le discours où s'exprimaient, avec une si naïve et si naturelle intempérance, nos espoirs, nos désirs et nos animadversions, et je me suis senti, minute à minute, saisi non certes par la tristesse, mais par la timidité, oui, par un sentiment que j'éprouve toujours en présence des jeunes hommes et dans lequel je distingue moi-même du respect, de la vigilance, de la compassion, de la tendresse et beaucoup de curiosité.

Dissipé ce léger nuage préliminaire, j'ai tenté, par incantation, de rappeler ces temps bénis où les garçons de vingt ans prêchaient ainsi la croisade pour la plus grande gloire de l'art. La politique tenait vraiment très peu de place dans ces querelles de nos commencements, notre révolution était toute spirituelle et c'est pour cela sans doute que nous fûmes grandement étonnés et même scandalisés quand nous vîmes d'autres jeunes gens inscrire sur leurs fanions la devise tout de suite fameuse : « politique d'abord ». Non, non, ce qui nous soulevait d'ardeur, c'était la recherche des moyens propres à manifester, d'abord, à propager ensuite notre religion humaine, ce qui fouaillait nos fièvres, en ce

temps de toutes les témérités, c'était de comprendre le monde et de trouver des accents inouïs pour le faire comprendre aux autres.

Pourrai-je laisser croire que des problèmes tels ont cessé de me poindre? Et si, par disgrâce ou lassitude, il m'arrivait de n'éprouver plus devant l'œuvre à faire l'ineffable angoisse, ne serais-je pas rappelé sans relâche au sentiment de notre condition, à nous autres, porteurs de messages, en regardant autour de moi chercher et souffrir tous ces jeunes gens qui m'entourent et que je salue mes fils, même s'ils ne me connaissent pas.

Tous, quelle que soit la carrière élue, ont grand désir de représenter le monde, ou quelque chose du monde, le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel, le réel et le surréel, ce qui existe et ce qui pourrait et ce qui devrait exister. Tous, ainsi, vont s'interrogeant et même interrogeant leurs anges, leurs démons, leurs compagnons secrets. Peindre? Mais avec quels pinceaux? Avec aussi quelles pâtes, quelle palette? Et même et d'abord que peindre? Il va falloir découvrir l'instrument, le mode et l'objet. Tous, avec plus ou moins de finesse, devinent qu'il ne suffit pas d'ouvrir l'œil, que l'incidence du regard sur le modèle et l'incidence des lueurs sont ou doivent être régies par un ensemble de lois et non par des chances heureuses, et que d'ailleurs la chance heureuse ne saurait être ni

supputée, ni séduite, ni dédaignée. Tous regardent vers des maîtres qu'ils vont renier trois fois avant que ne chante le coq.

Je me trouvais, l'autre saison, en société de quelques poètes et notre propos était d'attribuer l'un de ces prix qui doivent aider les apprentis de mérite à passer dans les rangs des jeunes maîtres. J'ai demandé, les débats allant leur train, que le prix fût divisible, une part devant récompenser, selon mes vœux, quelque œuvre accomplie, l'autre ce que j'appellerai un travail de recherche.

Le mot et l'idée de recherche sont désormais agréés, même par la multitude, quand il s'agit des entreprises scientifiques. Tout le monde trouve naturel qu'un savant chemine à tâtons parmi l'ombre et les obstacles. Encore un peu de temps et les profanes eux-mêmes sauront qu'un inventeur, pour faire jaillir l'étincelle et changer la face de la terre, doit rêver à l'aise, perdre du temps, bégayer du génie. Tout le monde commence à comprendre que la songerie féconde a parfois le visage et la démarche hésitante de l'oisiveté. Les savants n'ont pas besoin de publier leurs ébauches. Tout cela demeure à l'état de notes éparses, de calepins crasseux, de verre cassé, d'équations boiteuses, d'animaux sacrifiés, de fumées, de vapeurs et de cendres. L'œuvre d'art, au contraire, fruit d'un esprit qui donne et d'un esprit qui reçoit,

trouve son accomplissement au terme d'une longue enquête. A chaque étape de l'enquête, l'artiste, malgré qu'il en ait, interroge le partenaire, lui sourit ou l'épouvante, le brutalise ou le caresse, et tient compte des soupirs ou des ricanements qu'il suscite. Parfois, l'œuvre de la recherche brille d'étranges beautés. Elle apporte mieux que des promesses, mieux qu'une justification : d'éblouissants joyaux. Parfois, informe et douloureuse, discordante et pathétique, elle laisse quand même présager l'assouvissement futur. Le public, si respectueux dès qu'il s'agit de la science, est tout de suite plus rétif en face de l'œuvre d'art : il devine que les artistes le surveillent de tous leurs yeux, embusqués derrière le cadre, cachés sous le piédestal, sous la couverture du livre, dans la caisse noire du piano. Une sorte de combat s'engage qui peut durer, s'exaspérant, le temps de toute une vie humaine.

Nous savons bien, aujourd'hui, instruits par tant de querelles et par l'histoire convulsive de nos civilisations, nous savons que, parmi les travaux recueillis dans nos musées et dans nos bibliothèques, certains sont des chefs-d'œuvre de la recherche et d'autres des chefs-d'œuvre de la sérénité technique — ainsi que l'a dit autrefois l'un d'entre nous, je crois que c'est Jules Romains. —

Il convient que ce mot de recherche soit plus

fréquemment prononcé dans la vie des arts et des lettres. Il laisse l'auditeur, le spectateur, le lecteur, plus libre, en quelque sorte équanime. Il donne à l'artiste du jeu et même, ce qui n'est pas inutile à certaines heures, il le rappelle au sentiment de la décence, il l'engage à ne pas, nécessairement, considérer tout ce qui sort de ses mains comme le nouveau canon d'une beauté nouvelle. C'est ainsi, sans nul doute, que Montaigne a malicieusement essayé le mot d'*Essais*.

Que j'écoute le plus jeune de mes fils arracher au piano des sonorités, des accents, des accords que je ne comprends pas toujours, et l'idée d'une recherche me donne de l'apaisement, m'engage à cheminer sur les traces du chercheur. Ne m'a-t-il pas fallu travailler plus de dix ans avant de trouver ma route, avant de trouver ma démarche et d'assurer mon allure? J'admire que l'esprit de recherche ne lâche point le bon ouvrier, du moins dans le choix des objets, et dans l'abord des objets. Il est pourtant à souhaiter que le porteur de message se trouve assez vite capable de faire étape. Il me semble nécessaire qu'il soit assez vite maître de son instrument et c'est bien pourquoi l'expression de sérénité technique est, au bout du compte, excellente. Elle ne fait pas bon marché des infinies difficultés de l'art. Elle donne à croire qu'il est bon de se mettre en règle avec les toutes premières de ces difficultés, en vue d'affronter les autres; car le principal

débat n'est pas entre l'artiste et le style, mais bien entre le style et l'âme.

Je ne mésestime pas l'honnête artisan qui a longtemps travaillé dans l'atelier d'un bon maître et qui tâche de persévérer en améliorant s'il se peut les recettes, c'est-à-dire ce qu'il a reçu. Mais le meilleur de ma tendresse, le plus chaud de ma confiance, je le garde pour ces courageux qui ne peuvent pas s'empêcher de foncer, tête basse, dans les ténèbres et le silence, pour ces gens qui progressent, la machette à la main, dans les broussailles et les lianes, pour les prospecteurs des abîmes, les explorateurs polaires, les grimpeurs des Himalayas, pour tous ceux qui ne désespèrent pas d'ajouter une parcelle au domaine, une escarboucle au trésor.

Et c'est pourquoi j'ai passé plusieurs soirées à relire les lettres de notre jeune temps, nos manifestes véhéments et les préfaces de nos premiers livres. C'est pourquoi j'accueille toujours, avec une émotion pure de toute légèreté, le jeune homme qui vient me voir pour me dire son espérance, qui ressemble à mon éternelle espérance, et pour me demander des conseils qu'il ne suivra sûrement pas.

CHAPITRE II

NOTAIRES ET VIGNERONS. LE CONTINENT MÉDITERRANÉEN, OU L'EMPIRE DE L'OLIVIER. L'ODEUR DES VENDANGES. SUR UN TABLEAU DE VAN GOGH. L'HEURE DE L'ACTION. A LA RECHERCHE D'UN ÉQUILIBRE. PLAIDOYER POUR LA FAMILLE.

Sur les chemins de mon récit, un souvenir m'attendait et m'arrête au passage. Il est radieux et pur. Il ne veut pas être oublié. Dans cette barque fragile que je lance vers l'avenir, il demande une petite place. Qu'il la prenne. Il n'est pas encore trop tard.

Mon frère Victor avait noué, je pense en classe, une de ces amitiés qui sont l'ornement et la noblesse de l'adolescence. De telles amitiés sont parfois à la mesure d'une vie humaine; elles ont des chances de ne pas s'épuiser trop vite : les partenaires n'habitent pas la même province. Ne se voyant pas chaque jour, et ni même chaque saison, ils épargnent leur capital de tendresse et de ferveur; ils n'ont pas en commun de ces intérêts temporels qui rapprochent les hommes un temps et qui finissent par les mettre aux prises; ils sont, grâce à l'éloignement, moins opposés par l'élément personnel

de ces conflits politiques où je vois le nouvel aspect des éternelles guerres de religion. L'ami de mon frère Victor s'appelait Charles Couton. Et si j'emploie l'imparfait, c'est emporté que je suis par le mouvement de la narration, car Charles Couton vit encore.

Les Couton habitaient, aux environs de Nîmes, le village de Clarensac. On était, dans la famille, notaire de père en fils. La basoche ne se présentait pourtant pas comme l'unique souci des Couton, dans ce pays où chaque citoyen est d'abord vigneron et, parfois aussi, médecin, puisatier, juge de paix, couvreur ou apothicaire.

Invité par son ami Charles à passer les vacances dans la maison de Clarensac, mon frère avait écrit, de là-bas, des lettres enflammées dont le ton nous avait ravis. Je ne saurais dire au juste la date de ce premier séjour. Je me rappelle seulement qu'à son retour parmi nous, au début de l'arrière-saison, le jeune voyageur avait versé des larmes de regret et de nostalgie : il quittait une jeunesse insoucieuse, toute donnée à l'amitié, aux amourettes, à la lumière éblouissante, pour retrouver le travail, l'âpre souci d'une carrière, l'aride trottoir parisien et la pluie du septentrion.

Mon frère, dès l'été suivant, s'envola donc, de nouveau, vers son Gard. Puis vint une année — il n'est vraiment pas nécessaire de la marquer par un chiffre — où je fus, moi aussi, prié à Clarensac pour les derniers jours de l'été. Je

devais, alors, me promener en Auvergne. Mon bagage n'était pas lourd. Je pris, dans quelque station du Puy-de-Dôme ou du Cantal, je ne sais même plus laquelle, ce train qui, par cent tunnels, fait sa route dans les montagnes et finit par émerger au soleil méridional, non loin de cette ville dont le nom s'écrivait alors Alais et qui s'est octroyé depuis le bénéfice d'une innocente révolution orthographique.

Au moment de pénétrer dans la cité, la voie ferrée longe des jardins. Et c'est en regardant le plus modeste de tous ces jardins que j'eus, soudainement, la révélation d'un autre climat, ou si l'on veut d'un autre monde. Il y avait là un figuier épais, verdoyant, chargé de sève, et, sous ce figuier, une belle femme non point brune, mais dont la chevelure flambante arrêtait les rayons du soleil et leur donnait, si j'ose dire, une merveilleuse raison d'être.

Ce n'est pas nécessairement au bord de la mer intérieure qu'on comprend toujours le mieux ce que Valéry appelait le continent méditerranéen. Ces collines rocailleuses, où croissent des buissons à l'odeur aromatique, ces olivettes suspendues sur les rives de torrents sans eau, ces vignes gorgées d'une liqueur qu'elles puisent par magie dans une terre aride et toujours altérée, ces pins torturés que hantent des insectes musiciens, ces vestiges d'une civilisation opiniâtre et magnifique, j'ai rencontré tout cela cent fois, en

Afrique du Nord, en Anatolie, en Europe méridionale. Et la mer est offerte, dirait-on, de surcroît, pour parfaire, pour ennoblir et clore le tableau. Le voyageur qui, de Montpellier ou de Perpignan, se dirige, par exemple, vers Toulouse perçoit fort bien, au passage, la frontière de l'empire. Où l'olivier renonce, finit la Méditerranée; avec l'olivier trébuchent tous les dieux d'Athènes et de Rome.

Ce n'est donc pas au milieu des bâtisses foraines de la côte dite d'azur que j'ai rencontré pour la première fois Ulysse, Eumée, Nausicaa, les cyclopes et les satyres, c'est en foulant, dans la chaleur de septembre, les collines du Languedoc.

Mon frère était venu me prendre à Nîmes. Je vis les Arènes, la Maison carrée, la Tour Magne et j'en appris plus en deux heures sur le monde latin qu'en plusieurs années d'étude. Le soir du même jour, nous étions à Clarensac.

Les Couton possédaient une bonne maison bourgeoise, séparée par une cour des chais et des hangars. Plus loin commençaient les vignes et les jardins sur la clôture desquels verdoyaient des câpriers. On était dans le fort des vendanges; nous avions vu, dans la plaine, entre les lignes des ceps, besogner de ces équipes de gens descendus des montagnes pour cette cérémonie laborieuse, de ces équipes que l'on nomme là-bas des colles, ce qui, si je ne me trompe, doit signifier

« collections ». — *Colligere* veut dire cueillir.

A tous moments, arrivaient du vignoble des charrettes chargées de grappes. On en déchargeait le contenu sur les planchers mobiles posés au-dessous des cuves, et des hommes les foulaient, les uns chaussés de sabots, les autres même nu-pieds.

Mais j'avais tant de choses à voir, tant de parfums à sentir, tant de gens à saluer que chaque minute éclatait sous la pression d'un contenu trop riche. La maison était pleine de jeunes gens et de jeunes filles; on y respirait un air de fiançailles et de bonheur. Elle vivait, fraîche et toutes persiennes closes, dans la grande flamme de septembre. Elle se défendait même avec pudeur contre la prodigieuse odeur de vin qui régnait dans tout le village. Dès le matin, les cuisines étaient illuminées par de clairs feux de sarments sur lesquels on faisait griller des viandes ou poêler des œufs à l'huile. Ai-je dit que cette famille Couton était protestante? Sinon, il faut le dire. A l'insouciance aimable des méridionaux, les amis de mon frère alliaient fort bien le flegme huguenot. Je me rappelle qu'un soir, en allumant la lampe, les dames de la maison en brisèrent le verre et cela trois fois de suite. Il fallut, trois fois, par crainte des débris acérés, débarrasser la table, secouer la nappe et dresser à nouveau le couvert. M. Couton le père attendait, dans un fauteuil, l'air placide et même

serein. Il ne jugea pas nécessaire d'articuler un mot, de donner un conseil, de prononcer une réprimande. Et j'admirais cette taciturnité, tout fait que j'étais alors aux fureurs de mon père, à ses éclats justiciers, à ses tonnantes algarades.

Je partageais la chambre de mon frère qui, dès le premier soir, m'introduisit à la peur du moustique. C'était une nouveauté pour un jeune homme du nord. Charles Couton, dès le soir, fermait toutes les fenêtres, aveuglait les lumignons, se retranchait sous des voiles de tulle. Trop inexpérimenté pour partager cette défiance, je priai mon frère de tenir la fenêtre ouverte. Et c'est ainsi que je fis connaissance avec la vraie musique des vendanges : le grondement des cuves où fermente le vin.

Mon frère et son ami me conduisirent dans la plaine où travaillaient les vendangeurs. J'appris à distinguer les cépages, à reconnaître ceux qui donnent le sucre, ceux qui distillent le bouquet et ceux qui colorent la robe. Nous mangions sans mesure, tout le jour, en Parisiens curieux, de ce raisin d'Aramon qui est doux et aimable et donne pourtant un breuvage vulgaire. Las du vignoble, nous errions sur les collines, dans ces garrigues brûlées sur lesquelles végètent, opiniâtres, les chênes verts et les buissons épineux.

De retour au village, tout m'était enchantement. Mme Couton était une maîtresse de maison pleine de grâce et d'autorité. Elle régnait avec

tendresse. Je prenais plaisir à tout, même à l'accent du langage, à cet accent plein de saveur et contagieux, car mon frère, simple étranger, en portait déjà l'empreinte. — J'ai, dans la suite des jours, éprouvé du plaisir à retrouver cet accent, tempéré sans doute et comme il convient, sur les lèvres de Valéry. —

Mon frère avait formé le dessein de me conduire à Montpellier, puis jusqu'à la mer. Ce n'était pas un voyage : rien de plus qu'une entrevision. Nous partîmes dès le petit matin, pour gagner à pied une station de chemin de fer. Les vendangeurs étaient déjà dans le vignoble. Nous allions d'un bon pas, tous deux de blanc vêtus, car la chaleur s'annonçait vive. Et les femmes se redressaient pour nous saluer, de loin, gaiement : « Voilà les pastissiers! »

A Montpellier nous visitâmes le jardin des plantes, le Peyrou et cette illustre faculté de médecine qui continue de justifier chez nous tous les projets de décentralisation dans la recherche scientifique. La famille Couton, il va sans dire, avait des ramifications dans la province. Nous fûmes reçus à déjeuner; nous allâmes, presque furtivement, saluer la mer intérieure pour reprendre, à nuit noire, le chemin de Clarensac. La nuit était chaude et calme, les étoiles délirantes. Chose étrange, quand je pense à cette promenade nocturne, ce que je vois, c'est le tableau de Van Gogh où deux compagnons che-

minent et passent près d'un cyprès. L'œuvre du peintre s'est mêlée à mes souvenirs au point de les supplanter.

La nuit était avancée quand nous arrivâmes à Clarensac. Tout le monde n'y dormait point. M. Couton était debout, vêtu comme en plein jour et escorté de son majordome. Il me démontra, cette nuit-là, de façon magistrale, que sa placidité n'était certes pas lenteur. De la chambre où il sommeillait, il avait, au bruit de la cuvée peut-être ou sous l'effet de quelque autre avertissement plus secret, compris que le moment était venu d'interrompre la fermentation et de soutirer le vin. Les deux hommes, à la lueur d'un quinquet, mettaient les pompes en action. L'art du vin est œuvre de la vie. Il faut, à point nommé, suspendre le travail du ferment et, quelle que soit l'heure, le bon vigneron se lève. J'admirai cette exactitude et pris une bonne leçon.

Quelques jours plus tard, je dus faire mon léger bagage et remonter vers le nord, non certes pour tirer mon vin, mais pour reprendre mon travail, pour retrouver l'hôpital, mes livres, mes cours et divers autres devoirs. De ce très bref séjour chez les amis de mon frère, j'emportais des images vives sur lesquelles je n'ai, depuis, cessé de réfléchir.

Notre famille, sans cesse en mouvement, tôt dispersée d'ailleurs, gouvernée par un homme

intelligent et audacieux mais tourmenté par le dessein de changer de condition, notre famille qui, grâce à la présence d'une mère extraordinaire, demeurait moralement unie et malgré tout chaleureuse, notre famille, dis-je, ne me semblait pas particulièrement représentative d'un ordre social défini. Le spectacle qu'elle pouvait donner à l'improbable observateur était celui d'un grand effort d'instruction plutôt que de construction, de mouvement plutôt que d'équilibre. Elle était, sans bien même le savoir alors, tout occupée à changer d'étage social. D'où son esprit nomade et le sentiment que nous avions d'habiter non dans une maison bien assise et régie par des lois antiques, mais sous la tente, en quelque sorte, et toujours prêts à chercher un nouvel horizon.

Mon ami Alexandre G., dont j'ai parlé souventes fois, était fils unique. Ses parents, Auvergnats attentifs, m'avaient été fort accueillants sans me donner, par leur vie et leurs coutumes, le spectacle d'une institution humaine. La famille Adain a laissé de grandes traces dans mon histoire, mais les révélations que je lui dois, et dont certaines furent illuminantes, concernent l'amitié, le sentiment de la nature, plutôt que l'idéologie sociale.

En pénétrant chez les Couton, tout au contraire, j'avais le sentiment d'apercevoir, en plein exercice, en plein bonheur, une famille exemplaire, installée depuis longtemps dans sa maison,

jouissant de biens acquis depuis longtemps, exerçant en outre une fonction presque héréditaire, car les panonceaux de Clarensac ont déjà servi d'enseigne à plusieurs générations. Depuis, j'ai pénétré dans bien des maisons semblables et leur histoire ne cesse pas d'alimenter mes songeries.

Les sociétés humaines cherchent, à travers des convulsions dramatiques, une formule de vie sociale qui leur donne l'équilibre et peut-être plus de justice et sans doute plus de bonheur. Avec une persévérance émouvante, sous des chefs enivrés qui ne sont jamais des saints, qui sont presque toujours des fous, les peuples, à tâtons, font, dans la peine et dans l'angoisse, l'épreuve de ce que l'on pourrait appeler les doctrines sociales de protection. Car ce que demandent les groupes humains, c'est d'abord d'être protégés contre l'offensive des besoins élémentaires, contre la maladie, le désordre intérieur, la guerre et les rêves malfaisants des ambitieux. Chaque doctrine fait son temps, apporte des espérances, des lumières, des règles et peut-être un peu de ce mieux vers lequel sont candidement tendus tous les vœux de la multitude. Chaque doctrine se corrompt à l'usage, vieillit, grince et montre ses manques avec plus ou moins d'impudeur. N'importe, un autre évangile commence à voler de bouche en bouche et c'est bon qu'il en soit ainsi. Et l'on n'imagine même pas une humanité qui ne ferait plus de projets, qui se jugerait parfaite

dans sa misère infinie, qui renoncerait aux expériences, c'est-à-dire à l'espoir.

Parce que je me suis moi-même, dans ma vie individuelle, dégagé de l'ombre et tout doucement hissé vers des régions plus claires, je regarde avec passion, avec sollicitude, avec angoisse parfois, ce cheminement opiniâtre et toujours recommencé vers une existence moins douloureuse, mieux ordonnée, mieux éclairée, plus équitable.

Et c'est parce que j'appelle de tous mes vœux le progrès, si faible soit-il, c'est parce que toute déception des multitudes m'atteint et me désespère, c'est pour cela que je fais chaque jour, en écoutant la rumeur du monde, des vœux insistants et précis. Je souhaite qu'emportée par son désir de changement, par ce désir que les malheurs du temps nous rendent si légitime, la société dans laquelle je vis soit assez sage pour conserver ce que les siècles ont jugé, et qui mérite donc de vivre.

Je souhaite, par exemple, que la famille, en tant que groupement élémentaire, soit non seulement tolérée, mais soutenue, mais défendue et nantie.

Le spectacle que nous offrent des sociétés très différentes, celles de l'Ouest ou celles de l'Est, ne semble pas de nature à confirmer cette espérance. La prétention de l'État est, chez bien des peuples puissants, de se substituer à la famille,

de saisir l'enfant au berceau, de le conformer dès le biberon, de l'endoctriner dès l'école, de le juger, de le jauger, de lui assigner sans appel une place et une action. Les historiens de l'avenir, s'ils peuvent conserver une lueur de franchise, s'ils ont encore la moindre envie de comprendre et de censurer le monde au sein duquel ils devront exercer leur mandat, s'ils ont quelque souvenir des époques antérieures à leur propre existence, ces historiens futurs devront toutefois se rappeler que des avertissements auront été donnés. Au surplus, la nature se chargera peut-être de condamner ces tentatives par trop aventureuses. La famille est inscrite dans la chair même de l'espèce; elle appelle, dans les profondeurs. Il n'appartient pas au législateur de décider soudainement que les femmes, l'an prochain, cesseront de porter mamelles. Et donc attendons.

Mais il n'était pas inutile de mettre en bonne lumière cette image d'une famille heureuse, au moment où je vais raconter, même brièvement, l'histoire de ces jeunes gens qui ont voulu, comme beaucoup d'autres, quitter la famille du sang pour refaire une autre famille qui devait, dans leurs songeries, être celle de l'esprit.

CHAPITRE III

LA FAMILLE SELON L'ESPRIT. DÉSIR ET BESOIN DE LA RÈGLE. LES COMPAGNONS DE L'AVENTURE. VŒUX POUR UNE RÉVOLUTION SIMPLIFICATRICE. CLARTÉS SUR LES QUESTIONS D'ARGENT. NÉCESSITÉ DE SE VOIR EN DIEU. FICTION ET RÉALITÉ.

Je reçois, plusieurs fois l'an, la visite de jeunes hommes inconnus qui m'ont fait savoir, d'avance, qu'ils avaient de grands projets et qu'ils souhaitaient de me demander avis. Ils arrivent, ouvrent le bec et je leur dis aussitôt : « Je vois! Je vois! Vous voulez, vous aussi, faire votre Abbaye. »

A peine quittée l'Abbaye de Créteil, Albert Gleizes, soudainement favorisé par la fortune, a recommencé l'aventure. Il a refait, dans le midi, à Moly-Sabata, une abbaye de sa manière, quelque chose comme un phalanstère dirigé, si j'ose, pour une fois, employer le jargon de notre époque extravagante.

Avant la seconde guerre mondiale, des artistes, des étudiants ont loué le Mas Archaimbaud, en Provence, pour y subsister, pauvrement, mais librement, et cultiver le domaine.

D'autres solitaires, vers le même temps, se sont installés, par groupes, comme les ermites de

l'antiquité, dans la vallée de la Durance, dans l'Ain, non loin de Gex, et au domaine de Manosque, sous la houlette de Giono.

J'ai retrouvé, à New-York, pendant l'automne de l'année 1945, Consuelo de Saint-Exupéry qui vit aux Etats-Unis, loin de son Mexique natal et de sa France adoptive. Elle a composé et publié là-bas un livre qu'elle m'a donné, que j'ai lu sur le bateau du retour et dont je garde un souvenir enchanté. C'est l'histoire de jeunes gens qui, réfugiés en Provence, dans les ruines du village d'Oppède, y ont fait un phalanstère. La narratrice a su parer d'une poésie exquise jusqu'aux amertumes inévitables dans les entreprises de cette sorte.

Des garçons de vingt ans sont venus m'annoncer, l'an dernier, qu'ils allaient fonder une imprimerie coopérative et qu'ils espéraient d'y subsister, sur place, en famille. Ils m'ont avoué, en souriant, qu'ils avaient choisi de s'installer dans la banlieue de Paris, et précisément à Bièvres. L'auteur du *Désert de Bièvres* a pu se demander un instant si les coopérateurs entendaient rendre un hommage ou relever un défi.

Le désir d'une vie harmonieuse, soutenue par une bonne règle, partagée sagement entre le travail et le plaisir, ce n'est certes pas Rabelais qui l'a ressenti le premier. Un tel désir n'a jamais cessé de poindre les hommes de cœur et d'imagination. Puisque je reprends ma narration à l'an-

née 1906, il me faut donc raconter l'histoire de notre Abbaye. Cette belle aventure a vivement marqué tous ceux qui l'ont connue; elle a pris place dans l'histoire anecdotique des lettres contemporaines. Bien qu'elle m'ait fourni les sources d'un épisode essentiel des *Pasquier*, il m'est vraiment impossible de ne pas la reprendre ici; elle est l'un des chapitres cardinaux de ma jeunesse.

Et d'abord, que je remette les protagonistes en scène.

Arcos travaillait alors, comme dessinateur, dans l'atelier que dirigeait le père d'Albert Gleizes. Nulle besogne, même fastidieuse et mercenaire, n'est vaine, en définitive, pour une âme de bonne étoffe. De ce premier métier, René Arcos a conservé une belle adresse manuelle, une réelle science du dessin, un goût vif et clairvoyant pour les arts plastiques.

Gleizes vivait dans sa famille, comme peut vivre un jeune artiste qui a des ambitions, des vues audacieuses et que ses proches morigènent à longueur de journée. Il habitait Courbevoie et disposait, dans la maison de ses parents, d'une chambre agréable où il accumulait les tableaux de sa façon, malgré les critiques acerbes de l'entourage. Il était de stature moyenne, nerveux, brun de poil et de cuir. Il montrait, sans en avoir le parler, le regard sombre et le débit enflammé des méridionaux.

Vildrac était secrétaire d'un de ces avocats

libres que l'on nomme des agréés. Les praticiens de cette sorte s'intéressent exclusivement aux affaires commerciales. A toucher, même en sous-ordre, aux grands procès criminels, il y a sûrement un principe de pathétique. Mais Vildrac se morfondait dans les querelles du négoce. Plus que nous tous encore, il souffrait d'une vie réelle étrangère à ses rêves. C'était le temps où, dans les lettres, l'idée et le mot d'évasion commençaient de connaître une grande faveur, le temps où tous les jeunes hommes mécontents de leur destin lisaient les romanciers russes et parlaient d'une vie nouvelle, le temps où les jeunes écrivains découvraient Rimbaud et considéraient comme une solution héroïque à toutes les misères du monde cette fuite en Abyssinie qui, d'un prodigieux poète, a fait, somme toute, un employé mélancolique, harcelé par le médiocre démon des affaires.

Vildrac, dès le début, fut le coryphée dans ce concert d'aspirations. C'est lui qui, environ ce temps, lança la mirifique idée du *Pèlerinage d'art en Orient*. Nous fîmes imprimer un manifeste, — un de plus, — où nous démontrions avec lyrisme l'intérêt qu'il y avait, pour un pays comme la France, d'envoyer les jeunes écrivains et les jeunes artistes faire un séjour prolongé dans ce fabuleux Orient d'où, sans faute, ils rapporteraient des livres, des poèmes, des œuvres d'art propres à porter aux nues la plus pure gloire de la nation.

Quand je songe à ces années de nos commencements, j'admire la candeur avec laquelle nous fondions, du moins en rêve, sur la vigilance des mécènes, tout en marquant à la société mondaine une réserve colorée de sauvage orgueil. A vrai dire, instruit par l'exemple de mon père qui a consumé son existence dans un long monologue de « si », de « peut-être » et de « pourquoi pas », j'étais, dans mon particulier, devenu réfractaire aux illusions d'une certaine sorte. Vrai, nous en avions trop vu, trop entendu, trop enduré, nous autres du clan Duhamel, pour compter sur les miracles, sur les princes éclairés, sur les magiciens et les fées, sur les chances fabuleuses; mais si, quittant la solitude, j'abordais mes compagnons ordinaires, alors, je succombais à l'ivresse des projets, des constructions aériennes, des visions édéniques; ma voix se mêlait au chœur et je signais les manifestes, non sans y avoir versé quelque peu de mes élixirs personnels.

Le projet d'échapper dans la mesure du possible aux exigences d'une société dévorante m'apparaît, avec le recul des ans, on ne peut plus naturel. Et nous étions pourtant dans une période heureuse : l'État demandait aux jeunes hommes le service militaire, sans doute; il a réclamé depuis bien d'autres sacrifices, imposé bien d'autres devoirs. L'appareil des lois était somme toute simple, clair; on serait tenté de le trouver souriant si l'on vient à le comparer avec notre législation actuelle,

sourcilleuse et si compliquée que les spécialistes eux-mêmes sont toujours pris en défaut quand d'aventure un naïf les interroge. Le fisc, au début de ce siècle, ne tourmentait guère les petites gens : ils avaient peu de paperasses à fournir, peu de démarches à faire, peu de serments à prêter; la mécanique ne dominait pas encore toutes les actions et même toutes les pensées du citoyen. A tous ceux qui la manipulaient, avec d'ailleurs une religieuse prudence, la monnaie donnait le sentiment de l'immuable et de l'éternel. C'est en moins d'un demi-siècle que, sous le prétexte honorable et déconcertant d'amender le sort de l'individu comme celui des groupes, les sociétés humaines ont montré toutes leurs prétentions. Les guerres ont aidé à ce prodigieux gâchis sans en être toutefois la cause déterminante, car les pays demeurés en paix ou à l'abri des coups n'ont pas échappé, pour autant, à la démence générale. Toute véritable révolution de la vie collective, dans les temps qui vont venir, se devra d'être, avant tout, simplificatrice, à peine d'être stérile. La jeunesse qui rêve de liberté, aujourd'hui, peut se consumer sur place : toutes les avenues de la fuite sont sévèrement gardées.

Nous n'étions quand même pas si fous que d'imaginer, même dans les heures de transe, une vie libérée de tout, par exemple du travail et du salaire. Il nous fallait un métier et l'évangile de Tolstoï nous conseillait de choisir un

métier manuel. Tout naturellement, puisque nous étions résolus à devenir des artisans, l'imprimerie nous tentait, plus justement, on le comprend, que la céramique ou même cette charpenterie à laquelle le nouveau Testament a donné une noblesse symbolique. Mais, vrai, nous écrivions des livres : tout nous inclinait vers un métier manuel qui devait nous permettre de nous imprimer nous-mêmes, du moins pour commencer.

Nous étions tous remarquablement dépourvus sinon de ressources, du moins de réserves, et c'est ce que, dans le style du temps, nous appelions « notre impécuniosité ». Pour louer une maison point indigne de nos rêves, pour acheter une machine, des casses, du caractère, quelques rames de papier, et pour, aussi, patienter jusqu'aux premières recettes, il nous fallait trouver — je ne dis pas rassembler — une somme considérable. A peu près vingt mille francs selon les calculs des experts et les évaluations des gens pondérés. Je me garde ordinairement de faire des comparaisons entre le franc français de 1906 et celui de 1946 : tout le monde comprend fort bien que vingt mille francs, alors, représentaient un capital, représentaient une fortune.

Il m'est arrivé, en cette année 1906, et parce que je souhaitais vivement de contribuer à la création de notre abbaye, il m'est donc arrivé de souhaiter non pas la richesse, mais ce que, dans une phrase prise par Laforgue comme épigraphe à ses poè-

mes, Henri Heine appelle avec simplicité « un supplément d'argent ». Je signale ce vœu parce qu'il ne m'a plus jamais tourmenté depuis. J'ai fait un constant effort pour borner mes désirs à la mesure de mon bien, c'est-à-dire de mes gains, car je n'ai, jusqu'ici, reçu que ce que j'ai gagné. La femme que j'ai épousée n'a pas d'autres vues que les miennes sur ce problème capital. Nous n'avons jamais dépensé plus que nous ne possédions. Ainsi nous avons toujours eu le sentiment de l'aisance parfaite. Quand la première guerre mondiale nous a saisis, notre jeune ménage possédait trois mille francs d'économies : un vrai trésor. J'ai quitté ma femme pour aller à l'ost avec le sentiment que je la laissais pourvue et à l'abri du besoin, avec le sentiment, aussi, qu'elle serait en état d'aider tous ceux de nos amis qui seraient dans le besoin, et je crois bien qu'elle l'a fait et que les trois mille francs ont dû, comme les sous de Laquedem, renaître à bien des reprises de leurs cendres. Quand, en 1918, j'ai reçu le prix Goncourt, il ne m'était encore jamais arrivé de posséder cinq mille francs et j'ai commencé tout de suite d'éprouver l'embarras des richesses. Par la suite, j'ai beaucoup travaillé et reçu le prix de ce travail, ce qui est une faveur du sort, sans toutefois mentir à ma doctrine qui est, je le répète, de tenir autant que possible les besoins en deçà de l'avoir. Ainsi j'ai pu toujours me tourner sans embarras vers les vrais soucis de ma condi-

tion qui sont les difficultés infinies de l'art et les dialogues de l'homme avec le monde ou sa conscience.

Alexandre Mercereau, cet étrange compagnon qui signait alors ses écrits du nom d'Eshmer Valdor, avait ce qu'on appelle « des relations » dans des milieux divers; il aurait pu nous assister dans notre recherche de subventions magnanimes. Hélas! Mercereau se trouvait alors en Russie. Il ne nous rejoignit à l'Abbaye que dans le courant de l'année 1907, comme je le dirai tantôt. Berthold Mahn était aussi pauvre que nous. Il approuvait de grand cœur ce dessein d'une abbaye; mais il projetait d'épouser Amélie Kamienska : un grand amour orientait toutes ses pensées. Jules Romains n'avait pas alors, que je sache, d'alliés dans la finance; il portait à l'Abbaye un intérêt loyal, fait de sympathie et de curiosité, mais ne s'estimait pas engagé dans l'aventure.

Les mois coulaient donc et l'Abbaye risquait de passer à l'état de vœu légendaire quand un visage nouveau surgit dans notre cercle.

A dire vrai, je ne sais lequel de nous rencontra Martin-Barzun et l'introduisit à nos débats, puis à nos espérances. J'appris donc, un jour, au retour d'un voyage, qu'un « nouveau » venait d'entrer dans le jeu, qu'il avait un peu d'argent et qu'il offrait ses services pour la première mise de fonds. On organisa tout aussitôt des rencontres préalables. Henri Martin-Barzun était un garçon

de notre âge, à la barbe longue et bien entretenue, à la moustache féline. Il travaillait alors sous Paul-Boncour, comme secrétaire, et semblait sollicité tour à tour par la politique et par les lettres. Il était éloquent, et parlait avec une pointe d'affectation, en sorte que nos compagnons, qui tous étaient plus ou moins tourmentés par le démon du sarcasme, commencèrent de le contrefaire et de railler ses marottes ordinaires. N'importe, les pourparlers allaient leur train. Arcos et Gleizes avaient retrouvé, par chance, un camarade de régiment qui était ouvrier typographe et qui ne refusait point de quitter son atelier pour venir fonder le nôtre. Cet excellent garçon s'appelait Lucien Linard et je n'irai pas bien loin sans trouver des chances de lui rendre hommage. Bref il devint évident que l'Abbaye allait se faire, que les dés allaient sauter, fatalement, hors du cornet.

Je l'ai dit dès le début de ce cahier, j'ai relu, avant même de tremper ma plume dans l'encre, les lettres que nous échangions à cette époque. Elles sont presque toutes belles et brûlantes d'amitié. Je m'en voudrais de marquer ici quelque peu d'injustice et même d'ingratitude; mais Barzun, dans mon souvenir, reste à l'écart de ce beau concert. Je n'ai même retrouvé aucune lettre de lui, bien qu'il ait tenu, par la suite, quelque place dans nos pensées. Il était vraiment étranger à nos élans, à nos ferveurs, à nos chères

admirations. Notre drame fut en partie dans ce mariage de raison. Quant à nous autres, nous avons forcément soumis notre amitié à la plus sévère des épreuves, celle de la vie en commun. Pour triompher d'une épreuve telle, il faut, comme l'a dit, je crois, un des messieurs de Port-Royal, accepter de « se voir en Dieu », ce qui, je le suppose, est le vœu de toute vie conventuelle. Nous ne nous sommes pas élevés, malheureusement, à ces hauteurs, mais nous avons toutefois sauvé l'essentiel de notre amitié et c'est une bien belle chance. Nous pouvons penser encore à l'Abbaye avec tendresse.

Que si le lecteur curieux s'avisait d'un parallèle entre *le Désert de Bièvres*, tel que je l'ai dépeint, et l'Abbaye de Créteil, telle qu'elle fut en vérité, je m'empresserais de dire que l'anecdote seule revit de la vérité dans la fable. Les personnages du *Désert* sont tous de mon invention. J'ai placé là Justin Weill, qui est un des principaux personnages de la *Chronique des Pasquier* et dont la passion messianique et utopique anime tout le récit mais il n'y avait pas d'Israélite à l'Abbaye et personne, exactement, du caractère de Justin. Sénac est un enfant, un triste enfant de ma fantaisie. J'ai rencontré, fréquenté, supporté dans ma vie nombre d'intellectuels; il est juste qu'ils aient laissé dans ma galerie beaucoup d'images qui pourtant ne sont pas des portraits. Larseneur ne ressemble pas à Doyen, qui

fut notre hôte d'été; Brénugat n'a rien de commun avec Gleizes, ni avec Mahn. Vildrac est sans doublet dans ma fiction et j'en peux dire autant d'Arcos. Mais j'avoue qu'en dessinant l'ouvrier que je nomme Picquenart, j'ai délibérément tenté de remercier notre ouvrier, notre maître imprimeur qui, d'ailleurs, depuis plus de trente ans, ne nous a pas donné de ses nouvelles.

Ces renseignements produits, je reprends souffle et vais plus loin.

(à suivre.)

MARTIN HEIDEGGER

par J.-F. ANGELLOZ

Il existe des personnages dont le nom acquiert la valeur d'un mythe; le monde entier le connaît et parfois même il ne connaît d'eux que ce nom, mais celui-ci résume tout un système et dispense de réfléchir, déchaîne l'enthousiasme ou provoque le combat; c'est un nom-étendard, qui claque au vent des passions. Tel est le cas de Heidegger, dont tant de personnes pourraient simplement répéter — à tort ou à raison — qu'il est le grand existentialiste allemand et le maître de J.-P. Sartre. D'autres, mieux renseignés, savent qu'il écrivit un ouvrage important : *Sein und Zeit,* d'une langue si particulière qu'il faudrait, prétendent les humoristes, le traduire en allemand avant d'en entreprendre l'étude. Certains ont lu ou essayé de lire les extraits que publia peu avant la guerre M. Henry Corbin, en créant pour la traduction un vocabulaire spécial, ou encore des travaux consacrés à la pensée du philosophe, notamment par M. de Waehlens. D'autres enfin, cédant à une ardeur polémique qui transforme parfois les revues en arènes politiques, se battent pour ou contre le recteur national-socialiste de Fribourg, en se préoccupant moins de l'exactitude des faits que de la rigueur des doctrines. C'est ainsi qu'un journal anglais publia, il y a quelques mois, un article où il reprochait aux autorités françaises d'occupation d'avoir permis à Heidegger de reprendre ses cours. Le jeune et actif germaniste qui est le curateur de l'Université de Fribourg écrivit au journal pour protester contre cette affirmation erronée; la rectification parut, mais accompagnée d'un commentaire reprochant aux autorités françaises de n'avoir pas autorisé les cours.

N'est-il pas temps de replacer le philosophe de Fribourg dans la réalité de sa vie et de son évolution, en laissant aux spécialistes l'étude objective d'un ouvrage qui n'exprime plus sa pensée actuelle, qui restera surtout comme un jalon essentiel sur la route qu'elle a suivie, et, d'autre part, d'examiner sans passion partisane le cas Heidegger?

Martin Heidegger est né le 26 septembre 1889 à Messkirch, petite ville du pays de Bade, d'où est originaire également l'archevêque de Fribourg, Mgr Gröber, qui fut son camarade. Son père, tonnelier, exerçait à l'église catholique les fonctions de sacristain. L'écolier vint à Fribourg pour entreprendre les études théologiques auxquelles on le destinait. Il fut effectivement étudiant en théologie et, à ce titre, interne au séminaire où l'on groupe les futurs prêtres. Mais, au bout de quelques semestres, il abandonna la théologie pour la philosophie. Il fut l'élève de Husserl, dont la pensée se retrouve dans la « Dissertation » (comparable à notre diplôme d'études supérieures) du jeune philosophe : *La doctrine psychologique du jugement* (« Die psychologische Lehre vom Urteil »), comme aussi dans sa « Habilitationsschrift » (à peu près l'équivalent de notre thèse de doctorat) sur Duns Scot (1915).

Husserl choisit alors pour enseigner à ses côtés celui que tous considèrent comme son disciple le mieux doué. Mais il apparaît peu à peu que l'élève s'éloigne du maître, qu'il entend mener sa pensée sur son propre chemin et que, tout en restant phénoménologue, il s'écarte de la phénoménologie de Husserl. Son renom grandit au point qu'en 1923 il est appelé à Marbourg, bien qu'il n'ait rien publié depuis sa thèse de doctorat. Son maître Husserl l'a recommandé à Nicolaï Hartmann et celui-ci, après avoir lu un manuscrit de Heidegger sur Aristote, le propose à l'Université de Marbourg et le fait accepter.

Alors se manifeste pour la première fois l'influence de Martin Heidegger, sa force d'attraction. Non seulement des étudiants de Fribourg le suivent à Marbourg, mais

ceux de Nicolaï Hartmann — qui était pourtant un maître incontesté, qui le resta dans la suite, à Cologne et à Berlin, qui l'est encore à Goettingue — le quittent pour s'attacher au nouveau-venu. Pourtant ses cours sont, en général, des interprétations de philosophes anciens, comme Platon et Aristote, ou classiques, comme Descartes; mais ces interprétations ont une tournure si neuve, si originale, qu'elles paraissent constituer réellement une philosophie nouvelle; les disciples d'Alain n'ont-ils pas eu semblable impression, quand leur maître leur apprenait à penser? Heidegger se cantonne dans cet enseignement oral, sans publier l'ouvrage que ses étudiants attendent et qui contiendra *sa* philosophie; pourtant le bruit court qu'il travaille à un livre très important; ce sera *Sein und Zeit*, dédié, à la date du 8 avril 1926, « à Edmond Husserl en témoignage de respect et d'amitié »; il paraît en 1927 et fonde la célébrité du philosophe.

En 1928, la chaire de Husserl étant devenue vacante, Heidegger remplace son ancien maître. L'Université de Fribourg, qui tient à être une des premières d'Allemagne pour la philosophie, l'accueille avec enthousiasme. Heidegger y retrouve son succès habituel et continue cet enseignement presque exclusivement oral qui lui vaut une audience accrue, tandis que sa doctrine, présentée comme une philosophie existentialiste, se répand dans le monde entier. Il publie très peu; pourtant on annonce, toujours avec un certain mystère, qu'il doit éditer en les commentant certaines œuvres de Nietzsche, notamment *Also sprach Zarathustra*, et que le gouvernement lui a promis une subvention. Mais ce sont jeux de l'esprit, que la tourmente va bientôt emporter comme des fétus; le national-socialisme entre en scène, avec la volonté de mettre au service de son idéologie toutes les forces de la nation jusqu'aux Universités, sanctuaires de la recherche libre et désintéressée; il amène le philosophe à descendre dans la réalité mouvante de la politique, à « s'engager » et donc à se compromettre.

Au mois d'avril 1933, sur les instances de plusieurs

collègues, Heidegger accepta de poser sa candidature aux fonctions de « recteur » de l'Université et il fut élu à l'unanimité. Lui, qui n'avait jamais occupé un poste administratif, qui ne s'était jamais préoccupé de questions matérielles et n'était pas fait pour une tâche de cet ordre, acceptait une charge particulièrement délicate à cette époque, avec l'espoir de sauvegarder les intérêts de l'Université et même de fournir à l'idéologie nazie un contenu spirituel. C'était une première erreur de jugement. Heidegger en commit une autre dans son discours rectoral, où il développa, sans peut-être les concevoir d'une manière très conformiste, certains thèmes de la propagande officielle comme le service du travail et le service guerrier. Il devait en commettre une troisième en adhérant au Parti sur l'invitation — qui était un ordre déguisé — de son ministre; il ne se rendit pas compte que son adhésion au national-socialisme, même si elle était plus apparente que réelle et s'accompagnait de restrictions mentales, entraînerait de nombreux étudiants; son nom était un drapeau, sous les plis duquel ses disciples spirituels s'enrôlaient dans les cohortes d'Hitler.

Dès le semestre d'été 1933 et plus encore dans le semestre d'hiver qui suivit, diverses frictions firent comprendre à Heidegger qu'il était impossible d'accorder l'esprit scientifique et la politique nazie; il déposa sa charge. Il dut se rendre compte aussi que son enseignement lui-même était menacé et il allait subir pendant dix ans les attaques de la presse et des revues officielles, notamment de *Volk im Werden*, l'organe de Krieck. On adopta également contre lui une autre tactique : celle du boycottage et du silence : il fut exclu de la délégation allemande au Congrès Descartes, qui était en même temps Congrès International de philosophie (Paris 1937); on interdit de signaler et commenter les quelques travaux qu'il publia au cours de cette époque; on l'empêcha d'en rééditer d'autres (cependant qu'à Paris l'Institut allemand faisait figurer, sans le consulter, dans un livre d'hommage à Hölderlin la traduction de sa conférence sur *Hölderlin et l'essence de la poésie*). Il se retira dans

sa chaire; ses étudiants le considéraient comme hostile au régime.

Le philosophe vit maintenant dans sa « Hutte » difficilement accessible de la Forêt Noire, à Todtnauberg, ou parfois dans son pavillon de la banlieue fribourgeoise et il travaille, ainsi qu'en témoignent de nombreux manuscrits, notamment celui d'un ouvrage important, qui devrait être la suite, toujours attendue, de *Sein und Zeit*, mais qui révélera une pensée très différente. Il n'est pas isolé, car des visiteurs, qui ne sont pas tous poussés par une curiosité indiscrète, viennent à lui; il les reçoit avec une gravité tempérée d'une certaine bonhomie.

La première impression qu'il produit est sans doute celle de la solidité; on le sent encore assez proche de la terre pour prendre appui sur elle; il n'a jamais admis que l'on appelât sa philosophie « existentialiste » et pourtant on sent qu'elle plonge ses racines dans le réel, qu'elle est, comme il le dit lui-même, « fondée tout entière sur le rapport à l'être ». C'est peut-être à la terre, qui ne triche jamais, qu'il doit également la rectitude de son raisonnement. Lorsqu'il s'entretient avec ses visiteurs, gravement mais simplement, il donne l'exemple d'un philosophe non apprêté qui réfléchit devant eux sans poser au penseur, qui ne s'écarte jamais de l'idée à suivre, de l'affirmation à démontrer, et qui, dans le domaine de la spéculation métaphysique, témoigne d'une sécurité et d'une sûreté beaucoup plus grandes que dans celui de la politique.

Mais il y a aussi en lui un visionnaire et spécialement un visionnaire du langage, qui se révèle lorsqu'il s'emploie à élucider sa pensée. Alors apparaît l'importance que de plus en plus il accorde au mot, qui a pour lui la réalité et la densité d'une chose, qui « fait partie de l'essence de l'être ». Sans doute, les formules qu'il emploie sont obscures, mais il les explique, au sens propre du terme, il les déroule véritablement devant son auditeur, il a recours à l'étymologie, au grec, au latin, et ses yeux qui regardent fixement devant eux semblent voir la substance de ces mots qu'il contraint à se dépouiller de leurs voiles.

C'est pourquoi ce philosophe s'intéresse aux poètes, pêcheurs d'infini qui n'ont pour arme que le seul langage. Ses commentaires de Hölderlin, dont un exemple vient d'être publié dans une traduction soignée par la revue *Fontaine,* ne sont pas extérieurs à son œuvre; ils sont liés à elle comme ces commentaires si personnels qu'Alain écrivit un jour dans les marges d'un exemplaire des poèmes de Valéry. Actuellement Heidegger s'intéresse beaucoup à Rilke, dont l'œuvre, pense-t-il, nous réserve encore maintes révélations.

Mais lui-même n'a-t-il pas encore maints secrets à nous révéler? C'est bien ce qui fait, au point de vue spirituel, le caractère tragique de la lutte qui se déroule autour de lui. Suspendu après la défaite allemande, Heidegger n'a pas été réintégré, comme on l'a dit et imprimé à tort. Ses partisans — et ils sont nombreux — le souhaitent; ses adversaires — et il en a dans le monde entier — rappellent ses erreurs, son attitude vis-à-vis de Husserl et de ses collègues israélites et ils réclament sa révocation, c'est-à-dire, pratiquement, la suppression de son traitement, l'interdiction de professer et peut-être même de publier, l'expulsion de son logement. Sans doute ne serait-on pas fâché, dans certains pays, si les autorités françaises prenaient cette mesure : on pourrait alors nous accuser d'étouffer l'Esprit et, qui sait? offrir au banni une chaire autour de laquelle les étudiants afflueraient. Certains, plus pondérés, doués de ce sens de la mesure que nous nous flattons de posséder, voudraient l' « émériter », c'est-à-dire prendre cette mesure spéciale qui équivaut à une mise en disponibilité et réserve l'avenir, mais qui peut apparaître comme une récompense imméritée. Souhaitons qu'intervienne dans ce domaine de la philosophie, qui ne doit pas être celui de la passion partisane, une solution de sagesse.

A PAUL VALÉRY MORT

par PIERRE AURADON

Entre les deux frontons riches de votre texte,
Pareil à cette nuit si pure en son complexe,
Valéry, vous roulez aux cimes du sommeil
Et votre palme mûre, à la courbe du faîte,
Fructueuse, frissonne et ploie au noir soleil
Pour proposer au vent de votre ultime fête,
Comme une main pieuse à quelque dieu son miel,
Cette fleur du ciboire éclose dans le ciel.

Une tiède nuit étend sur vous sa reine
Et du stérile pli de l'ombre souveraine
D'où s'échappent les pleurs et l'or des yeux crevés,
Votre vapeur s'élève au-dessus des pavés.
Que dit la Jeune Parque à votre forme neuve?
Que lui répondez-vous? Et pour qu'elle se meuve
Aux méandres savants de vos rêves humains,
Déjà vous êtes-vous entrelacé les mains?

Votre Platane fier, en perdant son écorce,
Jette dans la tempête un indomptable « Non »;
Enchaîné, vous avez aux chaînes pris leur force
Et de chaque lien fait briller le chaînon.
D'un monde qui s'obstine à sourire au désordre
Vous êtes remonté vers l'unique clarté;
Seul à seul, allégé du Serpent qui veut mordre,
Vous buvez l'infini d'un nectar décanté.

Pour vous l'Abeille fuit et s'ouvrent les Grenades,
Votre Vin répandu qui se mêle à la mer
Sous la saveur du ciel devient un jus amer
Et votre Rameur mort cesse ses promenades;
Mais le Temps impuissant au pavois de vos mots
Se brise avec éclat sous l'armure qu'il frappe,
Vous avez, Valéry, détaché votre grappe
Dans un désir d'azur au-delà des rameaux.

O Dormeuse étirée à l'aube, toute nue,
Savoureuse douceur d'une treille inconnue,
Colonnes en cohorte au rang serré des jours,
Narcisse, heureux Narcisse outrageant les amours;
Cimetière marin où le corps va descendre
Du penseur attentif à remuer sa cendre
Entre la tombe claire et le sombre cyprès,
Si son âme est si loin, vous êtes là tout près!

Complice de l'amande à l'attente féconde,
Sachant, ô Valéry, qu'on s'épuise à son jeu,
Vous dosiez le silence au poids d'un regard bleu
Qui vous gonflait le cœur des musiques du monde;
Poète, abandonnez aux griffes du charnel
L'amphore, l'arbalète et la besace pleine;
Rompu, le vase était de dure porcelaine,
Sa poussière a rayé le miroir éternel!

Août 1945.

LES ORIGINES
DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

par ÉMILE MALE
de l'Académie française.

LE PUITS DE LA CRYPTE

Pourquoi la cathédrale de Chartres, que plusieurs autres ont précédée, s'élève-t-elle à l'endroit où nous la voyons? La question pourrait se poser pour beaucoup de nos vieilles églises, et la réponse serait souvent identique. Des découvertes fortuites ou des fouilles ont prouvé, plus d'une fois, que le sanctuaire chrétien avait pris la place d'un sanctuaire païen. Les exemples sont nombreux; il me suffira de rappeler que des restes du temple de la Bonne Déesse ont été découverts sous l'église de la Major, à Arles, que l'église Saint-Vincent de Chalon-sur-Saône a remplacé un temple où s'élevait l'autel de Mars, que l'on voit encore à l'entrée de la cathédrale du Puy une table de dolmen, où les malades venaient s'étendre pour être guéris de la fièvre. Nous devinons un système. L'Eglise pensait très sagement qu'elle devait rester fidèle aux lieux sacrés, où, depuis des siècles, les foules païennes avaient l'habitude de se réunir, et qu'il lui suffisait de les purifier en les consacrant à la religion nouvelle. C'est ainsi qu'elle sanctifia les pierres levées en les surmontant du signe de la croix, qu'elle donna le nom des saints aux fontaines, et qu'elle remplaça par des chapelles les laraires des carrefours.

Il y a dans la crypte de la cathédrale de Chartres un puits profond qui paraît en expliquer l'origine. Son eau

avait, disait-on, des pouvoirs merveilleux et, au moyen âge, les malades venaient lui demander la guérison. On racontait que les premiers martyrs de Chartres avaient été précipités dans ce puits par leurs bourreaux; les chrétiens les en retirèrent, mais le contact de ces corps sacrés avait communiqué à l'eau ses vertus; c'est pourquoi on appelait ce puits « le puits des Saints Forts ». Ce puits, que le clergé du XVII[e] siècle, peu favorable aux pratiques de la religion populaire, avait fait combler, a été retrouvé en 1901 (1). On y a reconnu un antique puits celtique; on a découvert en même temps quelques restes d'un sanctuaire païen élevé tout auprès. Il est donc probable que ce puits eut toujours un caractère religieux et qu'il attirait les foules bien avant l'apparition du christianisme en Gaule. L'eau bienfaisante, fille de la terre et du ciel, fut une des religions de la Gaule. Les chrétiens firent à Chartres ce qu'ils firent si fréquemment ailleurs, ils édifièrent une église dans un lieu consacré par le paganisme au culte des eaux.

LA VIRGO PARITURA

Il y avait souvent, à l'époque gallo-romaine, dans le voisinage des eaux sacrées, des images de ces divinités protectrices qu'on appelait « les Mères ». Elles étaient généralement au nombre de trois, mais parfois on n'en voyait qu'une seule : elle était assise et avait un enfant sur ses genoux. Sa ressemblance avec la Vierge du moyen âge est surprenante.

Y eut-il, dans le sanctuaire païen de Chartres élevé près du puits, une statuette de ce genre? On l'a supposé (2), et, au premier abord, l'hypothèse semble permettre d'expliquer la plus singulière des légendes chartraines. On racontait qu'avant la naissance de la Vierge, un roi païen du pays de Chartres, mystérieusement inspiré, avait fait sculpter une Vierge portant un enfant avec cette inscription prophétique : *Virgini pariturae*, « à la Vierge qui

(1) Par René MERLET, voir son article dans la *Revue archéologique*, 1901.
(2) R. MERLET, *La cathédrale de Chartres*, p. 11.

doit enfanter ». Or, on vénérait au moyen âge, dans la crypte de Chartres, une statue en bois, qui représentait la Vierge portant l'Enfant sur ses genoux. C'était, disait-on, la *Virgo paritura,* dont parlait l'antique tradition. Si nous en jugeons par d'anciennes reproductions (3), elle n'était pas sans ressembler à une *Mère* gallo-romaine, et on comprend qu'un archéologue ait pu supposer que la légende était née de l'interprétation romanesque d'une statue antique. Mais un examen plus attentif fait naître des objections. Un passage du moine Bernard, ancien élève des écoles de Chartres, nous prouve qu'au XI[e] siècle la statue de la Vierge ne se voyait pas encore dans la cathédrale. Bernard, voyageant en 1013 dans le Midi de la France, s'étonne, puis s'indigne d'y rencontrer des statues de saints qu'il compare à des idoles de Mars ou de Jupiter (4). Ainsi, la statuaire, qui commençait à apparaître dans le Midi, était encore ignorée dans la France du Nord, où elle eût semblé une forme de la superstition. D'autre part, en 1194, lorsque la cathédrale brûla, les chroniqueurs nous apprennent que les habitants de Chartres s'informèrent avec angoisse du sort de la châsse contenant la Sainte Tunique de la Vierge, mais aucun d'eux ne nous dit qu'ils aient pensé à la statue de la *Virgo paritura,* qui aurait dû exciter des inquiétudes aussi vives.

D'ailleurs, aucune allusion à la statue de « la Vierge qui doit enfanter » ne se rencontre dans les documents avant la fin du XIV[e] siècle. C'est en 1389, dans la *Vieille chronique,* qu'il en est parlé pour la première fois. Au XVI[e] siècle, la légende s'embellit. Vers 1525, un chroniqueur érudit, qui avait lu César, affirme que la statue était l'œuvre des Druides, habitués à se rassembler au cœur du pays des Carnutes, centre de la Gaule (5). Dès lors, on montra dans la crypte la grotte où ils se réunis-

(3) La statue brûlée pendant la Révolution nous est connue par d'anciennes gravures et par une copie qui se trouve, en Hollande, chez les Carmélites de Bergen-op-Zoom.
(4) *Miracula Sanctae Fidis,* Lib. I, cap. XIII, édit. A. Bouillet.
(5) Voir R. MERLET, *Rev. archéol.,* 1902, t. II, p. 432, et JUSSELIN, *Mém. de la Soc. arch. d'Eure-et-Loir,* t. XV, 1914.

saient. A vrai dire, la grande vogue de ces récits ne date que du XVIe siècle et du XVIIe (6). On voit que l'origine de la *Virgo Paritura* reste entourée de mystère.

LA SAINTE TUNIQUE.

Une chose est certaine, c'est que, de bonne heure, la Vierge fut particulièrement vénérée à Chartres. A l'époque carolingienne, sa cathédrale devait être le centre le plus célèbre de son culte dans la France du Nord, car Charles le Chauve, en 876, lui fit présent d'une relique précieuse entre toutes : la Sainte Tunique de la Vierge. Elle avait été envoyée de Byzance par l'Empereur d'Orient à Charlemagne, qui en enrichit l'église de son palais d'Aix-la-Chapelle. Cette tunique était celle que la Vierge portait au moment de l'Annonciation, lorsque le Verbe fut conçu. Le moyen âge n'eut pas de relique plus pure, ni plus poétique. De bonne heure, Chartres considéra la Sainte Tunique comme une défense et un gage de salut. Elle n'était que depuis quelques années dans la cathédrale lorsque Rollon, encore païen, vint, en 911, assiéger la ville. Un chroniqueur du XIe siècle raconte que, pendant la bataille, l'évêque de Chartres apparut sur les murs portant la Sainte Tunique comme un étendard; à cette vue, les Normands, saisis d'une terreur panique, rompirent leurs rangs et prirent la fuite. Devenu chrétien, Rollon s'empressa de faire un don à Notre-Dame de Chartres, dont il avait éprouvé la puissance. On a conservé longtemps le parchemin de la donation, auquel était attaché, suivant la symbolique du droit barbare, un petit couteau, retenu par un cordon de soie. L'acte avait une brièveté et une grandeur épiques; le donateur l'avait dicté en ces termes : « Moi, Rollon, duc de Normandie, je donne aux frères de l'église Notre-Dame de Chartres mon château de la Malmaison, que j'ai acquis avec mon épée et qu'avec mon épée je leur garantirai. Que ce couteau en soit témoin. »

(6) Sébastien ROUILLARD, dans sa *Parthénie*, 1609, les embellit encore en nous introduisant dans l'assemblée des Druides. Les Druides étaient alors en grande faveur, comme le prouve l'*Astrée* d'Honoré d'URFÉ.

La Sainte Tunique fut la grande relique de Chartres; c'est elle surtout qui rendit la cathédrale célèbre et, pendant des siècles, y attira les pèlerins. Cette relique si précieuse était enfermée dans une châsse en bois de cèdre, que l'orfèvre Teudon, vers la fin du xe siècle, revêtit de plaques d'or. Toutes les générations l'ornèrent et à ses quatre faces suspendirent des merveilles. On y voyait des camées antiques, dont le plus beau, donné par Charles V, représentait un Jupiter, que l'on croyait être un saint Jean, à cause de son aigle (7). Sur un fond semé de rubis, de topazes et d'améthystes se détachaient deux aigles d'orfèvrerie, ciselés jadis par saint Eloi. Un énorme saphir était un don du roi Robert et un griffon d'or émaillé avait été rapporté d'Orient au temps des Croisades. Philippe le Bel y avait laissé un rubis et le duc de Berry des écussons cloisonnés à ses armes. Une petite Vierge couronnée par deux anges était celle que Louis XI portait à son chapeau et une ceinture d'or, entourant la châsse, était un présent d'Anne de Bretagne. D'innombrables roses d'émail, des couronnes, des fleurs, des châteaux d'or, des lettres de pierreries formant le nom de la Vierge, des perles partout répandues étaient des dons restés anonymes. Comme il n'y avait plus de place sur la châsse, il avait fallu mettre dans les trois trésors de la cathédrale une multitude d'autres offrandes. Quelques-unes étaient magnifiques, d'autres d'une naïveté touchante : c'était la ceinture bordée de soie de porc-épic envoyée par les Hurons et les onze mille grains de porcelaine représentant le nombre des habitants du pays, offerts par les Abnaquis de la Nouvelle-France. Les dons ne cessèrent qu'à la veille de la Révolution (8).

Cette châsse si riche, qu'entourait tant de vénération, ne s'ouvrait jamais et la Sainte Tunique resta invisible pendant des siècles. Aucun souverain ne fut admis à la contempler, et, lorsque Henri IV, qui fut sacré à Chartres

(7) Il est aujourd'hui au Cabinet des Médailles.
(8) Voir F. de Mély, *Le trésor de Chartres*, 1886; et Lucien Merlet, *Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres*, 1885.

en 1591, demanda à la voir, on lui assura qu'on ne pouvait en retrouver les clefs.

Comme on n'avait aucune idée de ce que pouvait être la tunique de la Vierge, on imagina qu'elle avait la forme d'une chemise. On l'appelait souvent « la sainte chemise ». Au xv^e^ siècle, les pèlerins qui se rendaient à Chartres attachaient à leur chapeau une enseigne de plomb, sur laquelle une chemise était représentée. On faisait toucher à la châsse de minuscules chemises de métal, que les hommes de guerre portaient sur eux comme une protection. Dans un duel, le gentilhomme, qui avait sur la poitrine une « chemisette » de Chartres, devait en prévenir loyalement son adversaire. Des chemises de toile, mises en contact avec la châsse, aidaient les femmes à supporter les douleurs de l'enfantement, et on ne manquait pas d'en envoyer aux reines de France.

Lorsque la Révolution, violant le mystère, ouvrit la châsse, on s'aperçut que la Sainte Tunique ne ressemblait en aucune manière à une chemise. C'était une de ces pièces d'étoffe où se drapaient les femmes de l'Orient; elle était accompagnée d'un voile décoré de lions affrontés. Le savant abbé Barthélemy consulté répondit que ces tissus étaient d'origine syrienne et pouvaient remonter au premier siècle de notre ère. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques fragments de la tunique et du voile sauvés pendant la Terreur et enfermés dans un reliquaire moderne.

LA VIERGE DE CHARTRES.

Le puits, la Sainte Tunique, et plus tard la statue de l'église souterraine donnèrent à Chartres un caractère unique. C'est là que la Vierge était surtout honorée, et il semblait que cette cathédrale fût sa demeure sur la terre. A Chartres, quand on chantait en son honneur l'hymne : « *O gloriosa...* », on mettait tous les verbes au présent pour faire entendre qu'elle était là (9). La maison de la

(9) Sébastien Rouillard, *Parthénie*, t. I, p. 164.

Vierge devait être pure comme elle : alors que les autres églises étaient pleines de tombeaux, il n'y en avait aucun dans la cathédrale de Chartres. Au lendemain des grandes fêtes de Notre-Dame, quand les foules avaient empli son sanctuaire pendant le jour et pendant la nuit, foulant aux pieds les jonchées d'herbes fraîches, on le purifiait en faisant ruisseler l'eau sur le pavement établi en pente légère à dessein. A Chartres, les moindres choses devaient ramener la pensée vers Notre-Dame : le chapitre ne scellait ses actes qu'avec de la cire vierge.

La Vierge de Chartres exalta notre vieille chevalerie française. Les vitraux offerts à la cathédrale par les grandes familles féodales témoignent de cette ferveur. Son nom était le cri de guerre de plus d'un chevalier (10). On lui faisait des vœux pendant les batailles et le sire de Coucy, mourant à Brousse, prisonnier des Musulmans, eut pour elle une dernière pensée (11).

Les grands événements de notre histoire retentissaient dans son sanctuaire. En 1304, après la victoire de Mons-en-Puelle, Philippe le Bel vint offrir à Notre-Dame son armure de bataille et son casque couronné de lis d'or (12). En 1328, Philippe de Valois, vainqueur au Mont Cassel, parut à la porte de la Cathédrale, à cheval, et tout armé. Il fit hommage de son cheval et de son armure à la Vierge, et, après les avoir rachetés, en laissa le prix à l'église. En 1360, avant le traité de Brétigny, le roi d'Angleterre Edouard III, victorieux et s'intitulant déjà « roi de France », se proposait d'asservir le pays tout entier. Comme il approchait avec son armée de la cathédrale de Chartres, il éclata un orage d'une telle violence qu'il comprit que la Vierge était hostile à son projet et défendait la cause des vaincus. « Adonc, dit Froissart, il se rendit et voua à Notre Dame », et quelques jours après il accorda à la France une paix moins inhumaine. Après avoir signé le traité de Brétigny, il alla entendre la messe

(10) Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. I, pp. 51 et suiv.
(11) *Mém. de la Société d'Eure-et-Loir*, t. IX, p. 463.
(12) La cotte de mailles du roi et son casque, dépouillé de ses lis d'or, se trouvent au Musée de Chartres.

dans la cathédrale de Chartres et y laissa de riches offrandes.

Chartres eut donc sur les imaginations une puissance d'attraction dont nous allons voir les merveilleux effets. C'est au milieu de l'enthousiasme des foules que furent entrepris les grands travaux du XIIe siècle et la reconstruction du XIIIe. Quand on étudie la crypte de Chartres, où se reconnaissent les dispositions des cathédrales qui se succédèrent à la surface, on s'aperçoit que ces cathédrales furent de plus en plus vastes; elles grandirent en même temps que la dévotion à la Vierge. L'église du IXe siècle était de proportions modestes, mais elle se caractérisait déjà par un déambulatoire, disposition qui permettait aux fidèles de faire le tour du chœur et convenait parfaitement à une église de pèlerinage. Au XIe siècle, ce déambulatoire, agrandi par l'illustre évêque Fulbert, s'ouvrit sur trois chapelles rayonnantes; l'église elle-même s'amplifia, et les deux longues galeries voûtées de la crypte en indiquent les dimensions. Au XIIe siècle, elle fut allongée encore. Enfin au XIIIe siècle, elle atteignit, avec son transept et ses porches, aux nobles proportions que nous admirons aujourd'hui. Elle devenait donc, avec le temps, toujours plus ample, toujours plus digne de Notre-Dame.

POÈMES[1]

par G. CRIEL

Foyer du cœur en alarme
en arme
Foyer du soldat
escalier droit, marche petite
bois vermoulu d'où sort
le chant tzigane
derrière la table
derrière le mur, le ciel, le rêve.

Mes beaux yeux aux cheveux noirs
qui traînent dans la bière blonde
belles amours sur les vieux murs,
allez, allez, pleurez, flammes tendres
le souvenir s'en vient passer.

GEFANG

Prisonnier du rêve
Rêve de prisonnier
le brouillard sans issue
nous porte à perdre cœur.

La ténèbre est le limbe
que bétail humain
nous avons à brouter.

(1) A paraître aux éditions du Bateau Ivre.

La tombe du matin
se referme le soir
la mort quotidienne
nous veille chaque pas.

MATRICULE 84.762

Eau pure et limpide
des prisons de verdure
ton soleil du matin
fume entre mes bras

Je ne veux en mes mains
qu'un semblant de prière
et l'espoir qui fait naître
le chant des jours à deux.

Mes yeux se heurtent hélas
à des murs d'épines
et des fruits remâchés
pour mes lèvres amères.

Les oiseaux dans le gel
piquent les flèches roses
des étoiles éclatées
qui se mouillent de pleurs.

La nuit des jours cernés
ne peut donner ses astres
elle attend dans la brume
la fleur qui ne vient pas.

Le geste n'est que mirage
le monde que fumée
et le cri sans écho.

Sous ma paupière close
les chaînes se sont fermées
et glissent dans la tombe
qui mesure mes heures.

MATIN ENCHAINÉ

Laissez pousser mon rêve ainsi qu'une charrue. Le soc tiède soulève la lame vagissante des matins pantelants mâchant la chair chaude.

Je me vois là tout nu, agglutiné de nuit sous la dent bleue et lune qui me veille endormi.

LE TROUPEAU

Le soleil éclatait de ses mille rayons
et la terre embrassait la palme de l'azur.
L'empirée frissonnant et délirant de feu
dévorait les oiseaux qui glissaient dans les flammes.

La frondaison humaine soulevée à ce souffle
s'élançait vers la peur que lui cachait le ciel
et dans la paix lointaine qui bruissait d'infamie
les jours heureux d'hier
se rangeaient à leur tour.

Plus rien dans le brasier
Plus rien dans le troupeau
qui clabaude et qui brame
sur le chemin des morts.

LA DOUZIÈME HEURE

La chevelure des anges rendait un son étrange
et répondait aux hommes qui marchaient à leur mort.

Un vent de catacombe crevait les voix célestes
et lançait des blessures au troupeau moribond.

Des quatre coins du ciel jaillissaient des étoiles
qui bousculaient la terre et lacéraient les femmes.

La mer, les astres et les hommes
soulevés en un choc
aux splendeurs sidérales
s'écroulaient en hurlant
roulant des flammes des fumées et du sang

Les jurons, les prières aux nuages se crispaient
mais les pierres pleuvaient sur le mensonge atroce.

Un enfant aux yeux bleus, le petit doigt levé
marchait dans la candeur parmi les chairs brûlées.

Dans la fureur du ciel il n'y avait d'auguste
que des étoiles roses qui allaient seules et nues.

C'est alors qu'un infirme
de sa béquille pantelante
creva son cœur qui vomissait l'amour.

Des aveugles les yeux arrachés
regardaient en chantant
ces messages des cieux.

Les animaux des hommes
se dévoraient entre eux
avec des cris immondes
en des combats affreux.

Quatre chevaux ailés
hennirent la douzième heure.
On vit alors sombrer dans un bruit formidable
le chaos des humains
par le gouffre des cieux.

Il ne resta plus que trois étoiles roses
et quelques cheveux d'anges qui glissaient alentour.

LES PREMIÈRES POÉSIES DE SCUDÉRY (1631-1636)

par MAURICE CAUCHIE

Ecrire une histoire de la littérature française a longtemps consisté à rédiger d'éloquentes dissertations sur les quelques auteurs qu'on a coutume de considérer comme des génies, et à ne consacrer aux autres que des pages impersonnelles où l'on se bornait à reproduire sans changements les jugements, aussi arbitraires que sommaires, qui traînaient depuis plus d'un siècle dans tous les ouvrages analogues. Aujourd'hui même, bien que l'histoire littéraire, depuis quelques dizaines d'années, ait fait d'incontestables progrès, nombreux sont encore les écrivains de valeur (certains même sont excellents) que l'on traite avec cette traditionnelle insouciance : c'est ainsi qu'ont été jusqu'à ce jour maintenus dans l'ombre, entre autres, plusieurs poètes du XVII[e] siècle qu'on devrait compter parmi les gloires de notre littérature, et que je me propose de mettre quelque jour en lumière.

Pour aujourd'hui, sans monter aussi haut, je me contenterai d'entamer l'étude des poésies lyriques de Georges de Scudéry, qui fut un des bons poètes de cette époque où vivaient l'insignifiant Voiture et le plat Bensseradde, simples versificateurs ingénieux, dont parlent avec une complaisance injustifiée les histoires de la littérature.

Mais auparavant, je veux dire deux mots de la vantardise qu'il est de tradition de reprocher à Scudéry et sur laquelle on ne manque jamais de s'égayer lourdement (un de nos contemporains est allé jusqu'à le traiter de « matamore des lettres ») : on le trouve ridicule, d'une part, de saisir toutes les occasions qui se présentent de parler de sa carrière militaire, et d'autre part, de vanter avec complaisance ses productions littéraires. Or ce jugement, comme nous allons voir, témoigne d'une évidente partialité.

Si Scudéry fait allusion aussi souvent qu'il le peut à sa vie

militaire passée, c'est qu'à son époque le métier des armes était considéré comme infiniment plus noble que le service des Muses, et que Scudéry redoutait d'encourir le reproche, alors infamant pour un gentilhomme, d'avoir quitté la guerre pour la poésie : il tenait donc essentiellement à ce qu'on crût que celle-ci n'était pour lui qu'un délassement, et qu'il restait avant tout guerrier.

Quant à la prétendue habitude de faire lui-même l'éloge de ses œuvres littéraires, il est vraiment risible que Scudéry, qui a si peu versé dans ce travers, soit le seul à qui l'on en fasse le reproche, alors que bien d'autres écrivains de cette époque se sont loués avec une complaisance exagérée : Scudéry ne se loue certainement pas plus que Pierre Corneille, et surtout il se loue beaucoup moins que François Mainard, qui, sous ce rapport, est vraiment insupportable et ridicule et à qui pourtant personne n'en fait le reproche. La vérité est que Scudéry, comme Corneille, ne fait l'éloge de ses propres écrits que lorsqu'il y est obligé par quelque marque de malveillance; au contraire, dans la préface de sa tragédie *La mort de César*, il dit au lecteur : « Je t'avoue que l'idée que j'ai conçue de cet art est si haute, que mes paroles n'en sauraient approcher, et qu'à la représentation de mes poèmes je suis toujours le moins satisfait »; et cette attitude modeste est loin d'être exceptionnelle : on la retrouve, par exemple, dans la préface de *Didon* et dans celle du *Prince déguisé*.

On voit donc combien est injuste le double reproche de vantardise, militaire et littéraire, dont on persiste à charger Scudéry.

J'espère établir ci-dessous avec la même évidence que les jugements sommaires qu'on a émis sur son œuvre ne sont pas plus justifiés.

★

En 1649, Georges de Scudéry faisait paraître un copieux recueil de vers intitulé *Poésies diverses*, qui est, sans aucun doute, un des meilleurs de la première moitié du XVII^e siècle et dont je prépare une édition : l'auteur avait alors 48 ans et donnait ainsi au public le fruit de sa maturité littéraire. Mais sa production antérieure, en matière de poésie lyrique, était assez abondante; la plus grande partie en avait été publiée par lui en appendice à plusieurs de ses pièces de théâtre : on répète depuis deux siècles, à la suite de Pellisson, que se trouvent là environ dix à douze mille vers, sans qu'on ait jamais pris la peine de les compter; j'ai naturellement tenu à me livrer à cette besogne nécessaire, et j'ai ainsi constaté que ces douze mille vers sont au nombre de 4468!

Parmi les seize pièces de théâtre écrites par Scudéry, et

qui furent publiées en 1631 à 1644; quatre seulement, les trois premières et la huitième, sont suivies d'*Autres œuvres de Monsieur de Scudéry;* ce sont : *Ligdamon et Lidias* (1631), *Le trompeur puni* (1633), *Le vassal généreux* (1635) et *La mort de César* (1636).

C'est seulement de la production lyrique de Scudéry pendant ces dix années, c'est-à-dire de ses débuts comme poète lyrique, que je veux m'occuper ici.

★

Les poésies qui parurent, le 18 septembre 1631, à la fin de la tragi-comédie *Ligdamon et Lidias,* dédiée au duc de Montmorency, sont de valeur très inégale : certaines d'entre elles sont véritablement des chefs-d'œuvre, tandis que d'autres témoignent d'une gaucherie très caractérisée. Ces dernières sont peut-être notablement antérieures aux autres; n'oublions pas qu'en effet, qu'en 1631 l'auteur a 30 ans et que, par conséquent, il écrit probablement des vers depuis une dizaine d'années : il se peut donc que ces poésies parues en 1631 soient de dates assez diverses, et que les plus anciennes d'entre elles soient ses premiers essais poétiques.

Le recueil s'ouvre malheureusement par une longue pièce de vers qui, à bon droit, impressionne défavorablement le lecteur de notre époque. C'est une ode de vingt-huit strophes intitulée *La tempête :* surchargée de pointes imitées des concetti transalpins, elle devait plaire aux lecteurs innombrables qui faisaient alors leurs délices des antithèses incessantes et des métaphores poursuivies jusqu'à l'absurde; *La tempête* est un des points culminants de ce genre ridicule et ennuyeux que cultivèrent plusieurs générations de poètes. Nous y apprenons que le pauvre Thirsis, amoureux de Philis, n'a pas besoin de chercher son chemin pour aller jusqu'à la mer, où il désire s'embarquer, car il pleure tant, que le ruisseau qui sort de ses yeux se dirige, comme tout ruisseau, vers la mer! Thirsis s'embarque donc; mais le vaisseau n'emporte qu'un mort, puisque Thirsis a laissé son cœur! Une tempête éclate, et les vagues sont si hautes, que plusieurs constellations craignent que le vaisseau ne les atteigne! Thirsis, qui va périr, sort de sa poche le portrait de Philis; aussitôt la tempête prend fin, les éléments déchaînés étant instantanément domptés par la beauté de la jeune fille! Tant par cette outrance grotesque des images que par la gaucherie de certains vers qui témoigne de l'inexpérience technique de l'auteur, comme aussi par l'archaïsme provincial de certaines expressions, cette ode de quinze pages doit être comptée parmi les premiers essais de Scudéry, et ce n'est pas sur elle

que nous devons nous baser pour apprécier le talent du poète.

Bien rares, heureusement, sont les pages de ce recueil qui relèvent de la même esthétique périmée : il n'y a guère que les *Stances sur un portrait* (p. 203), véritable tissu de concetti, et *L'absence* (p. 152), qui renferme deux ou trois pointes malencontreuses. Ces deux pièces sont d'ailleurs d'une technique plus habile que la première.

Dans *L'hermitage* (p. 164), ode de dix-huit strophes où se trouve intercalée une *Chanson*, nous sommes déjà en présence d'un poète sensiblement plus mûr. Dans cette longue et fraîche description de la solitude champêtre où se trouve l'ermitage, Scudéry se montre l'émule de Théophile, et aussi de Saint-Amant qui vient de publier, deux ans plus tôt, son premier volume de poésies. Ce remarquable talent de peintre, que conservera Scudéry à toutes les époques de sa carrière, se retrouve dans plusieurs pièces du même recueil.

Dans cet ordre d'idées, voici d'abord *Le printemps* (p. 175), ode de vingt-neuf strophes qui n'est presque qu'une longue description. Scudéry sait en renouveler à chaque instant l'intérêt par quelque image imprévue qui tient en haleine le lecteur. Parmi tant de fraîches visions de printemps, Scudéry se complaît à décrire longuement l'eau calme d'un ruisseau, « l'eau dormant en son lit humide » :

Les arbres, à l'envers plantés,
Sont peints dans ses flots argentés.
Néanmoins Nature, discrète,
La fait parfois un peu rider,
Craignant que le Ciel ne s'arrête
Trop longtemps à la regarder.

Quelques chevaux, que la soif touche,
Allongeant le col sur ces bords,
Voyant l'image de leur corps
Qui s'approche contre leur bouche,
Se reculent épouvantés...

Ce sont déjà les capricieuses subtilités des poésies de Tristan, qui ne paraîtront que deux ans plus tard.

Pour jouir d'un contraste frappant avec ces riants tableaux champêtres, lisons maintenant *Le miroir enchanté* (p. 156). Cette pièce magistrale débute par une minutieuse et réaliste description de l'antre de la sorcière; en voici seulement quelques vers, qui en donneront une idée suffisante :

Là se voit un monceau de mille herbes menues,
Mille boîtes d'onguents, cent gommes inconnues,
Des plumes de hibou, des cervelles de chats,
Des serpents suffoqués dans de sales crachats,

Des vases tout remplis des fleurs qu'ont les pucelles,
Quatre pots de cette eau qui sort par les aisselles,
Des images de cire, et du poil frais tondu
Sur l'infortuné chef d'un infâme pendu,
La moitié d'une étole et du parchemin vierge,
Un seau de graisse d'homme, à composer un cierge
Dont la mèche se fait du cordeau dangereux
Qui dessus le gibet suffoque un malheureux.
Après, pour échauffer les corps les plus arides,
On voit douze boisseaux de mouches cantharides...

A cette âpre peinture, succède, toujours en alexandrins bien frappés, la dramatique entrevue de Thirsis avec la sorcière; celle-ci le place alors devant un miroir enchanté, dans lequel il va voir ce que fait l'infidèle Philis. Par un souci de variété qui est constant chez Scudéry, le poète interrompt ici ses alexandrins, et c'est en stances de vers octosyllabiques que Thirsis décrit les scènes rapides qu'il voit se dérouler dans le miroir : récit très alerte, très vivant, qui achève de faire de cette poésie une pièce de premier ordre.

Le genre satirique est représenté par *Le poltron* (p. 220), pièce dirigée contre un ennemi personnel que je n'ai pu identifier. Très colorée, pleine de verve gouailleuse, cette satire virulente appartient au même genre que celles de l'école de Motin et de Sigogne.

Mais une grande partie du recueil est consacrée à des vers d'amour. Beaucoup d'entre eux s'adressent ou se rapportent à cette Philis (Catherine de Rouyère) qu'il avait aimée plusieurs années pendant son séjour dans la petite ville provençale d'Apt, où s'écoula son adolescence jusqu'à son départ pour l'armée.

Parmi ces poésies d'amour, les moins réussies sont les sonnets. Scudéry n'a pas encore atteint, dans ce genre si difficile, la maîtrise où il parviendra plus tard dans cette magnifique collection de cent deux sonnets qu'il publiera en 1649 dans son volume de *Poésies diverses :* les quelques sonnets que nous trouvons ici sont tous gâchés par quelque partie faible, soit un tercet, soit un quatrain. Mais aussi presque tous renferment de très beaux vers; quelle suavité, par exemple, dans ce début (p. 251):

Souffle, amoureux Zéphire, une haleine embaumée
Aujourd'hui que les champs sont tout moites de pleurs,
Pleurs, pères nourriciers d'un grand nombre de fleurs,
Fleurs que je vais cueillir pour ma Philis aimée.

et quelle fin exquise dans le sonnet où il répond à celle qui veut savoir quelle femme il aime (p. 255) :

Que s'il faut contenter ce désir curieux
Et vous dire quel est cet aimable visage,
Voyez-en le portrait regardant dans mes yeux.

Mais c'est dans les pièces de plus longue haleine (ode, stances, élégie, chansons) qu'il faut chercher le meilleur de la poésie amoureuse de Scudéry.

Déjà dans *Le dépit* (p. 197), petite ode de six strophes où il exprime sa résolution de ne plus courtiser Cloris, son style revêt une aisance remarquable :

Et pour ces vers si complaisants
Où j'ai dépeint cette bergère
Aussi belle qu'elle est légère
Pendant l'espace de trois ans,
Je veux prier la Renommée
Portant cette aimable fumée
De dire à la postérité
Que tous les traits de ma peinture
Ne sont qu'une rare imposture
Sous un masque de vérité.

Bien tournées aussi, malgré quelques exagérations et quelques maladresses, sont les *Stances pour une excellente comédienne* (p. 237), écrites après une représentation de *Pyrame le ballet du Banquet de la Vertu et de l'Envie* (p. 239), adres-

Un extase si doux m'emporte, en t'écoutant
Ajouter aux beaux vers de nouvelles merveilles,
Que je désirerais, en cet heureux instant,
Que tout mon corps devînt des yeux et des oreilles.

Ingénieuses et presque toutes excellentes sont les *Stances sur le ballet du Banquet de la Vertu et de l'Envie* (p. 239), adressées aussi à une comédienne.

Plusieurs chansons d'amour sont de petits joyaux dont on ne saurait surpasser la grâce légère; citons seulement : la chanson dialoguée « Chantons un air, ma Carite, Qui parle de ta beauté » p. 234), dont je glanerai seulement ces quatre vers :

ALCANDRE.

Qu'un baiser, belle farouche,
Puisse au moins me contenter.

CARITE.

Le baiser, fermant ta bouche,
T'empêcherait de chanter.

puis celle, vraiment très jolie, qui commence ainsi (p. 231) :

L'Amour, la bonne fortune,
Le jugement, la raison
Me font aimer une brune,
Belle sans comparaison.

Si les yeux de tout le monde
Etaient de mon sentiment,
Jamais une dame blonde
Ne se verrait un amant.

enfin celle de la page 227, aussi parfaite que la précédente, et qui débute ainsi :

Fi des dames de la cour!
Ma Francine est plus gentille :
On la prendrait pour l'Amour,
Masqué sous l'habit de fille.
J'aime sa naïveté
Plus qu'une parfaite beauté.

A côté de ces ravissantes chansons, bien d'autres poésies d'amour nous sollicitent encore dans ce premier recueil de Scudéry. L'impatience amoureuse est rendue en touches légères dans les *Stances* si juvéniles et si simples de la page 232, qui commencent ainsi :

L'attente me persécute
Plus que la fièvre et l'amour;
Je crois que chaque minute
Est aussi longue qu'un jour.

O Dieux! il faut que je meure :
L'aiguille est jà sur le point;
Notre horloge sonne une heure
Et ma Philis ne vient point...

Et avec quelle fraîcheur sont exprimées, dans les *Stances* de la page 201, les premières atteintes de l'amour :

Fasse le Sort qu'elle s'incline
A me traiter sans cruauté,
Et qu'elle ait la bonté divine
Comme on voit en son corps la divine beauté!

Mais si son œil, d'un trait farouche,
Me défend de la chercher,
La douleur n'ouvrira ma bouche
Que pour bénir ma plaie en adorant l'archer.

Je veux endurer et me taire,
Privé d'espoir d'allégement :
Comme la flamme élémentaire,
La mienne durera sans avoir d'aliment...

Un désespoir sombre, au contraire, anime les admirables *Stances* de la page 212 : à sa maîtresse Philis, qui va se marier

avec un autre, il adresse d'âpres reproches, riches en belles images et en propos amers :

Les perles, le corail, les roses,
Et bref toutes ces rares choses
Dont votre beau corps est formé
Pourront-elles souffrir qu'un inconnu les dompte?
Et, cachant d'un rideau votre crime et la honte,
Croyez-vous que le lit puisse être assez fermé?

Nous sommes loin de Voiture! nous sommes loin de Bensseradde!

Enfin la très remarquable *Elégie pour Alcidon* (p. 206), dans laquelle il conseille à son ami de ne plus se soucier d'Isabelle, qui n'a pour lui que du dédain, nous montre notre poète maniant l'alexandrin avec une aisance souveraine :

Malgré les raretés que possède Isabelle,
Le Temps lui ravira la qualité de belle,
Et vous verrez périr les célestes accords
Des charmes de l'esprit et des grâces du corps :
Ce gourmand affamé dévorant toutes choses,
Puisqu'il ronge du fer peut bien manger des roses;
Que doivent espérer des appas triomphants
S'il ne pardonne point à ses propres enfants?
Non, non, assurez-vous qu'Isabelle se flatte :
Son visage accompli, qui n'a rien qui n'éclate,
En perdant ses attraits par la rigueur des ans,
Deviendra le rebut de tous les courtisans.
Et lorsque la vieillesse en aura fait sa proie,
Qu'on verra sur son front les reliques de Troie,
Qu'elle sera contrainte, en cette nouveauté,
De chercher sous les fards une fausse beauté,
Si elle veut rentrer dedans votre mémoire,
Pour fouler son orgueil et rabattre sa gloire
Dites-lui ce beau vers, qui porte le trépas :
Masque, pardonnez-moi, je ne vous connais pas.

Je me suis assez longuement étendu sur ce premier recueil de Scudéry parce que, bien que le poète ne soit encore qu'au début de sa carrière, il possède déjà, comme on a pu s'en rendre compte par les quelques fragments que j'ai cités, une indéniable maîtrise dans la technique du vers : les pièces médiocres ne constituent vraiment qu'une minorité. Les poésies amoureuses y occupent une place plus grande que dans les recueils qui suivront, et elles y sont pleines d'une fougue juvénile, d'une ardeur impétueuse qui, sans disparaître par la suite, seront certainement moins caractérisées.

★

L'année suivante, en 1632, Scudéry fait paraître une édition des œuvres de son ami Théophile de Viau, mort en 1626 à 36 ans, victime des jésuites et, en particulier, du P. Garasse.

Pour cette édition, Scudéry écrit deux pièces liminaires : une courte préface et une ode de dix strophes, intitulée *Le tombeau de Théophile*. La préface est un admirable monument de courage, comme aussi de fidélité dans l'amitié; elle commence fièrement ainsi :

Je ne saurais approuver cette lâche espèce d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la félicité de leurs amis; et pour moi, bien loin d'être d'une humeur si basse, je me pique d'aimer jusques en la prison et dans le sépulcre. J'en ai rendu des témoignages publics durant la plus chaude persécution de ce grand et divin Théophile, et j'ai fait voir que, parmi l'infidélité du siècle où nous sommes, il se trouve encore des amitiés assez généreuses pour mépriser tout ce que les hommes craignent...

Quant à l'ode liminaire, dans laquelle Scudéry, incidemment, ne craint pas d'exprimer son mépris pour Garasse et ses redoutables complices (en osant même les nommer par leurs noms), c'est une œuvre vraiment parfaite, où la beauté calme des idées s'unit à la pureté de la forme.

★

Quelques mois plus tard, en janvier 1633, paraît sa tragicomédie *Le trompeur puni*, suivie de 56 pages d'*Autres œuvres*. Ce petit recueil de poésies lyriques débute par quelques pièces religieuses dont l'esthétique est aujourd'hui bien périmée : la peinture très colorée de l'inondation de Vérone que renferme la première (p. 115) et la description, non moins pittoresque, de l'incendie de Rhodes qui constitue la seconde (p. 120), sont gâchées par des pointes, des plaisanteries qui annihilent l'effet tragique. Ces deux pièces, qui présentent en outre les mêmes autres défauts que l'archaïque *Tempête* du premier recueil, remontent certainement, comme celle-ci, à l'époque des premiers essais de l'auteur.

Mais, une fois franchi ce vestibule regrettable, des beautés incontestables s'offrent à nous.

L'*Ode au Roi faite à Suse* (p. 130), qui remonte à mars 1629, est une très belle pièce, très animée, d'une réalisation parfaitement homogène tout du long de ses quatorze strophes. En voici le début :

Puisque la trêve nous amuse,
Aujourd'hui parmi le repos
Il me semble fort à propos

De caresser un peu la Muse.
Accoudé dessus un tambour,
Je veux tracer et mettre au jour
Une portraiture si belle,
Que notre Alexandre françois,
Qui n'a point rencontré d'Apelle,
M'ordonnera que je le sois.

Dans ce temps rempli d'ignorance,
Peu de pinceaux sont assez bons
Pour peindre l'honneur des Bourbons
Et le mérite de la France :
Ces beaux meubles de cabinets,
Ces petits faiseurs de sonnets,
Qui ne vont jamais à la guerre,
Sont propres à louer Philis;
Mais le canon et le tonnerre
Doivent parler des fleurs de lys.

Moi, qui suis fils d'un capitaine
Que le monde estima jadis,
Je fais des vers bien plus hardis,
Ma Minerve est bien plus hautaine.
La naissance m'inspire au sein
L'ardeur d'un généreux dessein
Qui n'est point dans ces âmes basses;
Et je dirai (s'il m'est permis)
Que le Ciel m'a donné des grâces
Qu'il ne départ qu'à ses amis...

Sur les trois sonnets que renferme ce recueil, deux sont particulièrement bien venus : le sonnet sarcastique par lequel le poète rompt avec Philis qui aime un louche (p. 164) :

Philis, dormez-vous point, ou si vous êtes folle?
Avec qui votre amour va-t-il s'appariant?
Aimer un dont l'œil droit galope en orient
Lorsque son compagnon va sous un autre pôle!...

et celui, si charmant, qu'il avait adressé, en 1631, à la comédienne jouant le rôle de l'Aurore dans le prologue de l'*Amaranthe* de Gombauld : comme cette actrice, avant de se retirer, annonçait l'entrée des bergers qui allaient jouer la pièce proprement dite, Scudéry termine ainsi son sonnet :

Que nous viens-tu conter avecques tes bergers?
Non, non, il n'en faut point, quoi que Gombauld en die :

Ils sont bien dans son livre, où l'on ne te peut voir,
Mais ici nullement, car nous voulons avoir
Deux heures de prologue et point de comédie.

Les caprices de l'amour (p. 156) sont une courte scène à quatre personnages qui parlent par distiques : ces deux hommes et ces deux femmes, dont chacun est amoureux de

celle ou de celui qui ne l'aime pas, dialoguent en très beaux vers, mais où malheureusement s'étalent les concetti les plus usés.

La courte *Elégie* de la page 152, qui a pour sujet un désespoir d'amour, est une pièce magistrale, où un farouche désir de vengeance par le meurtre est exprimé en alexandrins superbes.

Enfin *L'inconstant par imitation* (p. 154) est, malgré sa brièveté, un incontestable chef-d'œuvre, tant par l'enchaînement des idées que par l'aisance remarquable du vers, ainsi qu'on s'en peut rendre compte par le fragment suivant, ingénieuse apologie de l'inconstance en amour :

> Cette diversité, qui sous ses lois me range,
> A proprement parler ne se peut dire change,
> Car, suivant son caprice et sa légèreté,
> Le but de mon amour est toujours la beauté.
> Arrière cette humeur qui s'obstine, importune,
> A vaincre et surmonter la mauvaise fortune;
> Qui, flattant ses défauts sous l'appât d'un doux mot,
> Fait appeler constant ce qu'on doit nommer sot!
> Bien loin ces sentiments de douleur et de crainte
> Qui vous gênent (1) une âme et la tiennent contrainte!
> Je ne veux concevoir ni pensers ni désirs
> Qui dans le même instant n'enfantent des plaisirs...

On voit que ce deuxième recueil, bien qu'il ne soit pas de moitié aussi copieux que le premier, présente pourtant un intérêt indiscutable.

★

Quelques mois seulement plus tard, à la fin de cette même année 1633, Scudéry, que le cardinal de Richelieu semble avoir gratifié d'une pension, consacre à son bienfaiteur deux longues pièces de vers, qu'il publie chacune en une plaquette spéciale.

La première est un « poème » de 244 vers intitulé *Discours de la France à Mgr le cardinal duc de Richelieu, après son retour de Nancy* (2). Au ministre victorieux qui vient de triompher du duc de Lorraine, la France exprime sa gratitude; elle le supplie de se ménager, le comble d'éloges, et... lui recommande Scudéry, qui prépare un poème héroïque à la gloire d'un lointain ancêtre du cardinal. Par cette brève analyse, il peut sembler que la lecture de ce *Discours* doive être fastidieuse; il n'en est rien, car on se trouve bien vite captivé par la clarté de la langue et des idées et par la superbe aisance des alexandrins.

(1) Torturent.

(2) Paris, François Targa, 1634, in-4° : malgré ce millésime, cette plaquette parut vers la fin de 1633.

La seconde plaquette de la fin de 1633, de beaucoup plus étendue que la première, est un poème de plus de 600 vers intitulé *Le temple, Poème à la gloire du Roi et de Mgr le cardinal duc de Richelieu, Dédié à la France,* qui s'étale, imprimé en gros et superbes caractères, en un majestueux in-folio (1). Un *Avertissement* en prose informe le lecteur que ce n'est là qu'un essai, par lequel l'auteur a voulu se rendre compte si son style serait « capable de soutenir la gravité du poème héroïque ». On peut dire sans hésiter que cet essai est tout à fait concluant : les descriptions de la tempête, de la forêt, du temple grandiose élevé à la gloire du roi et de Richelieu, puis le chant d'Apollon et des Muses, constitué par une ode intercalée dans le poème et que l'auteur, suivant son heureuse coutume, a bâtie dans un mètre différent, tout cela est écrit en vers majestueux et sonores, qui mettent en valeur les tableaux minutieux qu'il brosse avec l'abondance de détails qui lui est habituelle.

★

En 1635, Bois-Robert, qui depuis longtemps fait vivre les poètes en les recommandant individuellement à la générosité de Richelieu, imagine une élégante façon de leur faire exprimer collectivement leur reconnaissance : il les fait collaborer à un recueil de poésies, écrites à la louange du ministre, recueil qui paraît sous le titre de *Le sacrifice des Muses au grand cardinal de Richelieu* (2).

Dans ce volume, Scudéry fait reproduire les deux grands poèmes qu'il avait déjà publiés à la gloire de Richelieu : le *Discours de la France* et *Le Temple;* il y joint une pièce nouvelle : un très beau sonnet plein de verve, dans lequel il exprime au ministre le désir de servir de nouveau à l'armée; en voici la fin :

Je veux suivre tes pas aux dangers de l'armée,
Y dût Mars en fureur ma course terminer;
Et lors je mêlerai, pour te mieux couronner,
Au cèdre du Liban la palme d'Idumée.

Après, dans le repos, ma Muse aura le soin
De chanter les hauts faits dont je fus le témoin :
Ainsi, fidèlement, je les pourrai décrire.

Mais reçois mon service en attendant mes vers,
Et souffre que je montre aux yeux de l'univers
Qu'Apollon porte un arc aussi bien qu'une lyre.

★

Les vers lyriques que fait paraître Scudéry, en septembre

(1) Paris, François Targa, 1633.
(2) Paris, Sébastien Cramoisy, 1635, in-4°.

1635, à la fin de sa tragi-comédie *Le vassal généreux,* sont peu nombreux : ils n'occupent que 22 pages.

Le vassal généreux étant dédié à Julie d'Angennes, fille de Mme de Rambouillet, le poète place en tête de ses *Autres œuvres* les douze petits madrigaux qu'il a écrits pour collaborer à la fameuse *Guirlande de Julie,* qui ne sera constituée que six ans plus tard, et dans laquelle cinq seulement d'entre eux figureront. Correctement versifiées, ces piécettes ne sont pas plus géniales que celles des autres collaborateurs de la *Guirlande,* dont elles ne se distinguent en rien : ce n'est que du travail sur commande. C'est dans les dix-sept pages restantes qu'il faut chercher le vrai Scudéry.

Les *Stances pour la belle Angélique* (p. 128) sont écrites en l'honneur de la fameuse Angélique Paulet, l'une des plus fidèles habituées du salon de Mme de Rambouillet, et dont le grand talent de chanteuse était fort réputé. Ces stances ne sortent guère du médiocre : dans toutes les strophes qui sont consacrées à l'éloge de la voix d'Angélique (quatre strophes sur neuf), Scudéry se laisse emporter par un enthousiasme de musicien qui communique une certaine ardeur à sa poésie; mais dans les autres strophes, le poète s'essouffle à remplacer l'inspiration par de l'ingéniosité.

Un sonnet impeccable (p. 138) est consacré à l'éloge des écrits d'un docte prélat, qui est probablement l'archevêque de Rouen, François de Harlay.

L'épître que le poète adresse à Bois-Robert (p. 133) pour lui demander d'assurer Richelieu de la passion qu'il a de le servir et particulièrement à l'armée, est une des meilleures pièces de vers qu'ait écrites Scudéry; elle montre une fois de plus son habileté à manier l'alexandrin :

> Parle de mon désir : dis cette belle envie
> Qui veut que je le serve aux dépens de ma vie;
> Assure-le pour moi que, sans faire le vain,
> Je suis meilleur soldat que parfait écrivain,
> Et que dans les périls ma Muse accoutumée
> Sait quitter le Parnasse et paraître à l'armée.

De très jolies stances à Philis (p. 137) se développent dans une légère atmosphère de préciosité, qui les teinte de nuances exquises; parlant de l'Amour, qui vient de triompher de lui après trois ans de résistance, il dit :

> Philis, ce sont vos yeux qui l'ont fait possesseur
> D'une âme si bien défendue.
> Qu'il la traite avecque douceur,
> Puisqu'elle s'est rendue;
> Elle obéit, elle en reçoit la loi :
> Qu'il n'y soit plus tyran, mais roi.

Citons encore une jolie chanson contre Iris, intitulée à tort *Stances* (p. 139), et d'habiles vers de ballet, et nous en aurons fini avec ce recueil qui, bien que très court, n'en contient pas moins quelques pièces d'importance.

*

Les *Autres œuvres* qui paraissent, en juillet 1636, à la fin de la tragédie *La mort de César* présentent moins d'intérêt pour nous que celles que je viens d'examiner jusqu'ici. D'abord, le volume étant dédié à Richelieu, *toutes* les pièces lyriques qui suivent la tragédie sont consacrées à l'éloge du cardinal et de sa nièce; ensuite les 36 premières pages, sur 46, sont occupées par une nouvelle impression du *Temple* et du *Discours de la France,* que nous avons déjà rencontrés deux fois. Il n'y a donc que 10 pages d'œuvres nouvelles, constituées par six pièces de vers : cinq sonnets et des stances.

Les *Stances pour Madame de Combalet sous le nom de Silvie* sont très médiocres : Scudéry, qui ne fut jamais un flatteur, loue gauchement la nièce de Richelieu : faute d'être inspiré par son sujet, il se réfugie dans les exagérations laudatives qui sont habituelles à ses contemporains.

Par contre, trois des sonnets sont des pages d'importance. Celui où la Fortune incite Richelieu à marcher contre Nancy, et qui remonte par conséquent à 1633, est tout vibrant d'enthousiasme :

> Partons, grand Richelieu : la gloire nous appelle.
> . . . .
> Non, non, fais battre aux champs, marche, partons d'ici :
> Pourvu que ta prudence ait soin de me conduire,
> On nous verra bientôt dans les murs de Nancy.

Le sonnet, également écrit en 1633, dans lequel la Rochelle, naguère vaincue par Richelieu, met en garde Nancy contre le sort qui l'attend, est une pièce magnifique, que je ne puis m'empêcher de reproduire en entier :

> Toi, qu'un mauvais démon fait résoudre à ta perte,
> Orgueilleuse cité, juge où tu te réduis;
> Songe ce que je fus et vois ce que je suis :
> D'une ville de guerre, une place déserte.
>
> Bientôt, ainsi que moi tu te vas voir ouverte,
> Ta muraille rasée et tes remparts détruits;
> Et tu te verras seule à plaindre tes ennuis,
> De larmes, de poussière et de honte couverte.
>
> Je fus ainsi que toi, jadis, pleine d'orgueil;
> Tu vas ainsi que moi devenir ton cercueil :
> Au même châtiment tu peux bien te résoudre;

Armand te va punir de ta témérité;
Et l'on nous fera voir à la postérité
Comme ces monts noircis où fume encor la foudre.

Enfin le sonnet

Illustre Richelieu, tu vas avoir ta fête,
Et tout pour le triomphe est déjà préparé

révèle une fois de plus la ferme maîtrise de Scudéry :

L'univers est au roi, les Destins l'ont promis :
Sans mine, sans canon, et même sans combattre,
Ton nom fera tomber les remparts ennemis.

★

Nous voici parvenus au terme de la brève période que je m'étais proposé d'étudier, et qui ne comprend que les débuts de la carrière poétique de Georges de Scudéry. Pendant ces six années (1631-1636), Scudéry fait imprimer, outre huit pièces de théâtre, plus de 4.500 vers lyriques. Presque toutes ces poésies (toutes, sauf la belle ode à Théophile et quelques menues pièces liminaires sans importance dont je n'ai pas parlé) furent publiées, ou au moins republiées, dans les recueils intitulés *Autres œuvres* qui se trouvent à la fin de quatre de ses pièces de théâtre.

Ces quatre recueils sont loin d'avoir la même étendue, puisque le premier renferme 2.118 vers, le deuxième 963, le troisième seulement 375 et le quatrième 1.012. Ils diffèrent aussi notablement par le caractère du contenu : les pièces de vers à la louange du roi et des gens en place, qui n'occupent guère plus de la *centième* partie du premier recueil, remplissent plus du tiers du deuxième, le quart du troisième et la totalité du quatrième. Nous autres, gens du XX^e siècle, qui ne nous intéressons plus guère à ces éloges rémunérateurs qui furent le gagne-pain des poètes de l'époque, c'est donc vers les trois premiers recueils, où abondent les vers d'amour, et principalement vers le premier, que nous nous sentons attirés; et nous avons vu combien de choses exquises sont sorties de la plume de Scudéry dans ce genre de poésies. Très remarquables aussi sont les pièces descriptives, si colorées, si riches en détails imprévus, et que l'auteur se plaît toujours à développer : les descriptions, a-t-il dit dans une préface, « sont l'âme de la poésie ».

Mais, qu'il s'agisse de vers d'amour, ou de poésies descriptives, ou de panégyriques, deux qualités maîtresses s'y révèlent. La première est une exubérance juvénile, qui fait jaillir à profusion les images, les comparaisons, les changements de rythmes, les cris de désespoir, les railleries cruelles, les décla-

rations d'amour, et qui donne l'impression que tout cela est projeté hors du cerveau de Scudéry par une force irrésistible. Poussé par cette inspiration tumultueuse, notre poète devait être surtout un grand improvisateur; d'ailleurs lui-même le confirme, en déclarant modestement dans la préface de *La mort de César :* « J'ébauche mieux que je n'achève ».

La seconde qualité essentielle est l'habileté remarquable que possède déjà l'auteur dans la technique du vers : elle se révèle, incontestable, dans tous les fragments que j'ai cités.

Sans doute, dans ce formidable bouillonnement de jeunesse, se rencontrent inévitablement des déchets, des scories, dont je n'ai d'ailleurs pas caché l'existence au cours de cette brève étude : sacrifices passagers au goût du public pour les métaphores outrées, éloges plats et gauches à des personnages qui n'enthousiasment pas le poète, inhabiletés de langage ou emploi de chevilles lorsque parfois l'inspiration impérieuse impose une image qui refuse de se plier à la coupe du vers. Mais ces impuretés ne sont pas si nombreuses qu'elles puissent empêcher de décanter une liqueur claire : cette liqueur claire et capiteuse, c'est le début de l'œuvre lyrique d'un vrai poète et non pas d'un simple versificateur.

Et ce poète authentique, ce poète dont la constante richesse d'inspiration s'unit si souvent à la beauté de la forme, ce poète qui écrivit dans sa jeunesse les choses exquises ou héroïques dont j'ai soumis quelques passages à mes lecteurs, c'est ce Georges de Scudéry qu'on a traité jusqu'à ce jour avec un si complet mépris, faute d'avoir pris la peine de lire ses œuvres.

A l'âge où nous l'avons laissé, à 35 ans, Georges de Scudéry est certainement, comme Saint-Amant, un des poètes les plus vibrants, et par suite les plus captivants de son époque. En s'acheminant ensuite vers son âge mûr, de même qu'il restera exempt de toute bassesse et de toute lâcheté et qu'il sera pendant toute sa vie fidèle à la parole donnée comme aux devoirs de l'amitié, de même il conservera une grande partie de l'ardeur intellectuelle et affective de sa jeunesse. Mais l'expression de ses idées et de ses sentiments revêtira une forme un peu plus mesurée; et, comme d'autre part son habileté technique ne fera que se perfectionner, c'est une œuvre à la fois vibrante et pondérée, romantique et classique, qui s'étalera en vers sonores dans cet ample volume que Scudéry fera paraître en 1649, à 48 ans, sous le titre de *Poésies diverses.* Ce recueil, si longtemps oublié, va reparaître en librairie. Puisse sa publication faire rendre enfin justice à un poète qui, comme mes lecteurs ont pu s'en rendre compte par eux-mêmes, ne mérite pas le dédain dont il est victime.

ESSAIS ET PORTRAITS

par GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

A Madame Bradley

Pour moi, la règle d'harmonie est essentielle. Elle n'est pas l'effet d'un choix précieux et judicieux, elle n'est pas une aristocratique raréfaction de la vie. C'est seulement l'homme qui est chiche de vivre, de sentir, de comprendre. L'harmonie est dans l'abondance, dans la surabondance, en parfaite relation avec la prodigue et prodigieuse richesse du monde, avec ses innombrables recommencements à variantes, et tout cela dans l'équilibre d'un mouvement permanent.

La vie d'un homme est un double battement semblable au flux et au reflux, semblable au double battement de son cœur.

Sa vie avec les autres, pour les autres, par les autres, par rapport aux autres, cela se décline à merveille — et la vie en lui-même — cela pourrait se décliner aussi : à soi, avec soi, pour soi, mais je ne le déclinerai pas, parce que rien de soi n'est attachant que ce qui vibre aux autres, au monde ambiant, par le catalyseur de l'émotion.

J'ai laissé courir mes amours par tous les chemins, je retrouve mes amours sur tous les chemins. Mes amis ont tous les âges et tous les visages, venus de tous les points du monde ils habitent partout. Le moindre détail d'une physionomie, l'expression fugitive d'un regard, une intonation de voix, me révèlent chez les êtres de grands pans d'âmes — et aussi je sens comme ils sentent le monde, quoi qu'ils disent ou pensent. Je connais le goût des maisons et je pourrais dire comment on y vit et ce qui s'y passe. Selon le ciel, le vent, l'heure du jour, je sens les respirations de la terre, comme les

bêtes sauvages — j'y reconnais le goût du rapt ou de la fugue, celui des danses, des prières ou des méditations. Je sens cela dès le matin quand je sors, selon la température de l'air ou la couleur du ciel : c'est ma façon de respirer.

La poésie est dans la poitrine, là où le cœur bat, c'est sa cadence — et sur la peau, là où l'on respire, c'est la rime avec le monde, la rime avec l'univers. Il suffit d'attraper le rythme. Sentir, voir, comprendre en grand, et puis vivre pas à pas, au jour le jour.

Tout à coup j'ai revu mon enfance comme une longue journée d'été, puis comme une grande veillée d'hiver. Soudain, entre ces deux éternités, un printemps a surgi et la vie a pris la cadence réglée d'un battement d'horloge — un rythme a surgi, et avec lui toutes les diversités, tant que la vie s'est mise à battre avec mon cœur, ici, ailleurs, partout, tant répétée et retrouvée sous toutes ses formes qu'elle devint unanime.

La plénitude s'y répandit, partout. Il fallait tout prendre ou tout laisser.

Quelle sarabande! Tous les moments se succédèrent comme autant d'expédients — à prendre ou à laisser. L'émotion, les sentiments, les désirs, les révoltes, tout donnait le branle, jusqu'à la passion qui décidait et orientait infailliblement — au moment d'après, tout était remis en cause. Mais tout était lancé. Toute réflexion s'avéra inutile. Toute décision superflue. Il ne restait que l'émerveillement en matière de ferveur. Dissous, il ne restait plus qu'à s'identifier, de la façon la plus docile, aux miracles permanents du monde. De tout ce tumulte sortit la paix la plus ardente, l'adoration et l'enchantement.

Ah! ce vert cru sur ce ciel bleu! Quelle insolence et que de contradictions! Qu'il faut que le monde soit jeune pour se permettre pareilles couleurs! Gelées soir et matin, un vent froid, un soleil brûlant, et tout à l'heure, il va pleuvoir peut-être!

Soleil de Mars, dit-on, rend les ânes fous.

Le monde en frissonne, le ciel est en grand émoi, alors, pourquoi pas moi?

Si le Diable est dans le printemps, alors que le Diable

m'emporte! C'est aussi absurde ce printemps, aussi absurde et aussi merveilleux que de tomber amoureux. Autant vaut s'en émerveiller, se laisser prendre et emporter. L'inspiration du Créateur a dû se faire par temps semblable, aussi c'est par un temps semblable qu'il faut se raccommoder avec lui. La suite? ces nuages de grêle, ce vent froid, ces orages n'empêcheront pas aujourd'hui d'être un jour admirable, et, s'il fallait prendre tout ou rien, le Créateur a quand même bien fait, malgré les autres jours, de tout prendre pour garder celui-là.

J'ai respiré le vent nouveau et me suis enrhumée, j'ai avalé ce soleil tout neuf et je me suis brûlé les poumons et la gorge, j'ai cueilli des branches par brassées et me suis déchiré bras et jambes, et tout ce ciel, ce vent fou, ces couleurs de paysanne endimanchée me tambourinent les tempes — mais toute la grâce des floraisons, des bourgeons, des verdeurs m'est restée dans le cœur, tant qu'en somme je reste enchantée d'avoir étreint tout ce printemps.

★

J'ai toujours été fascinée par ces tableaux moyenâgeux où la rencontre met les amants dans le cercle d'un sortilège dont l'un ou l'autre devra sortir. L'immobilité du mouvement (qu'on ne retrouve que dans cette époque médiévale) les surprend et les fige dans le choc, les éternise dans l'instant de la rencontre, ce qui donne à leur amour un caractère fatal, unique, éternel. Ce pur et primitif Moyen Age est bien l'âge des premiers instants de l'amour, il est la rencontre.

★

Un arbre était devant la fenêtre, un grand platane. C'était par un matin de ciel gris plein de vent, c'était un ciel plein des balancements des branches dans le vent, un vent tout plein de bruits de feuilles. Les arbres et le ciel, c'est toujours là qu'on regarde, là qu'on trouve quelque apaisement. L'indifférence humaine est parfois insupportable parce qu'elle vient d'intérêts portés à des choses qui ne nous semblent pas essentielles, mais l'indifférence des choses est toujours apaisante. La paix des arbres est une paix vibrante, une paix d'ensemble faite de toutes les vibrations particulières.

Plein de mémoires cet arbre dans ce vent, ce vent et cet arbre dans le ciel, même si rien de tout cela ne se souvenait.

Tout espoir perdu? non, vécu. Tout élan retrouvé.

Longtemps, Dominique, la peine t'a laissé immobile et bercé dans ce balancement lent des cimes, à cause du vent et du goût de ce matin-là et du goût de la vie certains jours. Longtemps la peine t'a laissé immobile et bercé parce que la vie beaucoup a passé, avec toutes ses mémoires, bien au-delà de tes souvenirs.

La vie a marché et cette étape te fut peut-être la plus considérable.

L'espace et le temps devinrent non seulement relatifs mais encore confondus en une seule et même mesure — l'un ne pouvait plus se concevoir sans l'autre, l'espace n'était plus qu'un déroulement du temps, le temps vécu, le temps créé. Le temps était absolu, contenait tout implicitement, et l'espace le déroulait, c'était si simple!

Mais, surtout, l'âme, le cœur, l'esprit n'étaient plus qu'une seule et même essence.

On eut cette année-là des giboulées de mars, des tonnerres d'avril, des tempêtes de septembre, en juin. Avec des pluies dans le soleil, des arcs-en-ciel sur les nuages. Le temps n'épousait vraiment pas cette ardeur de nature, mais, chose surprenante, c'est le temps qui fondit en eau, roula ses tonnerres, et la nature qui rayonna plus verte que jamais. Le vent secoua les arbres, nuit et jour, pendant des semaines, balaya les nuages, lava tout à grande eau. Quel nettoyage! grand vent dans les grands arbres, pour si peu de soleil, tempêtes, bruits de feuillages, houles de soleil vert sous un ciel de printemps, ce fut, des jours durant, un corps à corps passionné.

Quelle drôle de chose qu'un été en état d'anxiété! Les arbres étaient couleur de pippermint à l'eau, et justement on n'avait pas soif. Le vent était froid et justement on n'avait pas chaud. C'était une affaire d'état, car cette fois, ce n'était plus la lune rousse!

— « C'est peut-être la lune verte », ai-je timidement insinué, et j'ai failli, pour cette phrase, me faire lapider par la foule. On attendait, bien qu'on ne croie plus guère à la lune, le changement de lune; à quel saint se vouer? Saint Médard et saint Barnabé nous avaient mouillé les pieds dans l'herbe et mis en quarantaine... C'était une erreur peut-être, un affreux malentendu? Les arbres s'en tapaient la tête aux murs de désespoir, mais comme le ciel restait jeune, et vertes les feuillaisons!

C'était un drame passionnel. L'été cette année était romantique, tout le secret de la chose était dans le soir. Il faisait toujours beau le soir. Toute couleur atteignait là son maximum de magnificence; les blancs, surtout, devenaient plus éclatants que la couleur, soutenus par des gris lumineux. Tout aspirait à être. Le feu, dans la nuit, malgré la nuit, dès qu'il faisait nuit, par-dessus le balancement fou des crinières d'arbres. Le silence résonnait, les nuages se précipitaient à l'assaut de leur destruction dans le choc et l'éclat. Puis les passions de feu laissaient, vibrant dans l'air, les passions d'eau, le lent égouttement triste des pluies. Un recueillement de nature, un grand calme apaisé, les couleurs vives et à nu dans des espaces de vide.

A l'aube, la sérénité s'enfuyait comme une voleuse, les oiseaux chassaient le sommeil, le vent s'élevait, le matin s'éveillait gris, silencieux, et tout en larmes.

Mais on eut, cette année-là, des verdeurs de juin, un ciel d'août, des douceurs de printemps, un rayonnement d'été, en octobre.

★

Festival roux sur fond gris, éclairages d'or tamisé, la saison est avancée. D'ores et déjà l'été bat la retraite; aux quatre vents les grands dépouillements d'arbres ont commencé. Préparatifs pour l'hiver blanc, la belle saison d'intimité, des semences cachées sous les champs désertiques, des maisons fermées sur la lumière des lampes. La saison des grands silences, noire et blanche, et chaude comme les brûlures du froid.

Ah! ce temps revenu de reprendre ma plume!

Préliminaires d'un départ sans adieu, embarquement pour la trentaine d'une lourde cargaison d'années disparues, à vivre, toute à vivre dans chaque instant qui va venir.

Je pourrai donner corps à tous les rêves, ressusciter tout le passé, tout nourrir de ma propre substance.

Je pourrai, s'il le faut, traverser hermétique des couches d'idées asphyxiantes, couper le temps en épaisseur pour m'enfoncer au cœur de l'infini, et promener ma créature, cette créature dont j'ai déjà parlé, longtemps, partout, très tranquillement, pour lui rendre une inconscience humaine.

Elle est drôle cette pièce dans laquelle je vis : elle est orientée de façon telle que c'est en tournant le dos à la fenêtre et en regardant les murs qu'on y voit le soleil couchant.

Chaque soir il s'y passe quelque chose d'extraordinaire : les objets se dessinent par masses et les couleurs sortent des choses : les bruns, les gris, les oranges, les bleus et les jaunes, (cahiers et livres), quel festin de lumières!

C'est ainsi chaque soir lorsqu'il fait beau, cela dure très peu de temps, puis les couleurs rentrent progressivement dans les choses et le jour s'en va. Mais il me suffit de cet instant pour sentir la vie certaine dans ce qui vibre. J'ai toujours étreint passionnément ce qui vibre.

Après cet instant de couleurs, c'est cette lumière de soleil couchant et d'automne qui est la compréhension de toutes les couleurs, la conciliation de toutes les formes, toutes enveloppées, toutes pardonnées.

La lumière d'automne, dorée et silencieuse, est comme l'amour de toute la vie bercé dans l'affection. Quels que soient les êtres ou les choses auxquels je pense, cette lumière-là me donne toujours raison : elle adoucit les couleurs trop vives et fait rayonner les tons froids.

Et puis, tard le soir, quand les couleurs sont depuis longtemps rentrées dans les choses, et avec elles toute la vie, c'est l'heure à laquelle je me mets à écrire ce livre de l'amitié — car, à cette heure-là, on pourrait jouer toutes les passionata du monde sur un tout petit clavecin, tant le silence est pur, tant le ciel se creuse, tant l'univers et l'ombre prennent l'écho des forêts et des cathédrales. C'est l'heure des passions vécues, des couleurs disparues, l'heure de veiller la vie.

Un jour Mme C... tomba très malade et dit : « Il ne faudra pas pleurer, je n'ai pas peur de la mort. J'ai vécu quarante ans avec un homme qui est mort dans mes bras, j'ai mis au monde mes fils et mes filles. Qu'est-ce que je pourrais faire de plus, qu'est-ce que je pourrais connaître de plus que la naissance et la mort? Qu'y a-t-il d'autre à comprendre? »

Mais, après cela, Mme C... vécut encore des années, se tourmentant pour des faits insignifiants, se fâchant et discutant pour des riens.

J'ai toujours aimé ceux dont la vie est faite quand ils ont une façon sereine, simple et sincère de tout voir. Cette possession d'une vie est la plus infaillible certitude qu'il faille, soi aussi, faire sa vie, l'accueillir, la porter, la garder. La vie la plus éprouvée, même la plus ratée comporte bien plus de richesses que les plus belles espérances.

La sérénité, ce n'est peut-être qu'une harmonie, une harmonie faite, créée ou découverte avec des accords discordants. C'est parfois la découverte de la beauté et de l'émotion pure à perte de vue, d'un grand panorama plein d'adieux où l'espoir et le désespoir se fondent au point de ne plus faire qu'une émotion et qu'un visage, et c'est l'amour encore.

Lorsque j'étais enfant et que mon père avait terminé un tableau, j'éprouvais un sentiment de tâche accomplie, une prise de possession du monde, définie, saisissable, que rien d'autre ne m'apportait de façon aussi tangible ni aussi certaine.

Je passais de longues après-midis dans l'atelier, mon père me demandait de temps à autre ce que je pensais de son ouvrage; je suivais avec impatience les variations du ciel et les plantations d'arbres, de sorte que j'avais le sentiment que ce tableau était notre œuvre, autant à lui qu'à moi, et je connaissais une sérénité radieuse quand, la toile enfin terminée, nous l'emportions « pour la montrer à maman ».

Par la suite, j'ai toujours connu des peintres et vécu avec eux et je leur ai toujours envié ce pouvoir de prendre possession du monde par tableaux, par portraits, par instants, sans ce souci des enchevêtrements qui encombrent tant l'esprit des littérateurs. Pour eux, la synthèse est faite, c'est l'instant en possession du mouvement et des formes.

Je leur ai envié aussi ce sens des perspectives et des raccourcis qui leur fait le monde simple, l'esprit vigoureux, le pas large, et leur donne une aptitude d'enjambement comme s'ils avaient des bottes de sept lieues.

Plus de cloison, l'espace se franchit presque en dehors du temps, le son et la lumière nous viennent en symphonies, en inflexions de voix, en images. Un fil conduit à chacun de nous tous les instants du monde. Tout peut être transmis et reçu, enregistré et gardé. Le passé pourra, si l'on veut, être présent tout à l'heure. Tout nous est accessible, sauf l'étreinte, mais l'émotion nous est directement transmissible, et ce monde est tout entier notre monde, pour une heure ou pour un soir, notre seul ouvrage est dans le contact et dans la sélection.

Les êtres valent bien plus par la lumière qui se diffuse à travers eux que par la tache qu'ils font dans la lumière. Ils tiennent à leur opacité, je ne les aime que pour leur transparence, pour la sonorité que la vie prend à travers eux, pour la façon non point dont ils s'affirment, mais pour celle dont ils vibrent.

C'est un beau matin d'hiver, pur et clair, tout plein d'une douceur diffuse dans la neige fondante des toits et entre les branches fines des arbres, très délicatement entrecroisées.

L'eau renvoie la lumière par éclats, comme autant de choses ne la concernant que dans la mesure où elle doit les réfléchir; et tout devient très clair, d'une clarté légère, spontanée, presque joyeuse, parce qu'il y a en dessous toute la masse grave, profonde et indissociable de l'eau.

Le soleil reste timidement voilé dans une brume bleutée, ténue. C'est en cet horizon que tout vient s'éteindre et là aussi que tout naît et vient se nourrir secrètement des charmes printaniers. Paysage nordique, froid, paysage humain où le monde, timide et ingénu cache toute sa tendresse dans les brumes bleutées d'hiver. Divinations, nul ne pourra jamais dire que cela est certain. La créature peut s'y verser tout entière et nier que c'est vrai — et moi de marcher vite à cause du froid comme si nous n'avions rien vu. Marcher très détachée et très austère comme le parapet du quai — qui lui aussi est plein de mousses, de soleils estompés, de printemps caché et de feuilles toutes penchées vers l'ombre et les éclats de l'eau.

Nous pourrons refaire tous les chemins, le plus simplement du monde, la créature et moi, sans rien dire. La vie est infiniment discrète. Elle n'est elle qu'en elle-même, dans son cœur, ses lois, ses devoirs. Elle est elle encore dans cette espèce de bonne grâce qui lui fait tout fleurir à chaque printemps sans souci des intempéries. Jamais elle ne balance ni ne marchande rien. Elle est encore elle-même dans toutes ses formes, dans tout ce qu'elle crée, quoi qu'il advienne, et partout, tout au long des journées, elle est l'eau refermée sur ses ombres et qui coule, renvoyant les clartés, elle est le roc, les arbres, elle est cette brume bleue derrière le paysage noir et blanc.

Devine qui veut, l'aime qui veut, marche vite ou gèle-toi à attendre le soleil! Elle n'en sait rien, ça ne la concerne pas, mais c'est très certainement à force de l'adorer que l'être humain s'est fait très fort et très secret, très incertain et très plein d'espoir, très impossible au demeurant, mais en si profond accord avec elle...

Milord H.

Grave et calme il allait, tranquille, entre ses disques et ses livres. Toujours très doux, n'élevant jamais la voix, il était comme une fleur unique et rare du raffinement et de la civilisation.

Les cheveux blonds et bouclés, le nez droit, le regard clair, il restait impassible comme un néophyte à l'autel, car vivre était pour lui un vieux rite qu'il servait gravement. Boire, manger, s'asseoir et fumer, étaient des gestes sacrés et consacrés. Il n'avait à lui qu'un demi-sourire qui abaissait le coin de ses yeux très bleus, très clairs, dans une expression d'extraordinaire tendresse. Ce demi-sourire était la seule part d'émotion qu'il prenait à la vie, pour lui-même.

Assis dans son fauteuil, la tête rejetée en arrière et un peu penchée, il laissait entrer les conversations en lui lentement, profondément, en aspirant la fumée de sa cigarette. Il parlait peu et jamais de lui-même. Un peu las il pensait et vivait par tradition. Il est mort à vingt-cinq ans, impassible sans doute, comme il avait vécu, et gardant pour lui seul le serrement de cœur de la fin, comme il gardait sa joie dans le demi-sourire.

Sans doute a-t-il accueilli la mort comme il accueillait la vie

et l'amour, comme l'accomplissement d'une cérémonie sacrée qu'il servait pour des dieux invisibles, mais à laquelle il ne devait prendre aucune part pour lui-même.

Et c'est peut-être de cela qu'il est mort...

Anne.

Anne... Elle tenait sa sagesse de l'univers et portait en elle la vivante sérénité des éléments.

Elle était semblable à ces paysages de plaines faits bien plus de ciel que de terre. Elle avait enterré ses peines au plus profond d'elle-même, comme la terre enterre les feuilles mortes, mais elle s'enchantait des bourgeons, des oiseaux, des fleurs, et fleurissait la vie, tout autour d'elle, dans les moindres détails, comme le printemps.

Elle allait le temps de sa vie, comme l'eau qui coule, reflétant le ciel et les arbres, bouillonnant aux cascades, en larmes sous la pluie, et puis claire étonnamment quand le temps redevenait serein.

Au plus grand de ses troubles il suffisait de l'emmener à la campagne et de ne rien troubler de son silence. Le ciel, les arbres, l'herbe verte et l'eau qui coule savaient mieux que quiconque ranimer son âme, apaiser son esprit et lui rendre son cœur.

Alors, elle retournait auprès des hommes et fleurissait les maisons, car Anne aimait les maisons et les soignait avec amour. Partout où il y avait de l'espace elle mettait de la lumière; elle mettait de la lumière sur les meubles (simplement en frottant le bois avec un petit chiffon blanc). Parfois, un objet pouvait prendre place dans la lumière, c'était, le plus souvent, le vase de fleurs, et tout redevenait très simple et très beau, et les yeux d'Anne redevenaient tout clairs en regardant le ciel.

C'était une femme, Anne, une vraie femme, elle était la tendresse et la beauté, la douceur et le charme, et elle laissait toute la nature, tout le ciel, toute la vie s'épanouir en elle pour que les êtres humains puissent y puiser et s'en imprégner. Elle était le lien entre la vie et les hommes, elle était cette suprême connaissance que le monde a perdue, par orgueil, et aussi pour avoir voulu parler avant d'avoir écouté, pour avoir voulu penser plus que sentir, faute de se laisser prendre et emporter, faute de contempler et d'aimer.

UNE VERSION MÉCONNUE DE "LA PORCHERONNE" [1]

par A. VAN GENNEP.

Elle se trouve dans le récit du voyage que Gustave Derennes fit dans les Hautes-Alpes en 1886 (2) et est restée inconnue de Nigra (1888), de Tiersot (1903) et de Doncieux (1904). Celui-ci tenta d'établir un « texte critique » de la *Porcheronne* en utilisant environ 16 versions françaises, 7 versions piémontaises et environ 15 versions catalanes (3). La version française la plus ancienne recueillie est celle qui, datant de 1826, fut obtenue à Taussac (Hérault) par Atger; puis vient celle de Manosque, publiée en 1862 par Damase Arbaud (4). La version poitevine apparaît dans le recueil de Bujeaud en 1866 (5); des versions

(1) L'intérêt théorique de cette chanson tient à ce que, comme l'a dit P. Coirault, *Notre chanson folklorique*, Paris, Picard, 1942, p. 13 : « Pensons au petit nombre de complaintes dramatiques, genre *Renaud, la Porchère, l'Escrivette*, qui nous sont parvenues; n'y en aurait-il pas eu en circulation une quantité bien plus importante? »

(2) Derennes (Gustave), *A travers les Alpes françaises*, Paris, 1887, p. 181-182.

(3) Doncieux (George), *Le Romancero pop. de la France*, Paris, 1904, p. 196-206 (inachevé). C'est le texte « reconstitué », donc artificiel, de Doncieux que Mathias Tresch, *Evolution de la chanson française*, Bruxelles, 1926, p. 215-216, a utilisé pour le rapprocher de *La Fille du comte de Trèves* et *de Geneviève de Brabant;* c'est aussi celui que reproduit Poulaille (Henry), *La Fleur des Chansons d'Amour du XVI^e siècle*, Paris, 1943, p. 337-341.

(4) Arbaud (Damase), *Chants pop. de la Provence*, Aix-en-Provence, 1862, t. I, p. 91-104, avec mus. Il a, le premier, dans ses *Notes et éclaircissements*, attiré l'attention sur les versions bretonne, publiée par La Villemarqué, que j'élimine ici parce qu'elle me paraît fabriquée, et catalanes, obtenues par Mila y Fontanals, où l'héroïne est par endroits dénommée *Pastorèta* et commençant par :

N'es Guilhem de Beauvoire — Tout jouyne a près molher
La pren tant jouveneto — Se saup pas courdeler.

(5) Bujeaud (Jérôme), *Chants et chansons pop. des provinces de l'Ouest*, Niort, 1^re édit. 1866; 2^e (identique), 1895; voir t. II, p. 220-227; il renvoie aussi à la prétendue version bretonne de La Villemarqué.

nombreuses de la Loire et de la Haute-Loire dans la collection de V. Smith, *Romania*, 1868, 1869, 1876 et 1878. La version de l'Ain, du recueil de Guillon (6), apparaît en 1883; celle de Mens (Isère), qui nous intéresse davantage ici, due à Guichard, seulement en 1896 (7), donc après celle de Derennes; depuis, Mte Gauthier-Villars en a retrouvé une version presque identique au Villard-de-Lans (8).

La plupart des collecteurs ont appelé la chanson d'après le nom du héros; ainsi Derennes : *Complainte de Roger de Beauvoir revenant de la Palestine;* Bugeaud : *Le chant de Jousseaume.* Guillon intitule sa version, d'ailleurs très incomplète et déformée, *Le Fils d'un Prince,* qui n'est, dans les Ardennes, qu'un simple *Cavalier* (9).

Tiersot a considéré de préférence le thème central, *Le Retour du Mari,* et distingué ensuite : I. *La Chanson de Louis de Beauvoir;* et II. *Germaine,* que Nigra avait confondues (10) bien que les détails caractéristiques de l'histoire soient essentiellement différents, comme le prouve le premier couplet :

Bessans (Maurienne)

Germaine se promène — Dans ses jardins fleuris
Par son chemin rencontre — Trois cavaliers jolis
Qui lui disent fillette — Que faites-vous ici (Tiersot).

Barrois (Lorraine)

De bon matin Germaine — Dans son jardin fleuri
Il y vint à passer — Trois dragons fort jolis
Qui lui ont dit : Fillette — Fillett' je vous le dis (Bacourt) (11).

(6) Guillon (Charles), *Chansons pop. de l'Ain,* Paris, 1883, p. 93-94 (obtenue à Ceyzériat).

(7) C'est la date donnée par Doncieux, p. 196, à qui Guichard l'avait communiquée; il en donna aussi une copie à Tiersot, lequel l'a reproduite, *Chansons pop. des Alpes françaises,* Moutiers et Grenoble, 1903, p. 100-102.

(8) Gauthier-Villars (Marguerite), *Chansons du Dauphiné, Villard de Lans,* Paris, 1929, p. 20 (avec mus.).

(9) Tarbé (Prosper), *Romancéro de Champagne,* Reims, 1863-1864, t. II, p. 122-124, reproduit le texte complet du *Retour du Cavalier,* dont Meyrac, *Traditions, légendes et contes des Ardennes,* (Albert), Charleville, 1890, ne donne p. 301 que l'*incipit :*

Cavalier des Ardennes — Un jour s'était marié
Le jour des épousailles — Il vint un mandement
Pour aller à la guerre — Pour le roi pour sept ans.

(10) Nigra (C.), *Canti pop. del Piemonte, Torino,* 1888, p. 318-322. Il a complété la documentation catalane d'Arbaud et a été utilisé à son tour par Doncieux, mais non par Tiersot, *Alpes.*

(11) Fourier de Bacourt, *Anciens chants pop. du Barrois,* Nancy, 1894-1898, fasc. II, p. 290-293.

Couloux (Nièvre)

C'était un jour, Germaine — Dans son jardin joli
Par là vint à passer — Trois jolis cavaliers
Ont dit : Bonjour, fillette — Fillette à marier (Millien) (12).

Canada

C'est la jeune Germine — Assise sur son lit
A son château arrivent — Trois jolis cavaliers
Ont demandé Germine — Fillette à marier (Barbeau) (13).

A cette série s'impose visiblement le titre de *Germaine* alors que pour l'autre série on doit réserver avec Doncieux celui de *La Porcheronne,* abrégé en *Porchère* par P. Coirault; pour la version de Taussac, Atger avait choisi *La bélo Pourcairouno;* pour celle de Manosque, Arbaud donna *La Pourchéireto;* Millien préféra *La Porcelette;* dans les versions catalanes elle est nommée *La noble Porquèra;* dans celles du Piémont, selon Nigra, *La sposa Porcaja* ou *La Porcajuola. Et ce titre* doit être adopté (14), bien que dans les versions de Mens et de l'Ain l'héroïne garde des moutons, dans celle du Poitou des dindons.

Dans son étude comparative de la pastourelle, Edgar Piguet a pris soin aussi de distinguer *Germaine* (15), qu'il classe avec Tiersot dans la série du *Retour du Mari* ou de l'*Amant soldat,* de la *Porcheronne,* dont il signale des versions qui complètent la liste de Doncieux : en Nivernais, en Bretagne, dans le Pays messin, et, de plus, un conte, dérivé ou non de la chanson, dans l'Albret. Ce ne sont pas des pastourelles, car la Porcheronne n'est pas une bergère de profession; c'est une fille noble que sa cruelle belle-mère, en l'absence du jeune mari parti à la guerre, a forcée à garder les troupeaux de porcs, ce qui limite le lieu d'invention de la chanson.

On éliminera, dans ces conditions, une chanson découverte

(12) Millien (Achille), *Chants et chansons du Nivernais,* Paris, 3 vol. 1906-1910; voir t. I, p. 206-212.

(13) Barbeau (Marius), *Romancéro du Canada, Mantréal,* t. I, 1937, p. 81-89 (texte, variantes, musique et commentaires).

(14) Si, pour les titres des contes populaires, les folkloristes se sont entendus pour adopter internationalement ceux que Antti Aarne a proposés dans son *Catalogue des Types,* avec numérotage, Helsinki, 1910, ce travail d'unification n'a pas encore été fait pour les chansons, ce qui complique beaucoup le travail de comparaison et d'autant plus que presque chaque auteur de recueils a choisi ses titres à son idée, sans s'occuper de ceux déjà adoptés pour la même chanson dans les recueils antérieurs.

(15) Piguet (Edgar), *Evolution de la pastourelle du XII[e] siècle à nos jours,* Bâle, 1927, p. 145-146.

en Haute-Savoie par Ritz et qu'il a intitulée *Le Retour du Croisé* (16), car ce n'est qu'une variante pseudo-romantique de *Germaine*. La distinction est mieux faite dans le recueil d'Achille Millien, qui a classé séparément les versions de *Germaine* et celles de la *Porcheronne*, qu'il nomme *Porcelette*, sous le titre global du *Retour du Mari*. Paul Delarue, qui est chargé de publier les manuscrits restants, très riches, de Millien, a reproduit une version de l'un et de l'autre thèmes; il admet en gros les raisonnements de Doncieux et ajoute que la *Porcheronne* a pu être au début une *chanson de toile*, ce dont on n'a encore aucune preuve. Il dit aussi que les versions obtenues par Millien « sont parmi les plus complètes qui aient été publiées en France » (17). La comparaison des textes connus m'amène au contraire à reconnaître qu'elles sont parmi les plus remaniées et les plus interpolées, que ce sont des amplifications de caractère non pas populaire, mais demi-savant et même pseudo-littéraire, des délayages mal venus, à côté des versions brutales et rapides, imagées aussi, du Piémont et des régions catalanes, provençale et franco-provençales.

Ce qui prouverait au surplus qu'il ne s'agit en Nivernais que d'adaptations plus ou moins récentes, ce sont les noms donnés au mari parti à la guerre et que je classe par localités :

Fours : P'tit-Pied-Blanc.
Murlin : Monsieur Beaulouis.
La Celle-sur-Nièvre : Monsieur Bouloy.
Bitry : Monsieur de Bourges.
Bully : Monsieur Beauvais.
Varennes-les-Nevers : Monsieur de Beau-Cère.
Nolay : Le Prince d'Orange.
Mornay : Monsieur de Bois-Fort.

Dans quelques-uns de ces noms se reconnaît un souvenir affaibli de celui qui est en usage dans les version méridionales correctes : *de Beauvoir*, *de Beauvoire*, ou *de Beauvaire*; il en est de même dans la version relevée au Villard-de-Lans :

C'est Beaufog de la ville — Trop tôt s'est marié.

Quant au prénom, on ne saurait prendre au pied de la lettre l'affirmation de Doncieux, que voici :

(16) Ritz (Jean), *Chansons pop. de la Haute-Savoie*, 3e édit. rev. et augm., Annecy, 1910, p. 26-27, d'après un manuscrit daté de 1806; les observations à ce sujet de Tiersot, *loc. cit.*, p. 104, sont valables.
(17) Delarue (Paul), *Recueil de chants pop. du Nivernais*, 2e fasc., Nevers, p. 7-12, avec un commentaire fondé sur celui de Doncieux dont on ne doit se servir qu'avec prudence.

« A part les variantes accidentelles de quelques textes évidemment altérés, le seigneur est prénommé *Guilhem*, Guillaume, dans la plupart des versions françaises et piémontaises ainsi que dans les catalanes A. B. Q., d'où [est venu] *Joussaume* en Poitou, (*don*) *Jaume* dans Catalogne D. N. R. et par suite (*don*) *Juan* dans Catalogne C. E. F. S. » (18);

car *Jaume* (en italien *Giacomo*) et *Juan* (Jean) ne peuvent pas dériver de *Guilhem* (*Wilhelm*) germanique, détail important qui suggère un Seigneur d'origine visigotique, burgunde ou franque.

Aux versions nivernaises manque cet élément typique du prénom. Il est remplacé dans les quatre versions piémontaises de Nigra par *Bel* (ou *Gentil*) *Galant*. Dans la version de Ceyzériat (Ain), le héros n'est plus que « le fils d'un prince » quelconque, nom que Guillon a choisi pour intituler son texte, très incomplet d'ailleurs, de *La Porcheronne*. Celle-ci a émigré aussi au Canada, sous le titre de *La Cochonnière;* mais Marius Barbeau, qui y a obtenu 17 versions de *Germaine* (ici nommée *Germine*), n'en a trouvé que deux, très tronquées, de notre chanson, l'une à Saint-Antonin, l'autre à La Tourelle; dans la première, le mari est nommé *Lorabe,* dans la seconde *L'Orable,* que Barbeau regarde comme des déformations de *L'Arabe* (19).

Pour faciliter la comparaison et fournir des points de repère précis à ceux d'entre mes lecteurs qui voudraient tenter de retrouver cette chanson de *La Porcheronne* dans d'autres localités, je donne ci-après les trois versions alpestres juxtaposées. On saisit mieux ainsi, d'une part les additions, d'autre part les lacunes. On peut relever aussi de cette manière quelques variations dialectales, bien que les graphies adoptées par les trois auteurs ne présentent qu'une valeur scientifique très relative.

(18) Doncieux, *Romancéro, p.* 205-206. A noter, détail oublié par Doncieux, que Damase Arbaud a obtenu « une variante peut-être un peu plus moderne de forme, dans laquelle la jeune femme garde des moutons et où le sire de Beauvoir se prénomme *Louis* au lieu de *Guilhem* »; *loc. cit.*, t. I, p. 99. Mais Arbaud n'a pas dit où il a obtenu cette variante, de sorte que je n'en ferai pas usage.

Même prénom dans la version de Mens (Isère). Dans celle de Derennes, c'est *Roger*.

(19) Barbeau, *loc. cit.*, 88 et 84.

GUICHARD (Mens)	DERENNES (Gapençais)	ARBAUD (Manosque)
N'éis Louis de Beuvaïre A la guerro s'en vaï, N'a préï si bello féno Facha de la quita.	*L'y a Rouger de Beauvoir Qué se vaï maridar N'en pren fréma tan juina Que l'ousa pas laïssar.*	*N'ès Guilhen de Beauvoire Qué sé voou maridar La pren tant juveneto Se saup pas courdelar* (coudre).
		A bout de cinq semanos A la guer ès anat A sa dono de méro La vaï récoummandar.
A soun païré, à sa maïré A bien recoummandà De li léïssa rén fà Ni pâta, ni lavà.	*Recommanda à sa méra D'la pas far trabailhor D'la pas mandar u l'aïga, Ni couiré, ni pastar.*	*Vous recommando, méro. De li ren faïre far La fetz pas an'à l'aïgo, Ni flérar, ni pastar* (filer).
Ni couà la buà (lessive). *Ni lous moutons gardà.*	*Embé les aoutres damas De la far proumenar A soun couensin de plumas De la far courdurar* (coudre).	*Mandetz-la à la messo Fasetz-la ben dinar Emé les autros damos Mandetz-la proumenar.*
Louis fut pas en guerre Que bergère n'en fut.	*Au bout de sept semanas Les puers l'y eu fa gardar Si léï ménava en païssa* (paître) *Tout en riba de mar.*	*Au bout de cinq semanas Les pouercs li a fach gardar S'en vaï sur la montagna Et s'es mess' à cantar.*
N'est bien resté sept années Sans dire une chanson Au bout de la septième N'a dit une chanson.	*« Ah, Rouger de Beauvoir Que sias delaï la mar Si n'en sias en batalha Dieu vouen donné secours; Si n'en sias en chamin Dieu vouen donné retours »*	
		De tant que cantavo Faï resclantir la mar Et Guilhem de Beauvoire Qu'ès de delà la mar :
— *J'ai une mie en France Je crois que je l'entends.*		*« Semblariè qu'ès ma fremo Que s'es mess à cantar Oh pagi, moun béou pagi, La fau anar trouvar.*

GUICHARD (Mens)	DERENNES (Gapençais)	ARBAUD (Manosque)
		Mete la sello rougeo *Les estrious argentats :* *Iou passaraï par terro* *Tu passaras par mar ».*
	N'a pas féni la paraoula *Rouger est arribà* — *« Si, gaïa pourchéréta* *Avez pencho gousta?*	*A traversat moutagnos* *Montagnos et la mar.* — *Digatz, la pourcheireta* *Me fariatz pas goustar?*
	— *Aï de pan de sivaïa* (avoine) *Lou podi pas mangear*	— *Aï que de pan d'avoine* *A-n-un cruvéou passat* *Et de trempo pourrido* (soupe). *Mes pouercs l'ant refusat!*
	— *Si, gaïa pourchéréta* *Ounte faï bouon lougear* — *Dedinch aquéou chastéou* *Vè'l Rouger de Bequvoir*	
— *Dites, belle bergère,* *Voudriez-vous embé venir* (avec).	— *Dounc brava pourchéréta* *Mé vourèz pas ménar?*	— *Digatz, la pourcheireto* *Vous voudriatz retirar* (loger)?
— *N'aï p'ancora fiérà ma fussonneto* (filé). *Ni ma liassa coupà.*	— *Aï pas mes sept fusaïas,* *Moun faïs de bouex coupa.*	— *Mes sept fuayos de soyo,* *Soun encar à fiérar,* (filer) *Et moun fagot de verno* *Es encar'à coupar.*
Louis n'en suet soun sabre *Sa liasso li a coupà*	*Rouger pren soun espasa,* *Soun faïs de bouex l'y a fa.*	*Desranco soun espéio,* *Soun fagot li a coupat.*
		— *Digatz, la pourcheiréto* *Qui mé retirara?* — *Antz veire l'houstesso* (Allez) *Qué vous retirara.*
— *Bonsoir, dame l'hôtesse,* *Voudriez-vous me loger?* — *N'aven ben loujà d'autrès* *Vous loujaren ben vous.*	— *Bounsoir, bounsoir, madama* *Me pourrias pas lougear?* — *N'aven lougea ben d'aoutrés* *Vous lougearen ben vous.*	— *Bonsoir, damo l'houstesso,* *Me voudriatz retirar?* — *Dins uno belo chambro* *Ou vous faraï couchar.*

GUICHARD (Mens)	DERENNES (Gapençais)	ARBAUD (Manosque)
	Et bon, bon couisiniéras *Aduset lou soupar* *L'y a una poula roustida* *Un chapoun lardounà*	
	— *Disez, disez, madama,* *L'y a dengun par soupar?* — *L'y a que la pourchiéréta* *Que vaou pas l'espérar.*	— *Digatz, damo l'houstesso,* *L'y a degun per soupar?* — *L'y a qué la pourchéïréto,* *Qué vau pas l'esperar.*
	— *Chaou ben que vaque guaïre* *Si vaou pas l'espérar.* *A pas dich douos paraoulas* *La pourchiéréta a entrà.*	— *Fau que sie pas grand cavo* *Se vau pas l'espérar*
— *Dites, belle bergère,* *Voulez-vous bien souper?*	— *Venez si, pourchiéréta,* *Venez-vous bon soupar.*	*Venetz là pouchéïréto* *Venetz vous dounc soupar.* *En se metten à tauro* (table). *Elo faï que plourar.*
— *Li a bien sept ans passà* *Que de tablo n'ai aprouchà.* — *Dites, belle bergère,* *Venez donc vous chauffer.* — *Me chàufo qu'à l'éïtable* *Ou méï de mous moutons* (milieu).	— *Vous remerciou, moussu* *Mas despieu sept annéïas* *De taoura ni dou fu* (table). *You me sia approunchia.*	— *Qu'avetz, la pourchéïréto* *Qué fetz rèn que plourar?* — *L'y a sept ans qu'à la tauro* *Iou n'en aï plus soupat.*
— *Dites, dame l'hôtesse,* *Qui aurai-je à mon coucher?* — *Ma filho la cadeto* *Coujarà nioubé vous* (près de).	— *Disez, disez, madama,* *L'y a dengun par couéiyar?* — *L'y a qué la pourchiéréta* *Si ello vouo anar.*	— *Digatz, damo l'houstesso* *L'y a dégun per couchar* — *L'y a que la pourchéïréto* *Se la vouretz ménar.*
— *Je ne veux que la bergère* *Pour coucher avec moi.* — *A ben coujà embé d'autres* (avec) *Coujari prou'mbé vous.*	— *Manda li vouestas filhas* *Le sount accoustumas.* *La pren à la brasseta* *En chambra l'a pourtà*	*Eou la pren et l'embrasso* *Em'éou la faï mountar.*
Quand feïroun dins la chambro *La pauro pousso'n cri*	— *Mai countré la fenestra* *M'aïsaria pàs anar* (aller)?	*Doou liech à la fenestro*

GUICHARD (Mens)	DERENNES (Gapençais)	ARBAUD (Manosque)
	— *Noun fariou pas, la bella,* *Vous anaria tuar!*	*Elo se vaï gitar.*
— *Louis revèn cëï vile* *Vou siou deïsounourà.*	— *Oh Rouger de Beauvoir* *Qué sias delaï la mar,* *Si sias pas* [en] *chami* *Dieu vous fasqué veni!*	— *Oh, Guilhem de Beauvoire* *Qué siès délà la mar* *Se Diou te faï la graci* *De pousquer retournar* (pouvoir), *Ta cruélo de méro* *M'a ben abandounat.*
Louis n'en sourt soun sabre *Soun noun si li ëis dessus*	— *N'en plourez pas, la bella,* *Es plus près que créyas* *Reconnoins mé, ma mia,* *Rouger as embrassà.*	— *Oh taïsetz-vous, madamo,* *Siéou cé qué désiratz*
— *Où sont les belles bagues* *Que je t'avais données?*	— *Qu'aves fa de leï baguas* *Qué vous aviou donnas* — *Vous estas tràïtas de suas* (sœurs) *M'les ans toutas garas* (volées).	*Ah, mounstretz-mé la baguo* *Qué iòu vous aï dounat.*
Où sont les belles robes *Que je t'avais données?* — *Ta sorre, la cadeto,* *A toujou tout portà.*	— *Et qu'aves fà des rooubas* *Qué vous aï achatà?* — *Vous esta tràïta de méra* *Me les a déchiras.*	
— *Lèvo-te, damo puto,* *Li crioun bouon mati.* — *N'est pas putain, ma mère* *Coucher avec son mari*	— *Quand ven la matinaïa* *Les puers fan que renar* (crier) — *Léva-vous, pourchiéréta,* *Couquina, anà largear.*	*Quand ven la matinada* *Lou jour pour se levar* — *Lévo-té, pourchéiréto,* *Les pouercs véné gardar,* *Soun darrier la gamato* *Que fan ren que renar.*
— *Si vous n'étiez ma mère* *Je vous ferais transir,*	— *Anà-li vous, ma méra,* *Que les a proun gardats* (assez). *Si n'éra pas ma méra* *Vous fariou pendunlar* (pendre)	— *Anetz li vous ma méro* *Que les a proun gardats.* *Se n'ériatz pas ma méro* *Vous fariou pendourar* (pendre)
Entre quatre murailles *Je vous ferais mourir,*	*Mas comma sias ma méra* *S'en chau ben engardar* (il faut).	*Maï coumo siatz ma méro* *Iou vou faraï murar* *Entre les doués muralhos,* *L'aiguier l'y ralhara.*

Il est vrai que *La Porcheronne* appartient à la série complexe du *Retour du Mari*. Mais elle s'y singularise par un certain nombre de détails typiques qui lui assurent une place à part. Ils sont, sinon anciens, du moins archaïques, et la différencient nettement de la plupart des autres chansons de cette série.

Le premier de ces détails est que le seigneur recommande vivement à sa mère, avant de partir, de ne pas faire travailler sa femme, non pas seulement à des travaux de ménage pénibles, mais même à d'autres qui ne le sont pas, comme filer, tisser, cuire, et de la laisser se promener « avec les autres dames ». Faut-il voir dans ce détail un souvenir des Cours d'Amour et de la période féodale finissante qui est évoquée dans les *Pastourelles?* Ou simplement l'expression de la pitié éprouvée pour une épousée si jeune par un chevalier habitué à la rudesse des combats et sans doute aussi aux disputes et discordes familiales qui devaient s'élever dans la vie plus ou moins close des châteaux féodaux?

Autre détail typique, qui se rencontre, il est vrai, dans certaines versions de *Germaine :* la voix de l'héroïne qui s'entend au loin. Dans *La Porcheronne,* la jeune femme resta longtemps, sept ans dans quelques versions, à garder ses pourceaux sans chanter. Un beau jour elle chante. Sa voix passe par-dessus les montagnes et les mers et vient atteindre son mari qui bataille en Palestine, ou ailleurs très loin. Il reconnaît la voix de sa femme, décide aussitôt de revenir au plus vite et dans certaines versions cette décision suffit à le transporter instantanément auprès d'elle, avant même qu'elle ait terminé son appel (20).

Ce détail, qui se trouve dans une chanson bretonne (21), apparaît dans sa simplicité primitive, sans addition ni explications, dans toutes les versions provençales, piémontaises, catalanes et nivernaises, sauf dans celle de Nolay. Dans celle de Varennes-lès-Nevers, avant de partir le seigneur a donné à sa femme un sifflet magique qui le ramène aussitôt chez lui.

La version de Mens donne un autre détail-type, celui de la période de sept années pendant lesquelles la Porcheronne n'a ni ri ni chanté; dans les deux autres versions alpestres, il en subsiste un souvenir, les sept ou cinq semaines au bout des-

(20) Sur cette puissance magique du chant dans les contes et légendes, voir Stith THOMPSON, *Motiv-Index*, t. II, D. 1275.

(21) ROLLAND (Eugène). *Recueil de chansons pop.*, t. IV, 1887, p. 23 (annonce au fils séjournant au loin de la mort de sa mère par les cloches de sa paroisse).

quelles la belle-mère l'envoie garder les porcs. On le retrouve dans les versions piémontaises :

A. La bèla l'è stà set ani — Sensà mai riè o cantè.
B. La bèla l'è stà set ani — Sensa riè ni manc cantè.
C. Gentil galand a n'in va a la guéra — A l'è staït set ani a riturnè.

Deux autres détails-types sont que la Porcheronne refuse de rentrer à la maison ou au château parce qu'il lui reste au moins un, mais dans la plupart des versions, sept fuseaux à filer, qui à Manosque sont de soie, et à faire un fagot. Il apparaît dans les versions piémontaises :

A. J'ö pa faït le tre füzète — Nè manc la fassinha d' bosc.
B. La fassinha l'è pa ancur fàïta — I set füs sun pa firè.
C. J'u pa ancur filà le tre füzète — J'u encur da fè l' fassolin del bosc.

Il s'agit évidemment d'une double tâche quotidienne imposée par la belle-mère à la jeune femme. Dans toute les versions françaises, piémontaises et catalanes suit le détail, également typique, que de son épée ou de son sabre, le mari coupe assez de bois pour faire le fagot exigé.

Autre thème typique aussi : celui de *l'Epreuve,* soit que le mari exige de connaître certains détails de la nuit de noces ou des premiers jours de mariage, soit qu'il s'informe du sort des cadeaux qu'il avait faits à la jeune épousée. C'est ce thème qui a été le plus développé dans *Germaine* et lui assure une place à part, alors que dans *La Porcheronne* il est tout juste indiqué. Si, comme le pensent la plupart des auteurs, cette complainte épique remonte pour le moins au XVe siècle, un détail qui peut paraître brutal de nos jours s'explique normalement par les mœurs du moyen âge. Après avoir soupé, le chevalier, seigneur ou voyageur encore inconnu, demande à l'hôtesse, dame du château ou maîtresse de maison, mais aubergiste seulement dans les versions plus récentes, de lui procurer une femme pour coucher avec durant la nuit. Nulle part la dame ne s'offusque de cette requête; dans certaines versions elle propose le choix entre ses filles, dans d'autres elle n'offre que la cadette, celle précisément qui porte les belles robes volées à l'épouse; dans d'autres enfin, elle affirme qu'il n'y a pour l'hôte que la Porcheronne, mais ajoute qu'elle a les pieds sales; à quoi le chevalier répond qu'il suffit de les lui laver.

Or, c'était une règle de la courtoisie chevaleresque que tout hôte arrivant dans un château, suant dans son armure, couvert de la poussière des routes et de la boue des chemins,

devait, non seulement être aussitôt baigné et parfumé, puis nourri, mais fourni aussi pour la nuit d'une femme jeune et avenante. Cette règle est nettement formulée dans cette sorte de catéchisme de chevalerie que le seigneur de la Tour-Landry écrivit, vers le milieu du XIVe siècle à l'usage de ses filles et des dames et demoiselles de bonne famille (22). Son application apparaît souvent dans les Chansons de Geste, notamment dans les aventures du beau et vaillant Lancelot. Dans chaque château il y avait des servantes qui tenaient à honneur de faire l'amour avec un chevalier; mais si ce chevalier était illustre par ses exploits, les filles, et même la femme du châtelain, s'offraient à son plaisir.

Si, dans plusieurs versions, le matin venu, l'hôtesse traite la Porcheronne de *pute*, c'est parce que ce trait de mœurs est devenu incompréhensible au cours des ans, de sorte que les chanteurs successifs ont tenté de le faire passer comme une insulte de plus infligée à la Porcheronne par sa belle-mère (23). Cette tendance est visible dans la version de Mens :

Elle a bien couché avec d'autres — Elle couchera aussi avec vous!

Dans les versions piémontaises pourtant, ce détail typique manque; mais Doncieux a bien eu soin de le garder dans son prétendu texte critique, tout en éliminant la première partie du trait de mœurs chevaleresques.

— Or, dites-moi, l'hôtesse — avec qui coucherai
Si l'une de vos filles — me pourrai accoster.
— Nenni, mon gentilhommme — me seroit reproché (24).
Prenez la porcheronne — monsieur, si vous voulez.

Et à la fin :

Lendemain de bonne heure — d'en bas s'entend crier :
— Lève-toi, dame pute, — Viens les pourceaux garder.

A quoi le seigneur répond :

— Allez-y vous ma mère — Les a que trop gardés.
Si vous n'étiez ma mère — Vous ferois étrangler.

Formules édulcorées qui atténuent vraiment trop la colère

(22) Rédigé en 1371 et publié par De Montaiglon en 1854.

(23) On remarquera cependant que dans le vieux français, *pute* signifie simplement laide, vilaine, sale, sens conservé jusqu'à ce jour dans *put*, *peute* bourguignon, lyonnais et dauphinois. Une *peute fille* y est une fille déguenillée et mal lavée mais non pas de mœurs dites légères.

(24) Ce vers est à la fois faux comme sens, truqué comme vocabulaire (*Nenni. Mon gentilhomme!* qui ne se disaient guère avant le milieu du XVIIe siècle) et plat.

justifiée du mari et les menaces qu'il profère, sinon même le supplice auquel il voudrait condamner sa mère en tant que chef de haute et de basse justice sur ses terres. Dans la version piémontaise C. il s'écrie avec regret :

O, se non füssi, la mia mama — Mi la testa i v'vuria cupè,
Che da set agn' ch' sun stà a la guerra — J' aï faï tant mal a la mia mojè [(femme).

Plus raffinées, et peut-être plus proches du texte primitif, sont les menaces de Mens (l'enfermer entre quatre murs), et de Manosque (la faire étouffer entre deux murailles).

De l'avis des commentateurs de cette complainte épique, c'est dans nos régions alpestres qu'il faudrait en chercher l'origine. La plupart, il est vrai, n'ont guère fait que répéter ce qu'en a dit Damase Arbaud dès 1862 :

« Il existait en Dauphiné une famille de Beauvoir, aujourd'hui éteinte. Un Guillaume de Beauvoir, par son testament fait en 1268, lègue 60 livres viennoises aux couvents de Die... Dans une donation de 1239, peut-être le même que le précédent se qualifie de *miles cruce signatus*. Serait-ce le héros de notre romance? Nous ignorons d'ailleurs si l'on trouverait dans les annales de cette famille quelque fait ayant pu donner naissance à la légende de *la Pourchéïréto* » (25).

De même Doncieux, sans indication du texte d'Arbaud :

« Une singularité digne de remarque, c'est que le mari de la Porcheronne, au lieu d'être déterminé comme ont coutume les héros de nos romances par un prénom banal, tels que Déon, Renaud, Pierre, Loÿs, répond au nom complet de Guilhem de Beauvoir, suivant les meilleures versions. Or ce nom est celui d'un personnage historique du XIIIe siècle, qui tenait la terre de Beauvoir-de-Marc, en Viennois, et fut l'un des plus puissants barons du Dauphiné. Il se croisa; et nous avons son testament, en 1277, où est apposée entre autres la signature de Humbert de la Tour, futur dauphin. Ce voyage outre-mer cadre bien avec la longue absence du mari de la Porcheronne.

« Ce n'est point que je croie que Guilhem de Beauvoir eut réellement l'aventure de famille relatée dans la chanson; mais il est naturel que la mémoire du seigneur, revenu après des années de la croisade, soit demeurée dans son pays et que plus tard, le thème de la *Bru persécutée* se soit greffé sur ce souvenir séculaire.

« En somme, nous avons dans la Porcheronne un personnage réel devenant le héros d'une action fictive » (26).

Voilà qui peut paraître décisif. Mais... il y a plusieurs mais. Ce Guillaume de Beauvoir n'a sûrement pas été le seul à rester absent aux Croisades pendant sept ans, sinon même davantage; il n'a pas été le seul à avoir une mère méchante, jalouse de sa bru; cela se voit même encore de nos jours, comme on dit, « dans les meilleures familles ». Ces belles-mères n'envoient plus, il est vrai, leur bru garder les porcs; mais cette occupa-

(25) ARBAUD, *loc. cit.*, p. 98-99.
(26) DONCIEUX, *loc. cit.*, p. 205-206.

tion, pas tellement désagréable, n'était nullement déshonorante au moyen âge, même pour des filles nobles; Jeanne d'Arc, de sang royal, gardait bien les moutons! Dans les versions simples et primitives de la complainte, et ceci prouve de nouveau que celles du Nivernais sont des arrangements, ce n'est pas tant cette garderie, que la subtilisation des beaux vêtements et des bijoux qui met le mari en colère; et surtout le fait que la mère a sorti la jeune épouse de son rang social et, contrairement aux mœurs normales, la commande. Aussi les versions piémontaises se terminent-elles par l'observation :

Chila sarà la padruna — E vui i serviréï.
C'est celle-ci qui sera la maîtresse — Et vous la servirez.

Cette fin de la méchante belle-mère est celle d'un certain nombre de contes populaires, dont on trouvera la liste dans les deux catalogues de Antti Aarne et de Stith Thompson (27). On rencontre aussi dans les contes le thème de l'identification, ou de la reconnaissance au moyen d'une ou de plusieurs épreuves, ou tests (28), notamment par la voix (29).

Reste le problème de la date d'invention ou de création de cette chanson. Je n'ai aucun argument positif nouveau à formuler, mais bien un argument négatif d'importance. Etant entendu que dans *La Porcheronne* comme dans *Germaine* le héros et l'aventure sont situés dans la période des « Croisades », encore serait-il bon, ce que n'ont fait Doncieux, ni Barbeau, de savoir de quelle Croisade il s'agit. La 1re est de 1096-1099; la 8e et dernière de 1270; et la chute de Ptolémaïs en 1291 marqua la fin de la période, ce qui donne un jeu de deux siècles à l'intérieur desquels les partisans de l'historicité de ces deux chansons peuvent évoluer à l'aise. Le héros de *Germaine* est le Prince d'Amboise dans la principale version canadienne, mais on ne sait dans quelle Croisade le placer, pas plus que le comte Lexion de la version franc-comtoise, ni le comte Nazillon d'une version lyonnaise. Pour *La Porcheronne*, le caractère historique de Guilhem de Beauvoir paraît mieux assuré, par son testament de 1268 qui le situe dans la dernière Croisade. En publiant une version bretonne du *Retour du Croisé*, intitulée par lui l'*Epouse du Croisé*, obtenue au Faouet, mais qu'il déclarait « très répandue aux environs

(27) Aarne, n° 473 (Punition d'une méchante femme) et Stith Thompson, *Motiv-Index*, S. 31.
(28) *Ibidem*, H. 0 à H. 185.
(29) *Ibidem*, H. 12.

de cette localité et dans toute la Cornouaille » (30), Hersart de la Villemarqué disait que le héros était Alain, qui, avec les chefs bretons, participa à la 1re Croisade, où chaque croisé porta la croix rouge, ce qui ne se fit plus dans les suivantes (31).

Le raisonnement des auteurs cités est que la chanson doit être contemporaine, ou à peu de chose près, des seigneurs énumérés. Mais nous savons que les Chansons de Geste sont de plusieurs siècles postérieures aux événements carolingiens. Il semble donc que ce sont les critiques qui n'attribuent *la Porcheronne,* et par contre-coup *Germaine,* qu'à la fin du xve siècle, qui se rapprochent le plus de la vérité. Cette précision n'est pourtant qu'approximative.

Sur la musique de cette complainte je n'ai aucune observation à ajouter à ce qu'en ont dit Tiersot et Doncieux, qui a préféré pour sa version « reconstituée » la mélodie donnée par Arbaud comme « plus conforme au rythme de la version critique », ce qui est une simple appréciation personnelle. Très différentes sont en tout cas, quoique sur un rythme assez lent aussi, les timbres des versions piémontaises et nivernaises. Mais comme Derennes n'a pas donné la mélodie de la sienne, jusqu'ici méconnue, je n'insiste pas.

(30) La Villemarqué. *Barzaz Breiz,* 10e édit., Paris, 1903, p. 145.
(31) *Ibidem,* p. 150.

UNE HISTOIRE DE KIRK

LA LUNETTE BINOCULAIRE

par JULES DIDIER.

Je ne puis pas vous donner tort, Monsieur. Toutes les inventions ont leurs inconvénients. Je le dirais aussi bien à ce damné opticien qui fit gâcher une balle à Mac Grégor. Parce qu'il peut être dangereux de gâcher une balle dans la brousse. D'autant plus que Mac Grégor fut plutôt vexé, car c'était bien le meilleur tireur de nous tous. Et nous ne pûmes pas lui faire comprendre que c'était à cause de la lunette binoculaire. Enfin, vous pourrez juger vous-même.

Cela vint le jour où Jim Plucky éclata de rire en nous montrant la lisière de la forêt qu'il observait depuis un moment. Il nous dit que cette fois, il n'y avait pas de doute et que ce « hérisson » était bien le fils du « chacal du comptoir ».

C'était son défaut à Jim Plucky de désigner ainsi les gens et les bêtes par de vilains noms. Mais, il ne se trompait pas pour le « chacal du comptoir ». Je ne sais pas, Monsieur, si je vous ai déjà dit un mot de la chose. Mais vous ne pouvez pas savoir, comme nous, comment il s'y prenait pour trouver des défauts à l'ivoire, et aussi pour tricher sur le poids. Et c'est bien un chacal qui peut vivre ainsi en dépouillant les chasseurs.

Nous ne comprîmes pas d'abord comment ce chacal pouvait avoir pour fils un hérisson. Mais ceci était une discussion dans laquelle Murphy faisait le plus grand

cas d'un nommé Darwin. Et nous sûmes bien que Jim Plucky voulait parler du singe avec le casque.

C'était un gros singe avec des poils très rudes sur tout le corps. Il était assis au milieu des autres et il avait beaucoup de tracas avec le casque d'explorateur qu'il voulait placer sur sa tête. Parce que le casque lui couvrait les yeux quand il le mettait bien d'aplomb sur sa tête. Et les autres en profitaient pour lui faire les plus vilaines farces ou même essayer de lui ravir. Et, lorsqu'il le posait pour avoir les yeux dégagés, alors il n'y avait plus assez de crâne dans le casque qui glissait au premier mouvement. Cela faisait chaque fois une bataille. Mais le gros restait le plus fort et recommençait à essayer sa coiffure.

Ce singe-là aurait pu nous faire une assez belle peau. Mais il n'y avait guère moyen de l'ajuster au milieu de toute sa bande dans laquelle aucun autre ne valait le coup de fusil.

C'est à ce moment que Bob fit une observation très juste. Il assura qu'en Europe, il est assez rare de voir des singes, mais ceux que l'on y peut voir ont, en général, un chapeau. Mais seulement ce n'est pas la même chose en Afrique, à cent lieues de la côte où il est plus fréquent de voir des singes nu-tête. Il dit que le singe pouvait très bien avoir volé le casque, que cela ne lui disait rien de bon et qu'il nous fallait aller voir.

Nous convînmes qu'il avait raison en arrivant près du campement dévasté. La chose était toute récente. Nous dûmes chercher un peu pour constater qu'il y avait eu deux explorateurs.

Parce que ce qui reste de deux hommes dévorés dans la brousse n'est pas bien gros, je vous l'assure. En vérité, cela ne fait qu'un tout petit tas lorsqu'on a tout réuni. Juste de quoi remplir votre corbeille à ouvrage, Madame. Parce qu'il y a toutes les sales bêtes qui viennent lorsque les grosses ont fini. Et elles mangent jusqu'au cuir des équipements et des leggins que les nègres ont bien voulu laisser.

Les explorateurs avaient été tués par leurs porteurs noirs.

Cela ne pouvait pas faire de doute pour nous. Car les bagages avaient disparu et aussi les armes. Et c'est toujours ce qui arrive dans ce cas-là. Je vous l'ai dit, Monsieur. Ce ne sont pas les bêtes qui sont à craindre dans la brousse. Parce que les plus méchantes ne sont pas dangereuses quand elles n'ont plus faim. Pour les noirs ce n'est pas la même chose, parce qu'ils ont encore envie de voler quand ils ont bien mangé. Et il est quand même plus difficile de choisir ses porteurs en débarquant sur la côte qu'en descendant du train à Victoria Station.

De plus, c'est une pitié vraiment de ne pas comprendre pourquoi il est plus prudent d'avoir des porteurs Niam Niam pour traverser le pays des Gallas.

Et la même chose pour le contraire.

Bref, ceux-là avaient tout emporté, sauf une caisse qui était trop lourde. Nous trouvâmes dedans des cartes et des papiers de toutes sortes. Nous vîmes que les explorateurs étaient des Français et aussi quelque chose comme des savants qui viennent là-bas pour mesurer l'Afrique en long et en large afin de faire des cartes; cela sert ensuite pour les enfants dans l'école. Car il y avait aussi des instruments dans la boîte pour les mesures. Surtout il y avait dans un étui la lunette binoculaire.

Ce fut Bob qui nous apprit le nom après avoir lu sur le couvercle. Seulement il ne put nous expliquer ce qui était sur la petite notice. Mais Murphy nous tira d'embarras parce qu'il avait déjà vu cette sorte de chose sur la côte. Il mit l'instrument sur un trépied qui était avec dans la boîte. Et après avoir tourné les boutons et les manettes et regardé et changé de place, il dit qu'il était très satisfait et que cela nous ferait une très bonne lunette d'approche.

En vérité, Murphy nous surprit, car nous n'avions jamais vu une lunette comme celle-là.

Figurez-vous, Monsieur, les cornes d'un limaçon. Ou plutôt non; figurez-vous ma pipe qui serait debout avec le fourneau en haut et le tuyau en bas, et un peu penchée sur le côté, comme ceci. Et il y aurait un verre grossissant dans le fourneau. Seulement il y aurait deux pipes pareilles penchées chacune de leur côté. Enfin cela ferait

juste comme les cornes du limaçon ainsi que je disais. Après cela il y a aussi comme une jumelle ordinaire pour regarder plus bas dans le bout des tuyaux de pipes. Et toutes sortes de boutons pour tourner et pour écarter les cornes et des cercles avec des divisions pour mesurer. Mais nous n'avions pas besoin de mesurer.

Nous regardâmes dedans l'un après l'autre et nous trouvâmes qu'en vérité c'était une très bonne lunette d'approche. Bob affirma qu'on pourrait ainsi voir à plus de 10 miles un de ces damnés moustiques sur le nez d'un buffle.

Mais Jim Plucky avoua qu'il ne comprenait pas pourquoi on avait donné à cette lunette la forme d'un escargot.

C'est alors que Murphy nous donna l'explication de la chose. Mais je dus bien reconnaître qu'il avait mieux réfléchi que nous tous et que cette lunette permettait de voir tout en restant caché. De fait, il la plaça derrière un gros arbre mort et il fit dépasser seulement les deux verres du haut au-dessus de l'arbre. Nous pouvions ainsi voir tout aussi bien dans la plaine sans que notre tête fût au-dessus du tronc.

Nous trouvâmes que cela pourrait nous rendre de grands services pour découvrir les éléphants.

Car il n'y a pas dans toute l'Afrique de bête plus rusée que l'éléphant ni plus difficile à approcher pour le chasseur.

Et ne croyez pas non plus qu'il soit bien facile d'apercevoir le troupeau pour la première fois. Parce qu'on voit tout juste les grandes herbes remuer au loin dans la prairie. Et même on pourrait croire que c'est à cause du vent. Seulement en regardant bien, on aperçoit de temps en temps comme un serpent au-dessus des grandes herbes. Cela c'est la trompe de l'éléphant qui fait avancer les autres. C'est ainsi que l'on découvre les grosses bêtes. Mais il faut ensuite les approcher. Et bien souvent le chasseur n'a pas aperçu la piste qu'il est lui-même découvert.

Nous tombâmes d'accord pour estimer que Jim Plucky

avait fait une bonne chose en nous montrant le singe avec le casque. Et nous décidâmes d'emporter la lunette.

Seulement il y avait un inconvénient.

La lunette était lourde avec son pied et son étui. Il n'y avait guère que Mac Grégor qui pût accepter ce supplément de charge. Mais il ne voulut rien entendre parce qu'il n'avait rien compris aux explications de Murphy. Il était un peu simple et c'était là son défaut. Aussi il éclata de rire quand Murphy lui demanda de regarder dans la lunette comme nous autres. Il dit que les hommes et beaucoup d'animaux voyaient droit devant eux et aussi les marins avec leur lunette, droit devant eux, et que s'il regardait dans la lunette derrière le tronc d'arbre, il verrait le tronc d'arbre et pas autre chose, et qu'au surplus il n'avait pas besoin de voir le tronc d'arbre. Murphy lui expliqua alors que cette lunette n'était pas faite comme les autres, et qu'il y avait un mécanisme en dedans qui relevait la vue, et qu'en mettant les yeux près des verres du bas on regardait droit devant soi, avec ses yeux, dans les verres du haut. Et que c'était une très belle invention et que tout ce qui était dans la plaine devant les verres du haut redescendait par le mécanisme droit dans les yeux dans les verres du bas.

En vérité, Murphy eût bien mérité un verre de wisky à donner ainsi toutes ces explications. Car il y a bien peu de choses qui puissent donner aussi soif que de parler... Merci, Madame.

Mais il fut quand même récompensé, car il réussit à convaincre Mac Grégor qui promit de se charger de la lunette.

Nous la laissâmes en place et nous rejoignîmes notre campement à quelque distance pour manger. Mais nous n'avions pas encore fini lorsque Jim Plucky déclara que ce « damné ivrogne » nous regardait.

C'était le singe avec le casque que Jim Plucky nommait ainsi. Il était revenu avec toute sa bande et nous pouvions très bien nous rendre compte qu'il avait compris les explications de Murphy.

Aussi vrai que le rhinocéros manqua le 17° point, le

singe avec le casque avait compris. Car il était facile de voir qu'il prenait le plus grand soin de regarder dans les verres du bas sans faire dépasser la tête. Nous pouvions tout juste apercevoir le haut du casque et aussi un peu sa main qu'il avait sur le casque afin qu'il ne tombe point. Mais ce n'était pas suffisant vraiment pour que nous puissions mettre sa peau dans nos bagages. Il paraissait prendre beaucoup d'intérêt à nous observer et il restait les yeux fixés dans la lunette qui était braquée dans notre direction.

Vraiment nous ne pouvions pas savoir pourquoi ce singe passait ainsi son temps à nous regarder. Pilly Hood affirma que c'était à cause de la fourchette de Bob parce que le singe ne devait jamais avoir vu cette chose ridicule. Mais Bob prit fort mal la chose et cela faillit se gâter une fois de plus. Car il répondit que le singe voulait, comme nous, utiliser la lunette pour la chasse. Et qu'il regardait Pilly Hood. Parce que la tête de Pilly Hood lui donnait de l'espoir. Et qu'il attendait pour voir passer sur la bosse de Pilly Hood cette sorte de petite bête dont tous les singes sont friands.

Je ne donnai pas raison à Bob, mais je dus quand même convenir qu'il n'eût sans doute pas parlé de la bosse si Pilly Hood n'avait pas commencé avec la fourchette.

Enfin le singe regardait toujours. Et vraiment cela devenait gênant d'être ainsi observés par un singe avec une lunette d'approche; Bob mit sa fourchette dans sa poche, car il pensa que Pilly Hood avait peut-être raison. Mais le singe continua quand même à regarder dans la lunette. Cela vous eût paru désagréable aussi, Madame. Nous ne savions plus quelle contenance tenir vraiment.

C'est alors que nous vîmes un sourire sur les lèvres de Mac Grégor. Nous pensâmes qu'il avait une idée encore cette fois, mais il n'avait pas de chance avec les singes. Il nous dit que Murphy avait perdu son temps avec nous en nous expliquant le coup de la lunette. Puis il saisit sa carabine et il fit feu avant que le singe ait pu seulement s'en aviser.

Jim Plucky cria « raté » et nous pûmes voir le singe se

sauver en tenant son casque sur la tête avec sa main.

Cela vexa beaucoup Mac Grégor. Car c'était bien la première fois que nous pouvions lui voir gâcher une balle.

Mais il n'en prit pas son parti et il nous emmena tous vers la lunette. Nous vîmes alors sa figure s'éclairer. Car il nous montra le verre de droite qui était percé d'un trou juste au milieu comme il avait visé. Cependant sa figure se rembrunit bien vite. Car il ajouta que cela n'était pas naturel. Et que c'était bien la première fois qu'il voyait un singe se sauver quand il avait reçu une balle en plein dans l'œil droit.

LE DERNIER DES GRANDS MOGOLS : AURENG ZEB

par RENÉ BOUVIER et ÉDOUARD MAYNIAL

Le 3 mars 1707, mourait subitement à la tête de son armée, dans une petite ville du Dekkan, où il venait d'entrer en campagne, malgré ses quatre-vingt-dix ans, celui que l'on peut bien appeler le dernier des Grands Mogols, bien qu'il n'ait pas été le dernier souverain de sa race. Avec Aureng Zeb, en effet, a commencé la lente désagrégation du vaste empire musulman de l'Inde, fondé par Baber au début du XVIe siècle. De 1519 à 1707, à travers des alternatives d'orgueilleuses conquêtes et d'humiliants revers, malgré de terribles secousses qui ébranlèrent à plusieurs reprises le trône édifié à Delhi par le courage et la sagesse d'un descendant de Tamerlan, le pouvoir s'était transmis à peu près intact et autonome dans la même dynastie. Aureng Zeb ne laissera plus à ses successeurs qu'un empire mutilé, attaqué sur toutes ses frontières, et guetté comme une riche proie par l'ambition avide des Compagnies européennes. Cette lente agonie durera un siècle et demi, puisque la monarchie mogole ne disparaîtra nominativement qu'en 1857; mais les dernières années de son histoire ne sont qu'une lutte confuse et sans éclat contre les puissances rivales qui n'ont pas attendu sa mort pour se partager ses dépouilles.

Quelle est la responsabilité personnelle d'Aureng Zeb dans cette ruine d'un Etat qu'un de ses aïeux avait créé, qu'un autre, le grand Akbar, avait rendu aussi redoutable que florissant, et pour lequel lui-même avait rêvé une hégémonie absolue, fondée sur l'unité spirituelle de la foi? Telle est la question que se pose l'histoire. Mais l'histoire s'est montrée sévère pour Aureng Zeb, et plus sévère encore, l'opinion publique, mal éclairée par une littérature fantaisiste ou passionnée. C'est le sort de tous les grands hommes qui sont entrés vivants dans la légende.

En dehors des érudits, spécialisés dans l'histoire de l'Asie, qu'a-t-on retenu, que sait-on encore de ce vieil empereur, qui

pendant un demi-siècle a rempli l'Hindoustan du tumulte glorieux de ses armes et de la rumeur éclatante de ses titres : Aureng Zeb, l'*Ornement du trône*, Alemguir, le *Conquérant du monde?...* La lutte sans merci par laquelle il a arraché le pouvoir à son père encore vivant et à ses trois frères; une honteuse captivité ou une mort atroce infligée aux vaincus. La persécution religieuse, l'intolérance fanatique pour imposer la Loi musulmane à tous les sujets de ses vastes Etats et intégrer fermement la mouvante poussière des innombrables principautés hindoues dans le cadre d'un vaste empire moderne. Enfin, l'interminable conflit contre les Mahrattes, dont la résistance farouche, sous l'impulsion d'un grand chef, Sivaji, fut le premier obstacle sérieux contre lequel viendra se briser la puissance mogole, et qui fera douter de son étoile ce conquérant enivré de sa trop constante fortune.

Ce sont bien les trois aspects les plus visibles de ce long règne. Est-ce suffisant, et surtout, les faits, dépouillés ainsi de tout contenu psychologique, sont-ils assez nuancés, ou même assez exacts, pour justifier un verdict précipité sur un caractère particulièrement complexe et insaisissable?

La complexité même, l'instabilité de cette âme orientale, déroutante pour nos esprits d'Européens, expliquent assez la variété, les contradictions, l'inégalité aussi des témoignages qui nous sont parvenus sur un personnage de premier plan. L'Inde des Mogols a eu ses chroniqueurs officiels, comme elle a ses historiens à l'époque moderne. Tous ne s'inspirent pas des mêmes sources. Mais qu'il s'agisse des chroniques et des monographies écrites par des contemporains d'Aureng Zeb, arabes, persans, hindous, ou des grands ouvrages généraux consacrés à l'empire mogol par des érudits de notre temps, tels que Sarkar, Irvine, Elliot, Elphinstone, la plupart ne peuvent négliger ces documents essentiels que représentent les annales inspirées par l'entourage de l'empereur, et comme dictées sous le coup des événements, les recueils d'*Anecdotes*, comme les *Akhâm-i-Alamguîrî* d'Hamîdoud-Dîn, traduites par Sarkar, et surtout les correspondances historiques du prince et des grands dignitaires de sa famille ou de sa cour. Pour tous ces textes, il faut le reconnaître, un effort de critique très serrée est indispensable pour mettre à nu la vérité plausible, à travers le brouillard de légende dont elle est auréolée. Plus intéressants encore, et plus vivants à nos yeux sont les récits des voyageurs européens, Français et Italiens principalement, qui ont pénétré dans l'Inde au XVIIe siècle, qui y ont séjourné longuement, ouvrant des yeux étonnés ou éblouis sur les splendeurs et les misères d'un monde nouveau. La plupart d'entre eux ont approché le Grand Mogol; certains

ont accepté un emploi à la cour, vécu familièrement avec un personnage de sa maison, traité des affaires avec lui ou avec ses ministres. C'est le cas, parmi beaucoup d'autres, des Italiens Carrieri et Manucci, des Français Bernier, Tavernier, Thévenot et François Martin.

Quand on cherche à se représenter Aureng Zeb à travers les impressions et les souvenirs de ceux qui n'étaient pas ses sujets, mais qui l'ont vu dans le décor naturel de sa vie et dans l'exercice de son pouvoir; mieux encore, quand on dépouille la chronique de son règne, les recueils d'anecdotes traditionnelles, et surtout cette étonnante correspondance dont ses secrétaires nous ont conservé plusieurs répertoires, on ne peut s'empêcher de songer, malgré les différences de race et de milieu, au beau portrait de Cromwell par Bossuet. Une partie des traits s'ajuste si exactement aux deux personnages, que l'analogie a frappé plus d'un historien.

Là aussi, l'on rencontre un de ces esprits « remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde », et dans lesquels tous les contraires sont réunis : l'orgueil et l'humilité; les plus odieux calculs de la fourberie et les plus imprévus élans d'une évidente sincérité; la froide cruauté et les scrupules d'une humanité inquiète; l'hypocrisie raffinée et la foi sans détours devant Dieu; l'ambition et la modestie; l'avidité et le mépris des richesses; de folles et furieuses entreprises, jointes aux lentes démarches d'un profond politique... L'histoire nous a montré tour à tour un Aureng Zeb ascète, vivant de pain de millet et d'une poignée de riz, et le sultan des *Mille et une Nuits*, assis sur le merveilleux trône du paon et livré à l'adoration d'une foule servile. Comment faire coïncider ces deux images : le pauvre devant Dieu, supputant avec inquiétude le peu de mérites qu'il présentera au tribunal suprême, soucieux de justice au point d'exiger que les frais de ses funérailles n'excèdent pas le prix des vêtements qu'il a tissés de ses mains; et d'un autre côté, le souverain impassible, sur lequel, les jours de grande parade, l'oiseau de feu, composé des mille facettes d'une mosaïque de rubis, de saphirs, de topazes et de diamants, semble déployer sa queue éblouissante, comme un surnaturel chasse-mouche? Comment démêler l'homme véritable, au milieu de tant d'aspects contradictoires? Comment le saisir et le fixer, tel qu'il aurait voulu se voir lui-même, tel qu'il s'est cherché désespérément à l'heure de la mort, en présence de l'ange funèbre envoyé par Allah?

Par sa naissance, il ne semblait pas destiné à l'empire; par certains côtés de sa jeunesse obscure, il ne manifestait ni

le goût, ni l'ambition du pouvoir. Une anecdote authentique de son enfance nous l'a fait voir avec son père et ses trois frères, dans une curieuse réunion de famille. Seul, il refuse d'occuper la place et d'observer l'attitude qu'exige son rang de prince. Les autres sont pompeusement assis sur des divans chargés de riches tapis, en habits magnifiques, dans une salle splendide aux miroirs profonds; lui, vêtu comme le plus humble des derviches, se tient accroupi modestement sur le seuil de la porte, dans la poussière de la rue, et détourne de ce vain luxe son mince profil, à la fois cruel et illuminé. Aux reproches de son père, blessé de son indécente humilité, il ne répond que par un dédaigneux silence.

Mohammed Aureng Zeb était le troisième fils de l'empereur Shah Jahan. Il naquit à Dohad, aujourd'hui dans la province de Bombay, le 24 octobre 1618, treizième année du règne de son grand-père Djahanguir, fils d'Akbar. Ses premières années se passèrent au milieu de la lutte dramatique qui mettait aux prises son père et son grand-père, le souverain régnant et celui de demain, lequel n'était encore qu'un prince en révolte ouverte contre l'autorité légitime : dangereux exemple, qu'il ne devait jamais oublier.

Les Mogols étaient de grands voyageurs, sans cesse en route de ville en ville, de province en province, tant pour leurs plaisirs que pour les nécessités de leur politique. Dans leurs déplacements, ils traînaient toujours avec eux une véritable cité de toile, abritant avec leur famille une suite nombreuse de vassaux, — les *omrahs*, — et de serviteurs. Ils avaient dans le sang la nostalgie de la vie nomade. Chasses, cérémonies, fêtes et pèlerinages, tout leur était prétexte, — sans compter la guerre, — pour reprendre la route. Aureng Zeb partagea de bonne heure avec les siens les hasards et l'enchantement de cette existence errante. Mais pour lui, l'expérience précoce du combat venait s'ajouter au charme et à l'imprévu du voyage. S'il est né à Dohad, au Nord du Dekkan, très loin des rives de la Jumna, sur lesquelles les Mogols avaient établi leur capitale, c'est que son père guerroyait alors dans cette région contre les troupes fidèles à son grand-père. Tout petit enfant, il assista à de sanglantes batailles, il fut entraîné dans des fuites éperdues devant les éléphants et les cavaliers de l'empereur, il connut les marches forcées, les alertes en pleine nuit, les camps hâtivement dressés au crépuscule et qu'il faut lever bien avant l'aurore, pour déjouer la manœuvre de l'ennemi. Il partagea aussi l'humiliation de la défaite et en paya personnellement le prix : au cours des guerres confuses qui mettaient aux prises Shah Jahan et Djahanguir, le premier fut

écrasé à la sanglante bataille de la Nerbadda et contraint de livrer comme otages deux de ses fils, Dara et Aureng Zeb. Conduits dans la capitale, les deux jeunes princes tombèrent quelque temps au pouvoir de l'empereur et de la favorite Noûr-Mahal, dont il subissait l'ascendant.

Il est difficile, et il serait hasardeux d'évaluer les influences familiales qui ont pu s'exercer sur le futur Alemguir, à l'âge où un adolescent reçoit ses plus fortes impressions. Celle de son grand-père, l'empereur Djahanguir, semble inexistante. Jamais au cours de son long règne, il n'évoquera son souvenir, dans les nombreux passages de ses lettres où il prend soin de justifier sa propre politique en la comparant à celle de ses ancêtres. Ce silence est d'autant plus frappant qu'Aureng Zeb multiplie au contraire, dans sa correspondance, les marques d'admiration ou de déférence pour le caractère et la conduite de son père, ce père qu'il devait traiter lui-même avec tant de cruauté.

Pour jeter quelques lueurs sur l'enfance obscure de celui qui devait s'intituler le *Conquérant du monde*, il faut compléter le tableau de cette étrange famille où il est né et au milieu de laquelle il a grandi, en faisant apparaître près de lui sa mère, qui bientôt s'effacera de sa vie, ses frères et ses sœurs, dont la destinée sera tragiquement mêlée à la sienne.

Suivant la coutume de sa race, Shah Jahan a eu plusieurs femmes. Mais une seule a porté le titre de reine, une seule lui a donné les six enfants qui ont laissé un nom dans l'histoire et joué un rôle sous son règne. Cette femme, cette reine, aussi célèbre par sa beauté que par la durable passion qu'elle inspira à son mari, est Ardjimand Bânoû Begum, plus connue sous le nom de Mumtaz Mahal, fille du vizir Azam Khan, beau-frère de l'empereur Djahanguir. Née en 1592, elle avait vingt-six ans à la naissance de son troisième fils, Aureng Zeb; elle n'en avait pas quarante, quand elle mourut en 1631, en donnant le jour à une fille. Jamais Shah Jahan ne devait se consoler de sa perte. Pour perpétuer le souvenir de la bien-aimée, il lui fit élever à Agra l'un des plus fameux monuments de l'Inde, le Taj Mahal, un mausolée ciselé comme un bijou, véritable palais de féerie, rose et blanc, tout bruissant d'eaux vives, et qui, malgré sa sombre couronne de cyprès, semble plus propre à éveiller l'idée de la volupté que celle de la mort.

Mumtaz Mahal avait eu quatre fils, tous beaux, vigoureux, intrépides : Dara Shikoh, Sultan Shujah, Aureng Zeb et Murad Bakhsh, nés respectivemené en 1615, 1616, 1618 et 1624. Deux filles complétaient cette belle famille : Begum Sahed et Raushan Ara Begum. Mais ces enfants, suivant une fatalité qui a pesé sur presque toute la dynastie mogole, loin d'être pour

leur père une source de fierté sans mélange, une force sûre à laquelle il pût s'appuyer, devaient par leurs discordes et leurs ambitions rivales assombrir sa vie, menacer sa puissance et compromettre la sécurité de l'empire. Celui qui recueillera de ses mains défaillantes un sceptre arraché par la violence et par la ruse, ne montera sur le trône qu'après avoir réduit son père en servitude et livré à ses trois frères une guerre atroce, dans laquelle chacun d'eux paya la défaite au prix de sa vie.

Chez ses frères, Aureng Zeb rencontrait un orgueil et une ambition qui ne le cédaient en rien à la hauteur dédaigneuse de sa nature indomptable. Mais aucun d'eux n'avait cette maîtrise de soi, cette discipline du caractère, cette lucidité et cette envergure dans les desseins qui assurèrent le succès de son entreprise. Lui seul sut attendre avec patience son heure et ne déclarer ses desseins longuement mûris qu'après en avoir pesé toutes les chances. Violent, altier, tour à tour d'une brutalité odieuse ou d'une froide insolence avec ceux qui lui étaient attachés, Dara n'avait rien fait pour se ménager l'appui du peuple sur lequel il se croyait sûr de régner un jour, par droit d'aînesse; en outre, il décourageait les plus fidèles de ses partisans par l'indifférence qu'il témoignait à la foi musulmane et la sympathie qu'il affichait pour les religions étrangères. Ce fut le premier motif qu'il donna à son frère Aureng Zeb de le suspecter d'abord, et, bientôt, de le mépriser et de le haïr.

Pour Shujah, qui n'avait jamais su se soustraire à l'attrait de la vie molle, énervante, du harem, son énergie fut bientôt épuisée par l'abus des plaisirs, et son ambition politique ne fut guère plus qu'un caprice d'enfant gâté, malgré la persévérance avec laquelle il la soutiendra, jusqu'au sacrifice suprême. Un historien moderne a défini Murad en ces termes expressifs : « brave, simple, beau sabreur, grand buveur » ; la définition est exacte, si l'on voit dans cette simplicité, non la modestie d'une âme droite, mais la grossièreté sans complications et sans finesse d'un hurluberlu vaniteux et crédule; une force brutale, avide de jouissances immédiates, et incapable de calculer comme de prévoir; le courage était sa seule vertu, et ce prince, à qui son père avait donné un nom prédestiné, qui signifie *Désir accompli*, ne voyait pas au delà du moment présent.

Chez les filles, on retrouve les mêmes contrastes et la même passion de dominer. Mais comme il n'était pas question pour elles d'exercer une action personnelle, c'est par l'intrigue, mise au service de l'un ou de l'autre de leurs frères, qu'elles assouvissaient leur soif d'ambition. L'aînée, Begum Saheb, « joignait une grande beauté à un esprit artificieux » ; tel est

le jugement du Vénitien Manucci, adopté par la plupart des voyageurs qui ont approché la cour des Mogols au XVIIe siècle, et qui, comme lui, se font l'écho d'une rumeur publique attribuant à l'empereur des relations incestueuses avec sa fille. L'artificieuse princesse était l'âme des conspirations de sérail, comme elle le fut des guerres intestines qui ensanglantèrent les dernières années de son père. Elle avait attaché sa propre ambition à la fortune de son frère aîné, Dara, en qui elle voyait l'héritier présomptif du trône. Elle soutint toujours sa politique, avec une énergie, une habileté, un génie de l'intrigue, qui furent pour ce prince faible et maladroit les plus beaux atouts de son jeu. Par contre, elle était l'ennemie acharnée d'Aureng Zeb. Moins belle que sa sœur, Raushan-Ara Begum, n'avait pas moins d'artifice, avec plus de souplesse et d'hypocrisie. Mieux qu'elle, elle savait dissimuler et atteindre. Elle était liée à son frère Aureng Zeb non seulement par des affinités de caractère, mais par une commune avidité du pouvoir. Alors que Begum Saheb attendait l'élévation de Dara et y travaillait de toutes ses forces, parce qu'il lui avait promis de la marier, en dépit des volontés de leur père, Raushan-Ara Begum préparait lentement et silencieusement l'avènement d'Aureng Zeb, dont elle comptait bien demeurer l'inspiratrice : « elle lui servait d'espion dans le sérail, rapporte Manucci, pour l'avertir de tout ce qui s'y passait d'important ».

A défaut d'autres informations, cette atmosphère familiale nous aide à comprendre un homme dont l'enfance et la première jeunesse nous restent obscures. Sur son éducation, sur ses curiosités, ses plaisirs, ses goûts, nous possédons très peu de lumière. Les premiers événements connus de sa vie sont les commandements militaires et les charges politiques qu'il exerça, très jeune, quand son père eut pris le pouvoir. Notons toutefois qu'au témoignage de tous ses biographes, Aureng Zeb eut peu de goût pour les femmes, et que celles-ci tinrent très peu de place dans sa vie : selon l'usage de sa race et les exigences de son rang, il eut quatre épouses, qui lui donnèrent une dizaine d'enfants connus; mais l'on ne trouve guère dans son existence qu'un seul roman d'amour, s'il est possible de donner ce nom à une aventure mystérieuse et à demi légendaire avec une esclave nommée Hira Baï ou Zaïnâbâdî.

Deux traits, dont la tradition semble plus solidement établie, nous révèlent quelques aspects du caractère du futur Grand Mogol, à l'âge de la formation. C'est d'abord l'anecdote, recueillie par tous les chroniqueurs, qui nous montre le jeune

Aureng Zeb tenant tête à un éléphant furieux. La scène se passait sur les bords de la Jumma, devant le fort d'Agra, sous les yeux de son père et à la vue de toute la cour, émerveillée de tant de vaillance chez un enfant de quatorze ans : l'animal blessé au cours d'un de ces combats d'éléphants, qui étaient un des divertissements favoris des Mogols, se précipitait sur le prince, qui se trouvait à l'écart; il soutint seul cette attaque imprévue, et put détourner la bête monstrueuse. Pour récompenser le courage de son fils, Shah Jahan lui fit don de son pesant d'or. La chronique officielle a consigné la date de cette prouesse, le 28 mai 1633.

Nous savons aussi qu'Aureng Zeb apprit le maniement des armes et le métier de la guerre, par un sévère entraînement, qui ne se contentait pas de théorie et de simulacres, mais qui mettait le futur chef aux prises avec les réalités, en l'exposant aux pires dangers. Chaque prince de la famille royale devait, avant sa seizième année, avoir affronté seul un lion en liberté et l'avoir tué de sa main, sans autre arme qu'un épieu. La chasse était, en effet, la grande école où se formaient l'endurance, l'habileté et le courage d'un futur guerrier : Aureng Zeb subit, comme ses frères, l'épreuve du lion; excellent cavalier, il passait de longues journées à cheval, sous la chaleur écrasante, épuisant ses montures et décourageant la résistance de ses compagnons, sans renoncer au but qu'il s'était fixé; dans de vastes réserves de gibier, toutes semblables à celles que nous décrit Quinte-Curce pour les chasses d'Alexandre, il a traqué, avec des léopards apprivoisés, les nilgaus et les gazelles, ou tiré à l'arc les fauves les plus redoutables, du haut d'un éléphant de guerre.

Mais en dehors de cet apprentissage militaire, quelles leçons a-t-il pu recevoir, dans son enfance, de ces prêtres, de ces *mullahs,* auxquels on confiait l'instruction des jeunes garçons de race royale ou de familles nobles? Sur ce point, c'est le témoignage d'Aureng Zeb lui-même qui va nous éclairer.

Comme ses deux aînés, il avait suivi les leçons d'un saint homme, Mullah Shah, personnage vénéré à la cour pour sa science et sa sagesse. Bernier a longuement raconté, dans son *Histoire de la dernière révolution des Etats du Grand Mogol,* comment Alemguir, devenu empereur, traita son vieux maître, lorsque celui-ci lui rendit visite à Delhi, en 1662, espérant recueillir le fruit d'une reconnaissance qu'il croyait justifiée et se voir au moins élevé à la dignité d'*omrah* de première classe par le nouveau souverain.

Or, bien loin d'accueillir Mullah Shah avec empressement, et de le traiter avec honneur, Aureng Zeb refusa longtemps de le recevoir, et lorsqu'il l'admit enfin en sa présence, après une attente humiliante, qui dépassait le délai fixé par le

protocole officiel, ce fut, selon Bernier, pour l'accabler de reproches et de sarcasmes. Perdant toute mesure, il lui aurait tenu un long discours, où il se plaignait, avec une amère violence, d'avoir usé les plus belles heures de sa jeunesse en vains radotages, de n'avoir acquis, au cours de son enfance, que les notions les plus fausses, même les plus dangereuses, propres à le tromper à la fois sur les réalités du monde extérieur et sur sa puissance, ses droits, ses devoirs de futur monarque. Que lui a enseigné ce maître incapable, qui ose réclamer le prix de ses services? une géographie dérisoire, une histoire systématiquement dénaturée, pour flatter l'orgueil d'un jeune prince mogol, en abusant de sa crédulité... En outre, il lui a fait perdre un temps précieux à apprendre par cœur le texte littéral de la Loi musulmane, au lieu de lui enseigner les langues des peuples de l'Inde, dont la connaissance est indispensable à celui qui doit les gouverner un jour. Etait-il nécessaire de consacrer toute son application à l'étude d'une langue qu'on ne peut espérer posséder complètement qu'après dix ou douze ans d'efforts soutenus? Une discipline aussi stérile que fastidieuse a fait perdre au maître la notion de la véritable science dont il devait instruire son élève; il s'est comporté comme si, au lieu de former un prince, il devait préparer un docteur de la loi : des listes de mots vides d'expression, un fatras de formules grammaticales, tel a été le dérisoire profit de ces précieuses années d'apprentissage...

Aureng Zeb aurait renvoyé le vieillard en l'écrasant sans pitié de son mépris : « Va-t'en! retourne dans ton village! Et désormais, que personne ne sache qui tu es, ni ce que tu es devenu. » Mais Bernier a-t-il exactement interprété l'histoire? En reconstituant la longue et furieuse diatribe de l'empereur contre son précepteur, n'a-t-il pas inconsciemment substitué ses idées de philosophe rationaliste et d'Européen à celles du souverain oriental? En tout cas, si le jeune prince n'avait rien appris de substantiel et d'utile au cours de son éducation première, il faut croire qu'il a pu acquérir lui-même par la suite, seul ou auprès de conseillers plus sages, les connaissances essentielles qu'un gouverneur incapable n'avait pas su lui donner. Tous les témoignages, en effet, s'accordent pour vanter sa vaste culture, particulièrement en ce qui concerne les différents langages et dialectes dont l'usage pouvait être nécessaire à un souverain maître de l'Inde : persan, arabe, hindi, turc oriental. Ses biographes ont également noté le goût vif qu'il avait pour la poésie morale ou philosophique, l'habileté dont il faisait preuve dans les longues discussions avec les derviches sur quelque article de foi ou sur quelque pratique pieuse.

Mais si Alemguir a rendu manifestes, dès le début de sa carrière, ces qualités de grand capitaine et ces vues de profond politique, qui déconcerteront ses adversaires et qui étonneront son peuple, les unes et les autres sont surtout le fruit d'une expérience personnelle acquise à ses dépens.

★

Shab Jahan avait pris le pouvoir en 1628, à la mort de Djahanguir. Son premier acte fut de faire mettre à mort, avec toute sa famille, celui de ses frères, Chahriyâr, qui avait osé lui disputer le trône, se croyant invincible par l'appui de la favorite Noûr Mahal, dont il était le gendre. Mais après quelques années d'un règne où il se montra tour à tour cruel et intolérant, avide d'action et soucieux de justice, découvrant ainsi l'étrange instabilité de son caractère, Shah Jahan retomba bientôt dans la morne passivité où ont sombré tant de souverains orientaux, précocement usés par la vie voluptueuse et déprimante du sérail. C'était l'habitude des Grands Mongols — habitude imprudente, et qui leur fut souvent funeste — de se dessaisir au profit de leurs fils des responsabilités et des privilèges essentiels de leur puissance.

Shah Jahan n'avait pas rompu avec cette dangereuse tradition. Il devait même aller beaucoup plus loin dans cette voie que ses prédécesseurs : n'eut-il pas la néfaste idée, sentant ses forces décliner et voulant passer dans le calme ses dernières années, tout occupé d'une passion sénile, de partager les principales provinces de son empire entre ses quatre fils? Moins désireux de satisfaire leur ambition ou de les préparer aux devoirs d'une éventuelle accession au pouvoir, que de se débarrasser d'eux et de se soustraire à leur surveillance, il avait nommé Dara, l'aîné, gouverneur du Multan, le second, Sultan Shujah, au Bengale, le plus jeune, Mourad, au Gujarat. Aureng Zeb n'avait que seize ans, quand il reçut son premier commandement militaire, en décembre 1634, dix-huit ans, quand il fut désigné comme vice-roi du Dekkan, le 14 juillet 1638. Pour ses débuts de chef, il avait sous ses ordres dix mille cavaliers; pour son apprentissage de gouverneur, il se voyait à la tête d'un des territoires les plus vastes et les plus riches, mais les plus difficiles, de l'empire. Bien entendu, chacun des princes, dans la province qui lui était attribuée, travailla aussitôt à se constituer d'abondantes ressources et à se faire de puissants alliés, prêt à les utiliser au besoin contre l'autorité paternelle, suivant l'exemple de presque tous leurs aïeux, car ils avaient tendance à considérer comme leur fief le pays qu'ils étaient chargés d'administrer.

Ainsi, en remettant de son vivant à chacun de ses quatre fils les pouvoirs et les revenus d'une vice-royauté, Shah Jahan

avait eu l'illusion d'assurer la sécurité de l'empire et sa propre tranquillité. En fait, c'est de cette précaution inutile qu'allaient naître les haines inexpiables des quatre frères et la guerre impitoyable qui livrera au plus intelligent et au plus énergique d'entre eux l'héritage d'un père réduit à l'impuissance.

Mais en 1638, Aureng Zeb n'a pas encore découvert ses desseins. Il se contente d'acquérir lui-même au contact des réalités, et loin de toute surveillance soupçonneuse ou hostile, cette éducation humaine qu'il reprochait si durement à son précepteur Mullah Shah de n'avoir pas su lui donner.

Dès 1636, il avait fait ses premières armes contre un chef rebelle du Bundelkhand et remporté sa première victoire; dès cette époque, par son courage, sa froide audace, sa maîtrise de lui-même, il attira sur lui l'attention et l'estime de ses soldats, se ménageant dans l'armée impériale les fidèles partisans qu'il devait tourner un jour contre son père.

De 1636 à 1644, Aureng Zeb exerça la vice-royauté du Dekkan. Dans ce vaste pays, mal pacifié, les subtiles finesses d'une politique lente et tortueuse s'ajoutaient aux dures réalités de la guerre. Pendant ce premier gouvernement, le prince acheva la conquête de Baglana; à l'Ouest de la péninsule, il écrasa dans Ahmednagar les derniers descendants de la dynastie Nizam-Shahi. Mais surtout, il s'initia, au contact des petits souvrains locaux, innombrables rajas, sans puissance réelle, mais cupides, ambitieux et remuants, aux secrets de ces rivalités inextinguibles, dont il saura tirer parti un jour.

C'est au cours de cette période que se manifestèrent les premiers symptômes de la mésintelligence entre Aureng Zeb et son frère aîné Dara, si lourde de conséquences. Le premier avait vécu huit ans éloigné de la cour, se couvrant de gloire. Le second, profitant de cet éloignement, avait pris un ascendant considérable sur l'esprit faible de Shah Jahan, ne se donnant même pas la peine de dissimuler la jalousie malveillante que lui inspiraient les succès de son frère. En mai 1644, pour protester contre l'intervention hostile de Dara dans ses propres affaires, Aureng Zeb abandonna brusquement son poste, sans autorisation, et revint à Agra. Blessé par cet acte d'indépendance, excité d'ailleurs par les conseils intéressés de son fils aîné et de sa fille Begum Saheb, l'empereur riposta en dépouillant le rebelle de tous ses revenus. Pendant plusieurs mois, Aureng Zeb vécut en disgrâce, à proximité de la capitale, affectant le dégoût du monde, menant une existence d'ascète, saisi par une de ces soudaines crises de mys-

ticisme dont on rencontrera plus d'un exemple, au cours de sa longue carrière.

A la fin de l'année, à l'occasion de la guérison inespérée de sa fille préférée, l'empereur pardonne et le jeune prince retrouve tous les privilèges de son rang; successivement, en 1646 et 1647, il est désigné comme vice-roi du Guzerat, où il se familiarise avec les Européens qui peuplent les riches comptoirs de la mer d'Oman, et particulièrement avec les Portugais de Surate, puis reçoit un commandement au Badakchan, sur la frontière Nord de l'empire, où il va se trouver aux prises avec les redoutables Afghans. Dans ce dernier poste, il établit son quartier général à Kaboul; mais après une campagne très dure, dans un pays presque impraticable, il dut battre en retraite devant un ennemi très supérieur en nombre. De 1648 à 1652, il est à son tour gouverneur du Multan, aux confins de la Perse, et dispute aux Persans la place importante de Kandahar. Enfin, en août 1652, il retourne pour la deuxième fois au Dekkan, en qualité de vice-roi, et c'est là qu'il va frapper un grand coup, découvrant par une soudaine illumination la profondeur de ses desseins.

On a pu comparer la situation d'Aureng Zeb dans ce nouveau proconsulat à celle de César en Gaule : pour le gouverneur mogol, le Dekkan fut ce qu'avait été la Gaule pour le consul romain, un terrain d'entraînement qui lui permit d'atteindre le pouvoir suprême.

C'est en effet au Dekkan qu'Alemguir va rencontrer l'homme qui sera le principal artisan de sa fortune, Mir-Jumla. Persan d'origine, aventurier sans scrupules, mais aussi brave soldat qu'habile politique, Mir Jumla, rebuté par les duretés et les insolences de l'orgueilleux Dara, avait abandonné le service du Grand Mogol pour celui du roi de Golconde. Mais en 1656, il n'hésita pas à trahir ce nouveau maître, pour lier partie avec Aureng Zeb; non seulement son coup d'œil infaillible avait reconnu le génie du futur souverain de l'empire, mais il avait foi en son étoile et il voulait se servir de lui pour assurer sa vengeance personnelle contre Dara. Il persuada facilement à son ambitieux allié d'entreprendre la conquête des riches royaumes musulmans de l'Inde méridionale, Golconde et Bijapur; il s'engageait à lui livrer le premier par la trahison et à lui conquérir le second par les armes. Mais Aureng Zeb n'entendait pas jouer dans cette vaste entreprise un rôle purement passif. Fils de l'empereur, c'est en son nom qu'il prétendait annexer ces deux belles provinces à l'empire dont il se considérait déjà comme le maître. A la fin de 1657, au moment où il était entré en vainqueur dans Golconde et où il allait traiter avec le roi Abdullah Kutb Shah, tandis que Mir Jumla marchait contre Bijapur, l'ordre lui vint bru-

talement d'Agra d'interrompre ses campagnes et de renoncer à ses conquêtes. Dans ce nouveau coup qui le frappait par derrière, le déconsidérant aux yeux de ses soldats et l'exposant à la revanche d'un ennemi à peine vaincu, Aureng Zeb reconnaissait sans hésiter la main de Dara. Mais le jour où Shah Jahan, cédant aux instances de son fils aîné, signifia au vainqueur de Golconde sa volonté de neutraliser cette victoire, c'est sa propre déchéance qu'il signait; et Dara, qui s'était cru très fort et très adroit, en rappelant les cavaliers mogols du Bijapur, pour humilier un frère détesté, se vouait ainsi, lui et les siens, à une mort ignominieuse.

La cause apparente de la guerre des quatre frères est bien l'inimitié maladroite de l'aîné contre le troisième, dans cette lamentable aventure du Dekkan. Le prétexte, fut une grave maladie de l'empereur qui coïncida avec ces événements. Aureng Zeb attendra trente ans pour reprendre le rêve de sa jeunesse et achever la conquête de Golconde et de Bijapur. Mais il ne perdit pas un jour pour préparer, avec l'aide de Mir Jumla, sa vengeance contre Dara qui lui ouvrait le chemin du trône, en lui fournissant l'occasion d'éliminer les prétentions rivales de ses trois frères.

Tout est mystère dans cette sombre histoire, même le lever de rideau du drame, la soudaine maladie de Shah Jahan, qui donna le signal du conflit. Dans le sérail plein de sourdes rumeurs, de glissements furtifs, d'ombres inquiétantes, on imagine l'ambition et la crainte, la ruse et la cupidité penchées sur le lit de l'empereur mogol, comme les factions rivales des cardinaux sur l'agonie d'un pape au moyen âge. La cause et la nature du mal, dont la nouvelle allait susciter dans l'empire une véritable révolution, ont été diversement interprétées. Selon la version la plus vraisemblable, l'empereur, alors âgé de soixante-quatre ans, aurait abusé d'une drogue qui lui permettait de satisfaire son désir amoureux pour une fillette du harem. En tout cas, il fut assez gravement malade, pour que le bruit de sa mort ait couru, évidemment répandu par ceux qui y avaient quelque intérêt. Le fait est que, pendant trois mois, il ne se montra pas à son peuple, malgré la coutume qui obligeait les souverains mogols à paraître en public trois fois par semaine.

Pendant que son père vivait dans le harem, au milieu de ses femmes, Dara avait pris en main toutes les affaires du palais et de l'empire. Il envoyait de tous les côtés des hommes dévoués pour intercepter les courriers et pour empêcher ses frères de recevoir des informations sûres de la cour. Les fonctionnaires fidèles étaient bouleversés par la pensée d'un

trône vacant; partout, des aventuriers, des gens sans aveu relevaient la tête, sans crainte du châtiment. Bientôt on apprit que Murad, dans son gouvernement du Gujrat, Shuja au Bengale, avaient pris ouvertement la couronne. C'est l'anarchie militaire du Bas-Empire romain. Pour justifier leur trahison, les partisans de ces fils infidèles affectaient de tenir pour véridique l'accusation portée contre Dara d'avoir empoisonné son père. Telle fut la situation de septembre 1657 à janvier 1658.

Dara paraît avoir manqué de décision à cet instant critique. Il n'avait pas protesté quand Murad et Shuja avaient assemblé des armées pour marcher contre la capitale, fait frapper des monnaies à leur coin et dire la prière publique en leur nom. Mais il affectait une défiance injurieuse et hostile envers le seul de ses frères, Aureng Zeb, qui jusqu'à présent avait gardé une attitude paisible et digne. Il le provoqua, il le poussa à bout, en l'isolant et en le tenant à l'écart dans une dédaigneuse indifférence. Puis, par un brusque revirement, il se décida, devant la gravité de la menace : il réunit deux armées pour arrêter sur la route de la capitale les deux frères révoltés, Murad et Shuja.

Immédiatement, Aureng Zeb riposta en découvrant son jeu à son tour. Après une courte période d'hésitation et de dépression, bien qu'il ne semblât pas directement visé par les préparatifs belliqueux de Dara, il dénonça celui-ci comme apostat à l'Islam, et, colorant sa propre ambition de ce pieux prétexte, il proclama son dessein de délivrer le vieil empereur d'une domination sacrilège, et de soustraire l'Etat à toutes les influences non-musulmanes. Tel fut le point de départ de l'alliance inattendue qu'il conclut avec son plus jeune frère. Murad, jurant sur le Coran d'abandonner à ce fidèle serviteur d'Allah tout le territoire mogol; événement décisif pour la suite des opérations.

La guerre des quatre frères est l'épisode le plus connu de l'histoire d'Aureng Zeb, celui aussi qui a été le plus souvent et le plus facilement exploité contre sa mémoire. Si Leconte de Lisle, dans une pièce célèbre des *Poèmes barbares*, a traité le Mogol d'*ascétique assassin*, c'est sans doute qu'il n'avait retenu que ce dramatique événement. Les voyageurs européens qui ont visité l'Inde ou qui y ont vécu sous le coup de cette guerre, Tavernier, Carrieri, Bernier, Manucci, en ont laissé des relations colorées et pittoresques, qui n'ont pas peu contribué à former la figure légendaire et traditionnelle d'Aureng Zeb. Mais les recherches des historiens modernes permettent de corriger ces récits dans ce qu'ils ont de trop fantaisiste. On peut rétablir la vérité ou la vraisemblance sans leur enlever les couleurs et le mouvement de la vie.

L'action, qui paraît confuse, quand on se la représente sur les différents théâtres où elle s'est déroulée, fut en réalité assez rapide. C'est à la fin de 1657 que Shah Jahan s'était dessaisi du pouvoir au profit de Dara. Dès le mois d'avril 1658, Dara est écrasé par Aureng Zeb; en juillet, Mourad tombe à son tour, victime de la perfidie de son frère; Sultan Shuja, traqué sans répit, mais tout de suite hors de cause, va mourir obscurément en Arrakan, en 1660. Mais le vainqueur n'a même pas attendu la fin de ses victoires, pour en récolter le fruit : depuis le 9 juin 1658, Alemguir a fait arrêter son père et le tient prisonnier, et dès le 31 juillet de la même année, il s'est proclamé empereur à Delhi. Shah Jahan ne mourra qu'en 1666, captif humilié et débile, n'ayant même pas conservé, dans le palais qui lui sert de prison, l'ombre de ce pouvoir qu'il avait nonchalamment laissé tomber de ses mains incapables.

Le début des opérations avait paru donner l'avantage à Dara. Comme il ne voulait pas s'éloigner d'Agra, où il montait la garde autour de l'empereur malade, il confia le commandement de l'armée à son fils, Sulaiman Shukoh, jeune homme de vingt-trois ans, assez inexpérimenté, d'un caractère fougueux et téméraire, en lui adjoignant le raja Mirza Jaisingh, chef loyal et d'une sagesse éprouvée; tous les deux marchèrent contre Shuja qui, du Bengale, s'avançait sur Delhi à la tête de quarante mille cavaliers. La rencontre eut lieu le 14 février 1658, à Bahadurpur, près de Bénarès. Dominés par un ennemi supérieur en nombre, les cavaliers de Shuja furent mis en déroute, laissant aux mains du vainqueur une grande quantité de prisonniers, de matériel et de vivres, quarante éléphants, et l'artillerie tout entière. Jaisingh aurait pu facilement s'emparer du prince en déroute; mais il craignit, en livrant Shuja à l'empereur, que celui-ci ne pardonnât par faiblesse à son fils rebelle et n'eût ensuite un ennemi de plus, et un ennemi redoutable, à la cour; peut-être aussi le raja, qui n'oubliait pas les insolences et les duretés dont Dara l'avait jadis accablé, n'était-il pas fâché de lui enlever le plus bel avantage, et le plus positif, de la victoire qu'il avait remportée pour lui.

De son côté, Mourad n'avait pas attendu l'avis et le secours d'Aureng Zeb, avec qui il venait de lier aveuglément ses intérêts, pour faire occuper Surate par ses troupes du Gujrat. La ville se rendit sans coup férir; la citadelle, qui renfermait le trésor, opposa une opiniâtre résistance; le gouverneur, fidèle à Shah Jahan, ne céda qu'à la menace des mines que les artilleurs portugais au service de Mourad s'apprêtaient à faire éclater. La garnison obtint des conditions honorables, que le vainqueur respecta scrupuleusement, se contentant de s'approprier le trésor dont il avait grand besoin, étant fort démuni d'argent.

Au début d'avril 1658, les troupes d'Aureng Zeb et celles de Mourad opérèrent leur jonction près de Dipalpur; leur objectif était d'atteindre le plus vite possible Delhi, où déjà la panique régnait, à la nouvelle de leur approche. Dara envoyait courriers sur courriers pour rappeler son fils du Bengale; mais Sulaiman Shukob était engagé dans sa poursuite de Shuja, et quand il put obéir aux ordres de son père, il revint trop tard du lointain Bihar pour réparer une situation perdue. Le vieil empereur n'avait conservé aucun sang-froid : il ne songeait qu'à fortifier la capitale, au lieu de garder les passages, ce qui aurait été relativement facile dans une région montagneuse comme celle de Manddo, et ce qui aurait permis, en retardant la marche de l'ennemi, de terminer les préparatifs de guerre.

Dara avait envoyé à la rencontre de l'ennemi une armée de cent mille cavaliers, composée en majeure partie de Radjpoutes. Malgré leur vaillance, ils succombèrent sous les coups redoutables de Mir Jumla, à la bataille d'Ujjain, le 15 avril 1658. Un mois plus tard, Dara, qui avait enfin pris le commandement, sortit d'Agra avec des troupes fraîches, cent mille cavaliers, cinquante mille fantassins, une artillerie de cent canons, servie par des Européens, soixante éléphants de combat et cinq cents chameaux pour les bagages. Pour la première fois, il allait se trouver face à face avec ses frères. La bataille de Samugarh, à dix mille à l'Est d'Agra, ouvrit la route de la capitale à Aureng Zeb, qui infligea à son aîné une défaite écrasante, après de dramatiques péripéties qu'ont rapportées les chroniqueurs du temps. Tous s'accordent à souligner le rôle de la trahison dans ce désastre dont Dara ne devait plus se relever; il fut abandonné en plein combat par ses meilleurs généraux, qui paralysèrent son artillerie et semèrent la panique parmi ses éléphants. Tandis qu'il s'enfuyait vers le Pendjab, Aureng Zeb marchait en hâte vers Agra. Il y entra le 8 juin, et occupa la capitale, après avoir réduit à néant la résistance du fort, en coupant les conduites d'eau qui alimentaient les citernes. Désormais, il tenait Shah Jahan à sa merci. Il chargea l'un de ses fils de négocier avec son père, calculant que le vieillard se laisserait plus facilement séduire aux paroles caressantes d'un jeune homme. Après de longs pourparlers, où l'odieux le dispute au comique d'une mise en scène soigneusement réglée, et qui se terminèrent par un ultimatum menaçant, Aureng Zeb pénétra lui-même dans le palais, et avec son fils et une poignée de soldats, il s'empara du souverain abandonné de tous.

★

Dans cette foudroyante campagne, qui en quelques semaines avait conduit le vainqueur à Delhi, le rôle de Mourad est

assez effacé. Alemguir lui avait toujours manifesté une déférence respectueuse, affectant de ne travailler que pour lui et de le considérer devant tous comme le successeur désigné de l'empereur détrôné. Quand il se vit au but, il jeta le masque, et sans même attendre d'avoir mis tout à fait hors de cause ses deux autres adversaires, il résolut de se débarrasser de cet allié trop confiant dont il n'avait plus rien à tirer. Mourad était brave; il s'était battu héroïquement à Samugarh, où il avait été blessé; dans les deux batailles contre les cavaliers et les éléphants de Dara, ses soldats avaient été, avec ceux de Mir Jumla, les meilleurs artisans de la victoire. Jusqu'au bout, le perfide Aureng Zeb le persuada qu'il se disposait à le couronner aux yeux de l'armée victorieuse; au jour marqué pour la cérémonie, dont tous les préparatifs avaient été faits ostensiblement, il l'invita sous sa tente à un grand festin, où il l'enivra; quand il le vit plongé dans le sommeil de l'ivresse, il le fit désarmer par un de ses petits-fils — un enfant de six ans — saisir et ligoter par ses gardes, non sans lui reprocher en termes méprisants une intempérance indigne d'un bon Musulman et d'un futur roi. L'infortuné Mourad, conduit à Gwalior, fut enfermé dans la citadelle où il sera décapité trois ans plus tard, le 4 décembre 1661.

L'histoire a justement relevé l'hypocrisie et la cruauté dont Aureng Zeb fit preuve envers le seul de ses frères pour lequel il semblait avoir quelque estime. Il paraît hors de doute qu'il joua une odieuse comédie, pour mieux le tromper, en se disant détaché des biens du monde, las du pouvoir, avide de goûter la paix d'une vie ascétique, et en jurant que son seul désir était de mettre, dans la personne de Mourad, à la tête de l'empire auquel il renonçait, un prince plus digne que lui-même de conduire son peuple dans les voies du vrai Dieu.

Avec Dara, il se montra aussi implacablement cruel, mais plus loyal, puisqu'il ne faisait qu'assouvir une haine qu'il n'avait jamais pris la peine de dissimuler.

Depuis qu'il avait abandonné Agra et Delhi, laissant son père, sa sœur et ses trésors à la merci d'Aureng Zeb, Dara errait du Pendjab au Tattha et au Gujrat, à travers de terribles épreuves. Il avait pu cependant lever une nouvelle armée. Ces troupes, peu cohérentes et peu sûres, furent battues le 14 mars 1659 à Ajmir, à la frontière du Pendjab et du Cachemir, après une lutte sanglante, qui dura trois jours. Complètement démoralisé et dénué de ressources le vaincu eut l'imprudence de se confier à un redoutable chef de bandits, qui lui offrit un asile et qui le conduisit sur le territoire du raja Malik Jiwan, aux confins du Cachemir. Dès lors, il était condamné; il vit mourir sa femme, succombant aux privations et aux mauvais traitements. Lui-même, ayant perdu le goût

de la vie, s'abandonna à son destin. Bientôt Malik Jiwan, de connivence avec un autre raja, Jaswant Singh, le livra à Aureng Zeb, qui, après l'avoir promené dans les rues de Delhi, attaché sur un vieil éléphant, lui fit trancher la tête le 30 août 1659. Pour sauver les apparences, le nouvel empereur avait obtenu d'un tribunal de *mullahs* une sentence d'après laquelle son frère, suivant la loi islamique, avait mérité la mort d'un apostat.

A ce moment, Aureng Zeb en avait également fini avec son frère Shuja, que Mir Jumla écrasa le 5 janvier 1659 à la bataille de Khajwah. La mort de ce dernier rival, qui seul des trois frères ennemis échappa au bourreau, est restée assez mystérieuse. Il est vraisemblable qu'ayant cherché un refuge en Arrakan, au Sud de son ancien gouvernement du Bengale, il fut massacré avec tous les siens, sur l'ordre du roi de ce pays, dont il avait reçu l'hospitalité, et contre lequel il avait formé un complot. D'autres versions veulent qu'il se soit noyé au passage d'une rivière grossie par la mousson, ou qu'il ait été dévoré par les tigres dans la jungle où il vivait caché. Ainsi s'éteignait, à quarante-quatre ans, celui que son père nommait *le Courageux*, et qui avait osé se dresser sur la route de l'invincible *Conquérant du monde.*

Le régime auquel Aureng Zeb se condamna lui-même au lendemain de son triomphe, a frappé tous les témoins de sa vie comme un nouveau trait d'hypocrisie. « Il ne voulut plus manger de pain de froment, rapporte notre Tavernier, ni de viande, ni de poisson. Il ne se nourrit que de pain d'orge, d'herbages et de confitures, et ne boit aucune sorte de liqueur. C'est une pénitence qu'il s'est imposée pour tant de crimes qu'il a commis; mais son ambition et le désir de régner durent toujours, et c'est à quoi, apparemment, il n'a pas dessein de renoncer de sa vie. » Mais Tavernier n'a vu que les premières années de ce très long règne. Plus justement que lui, l'historien moderne peut espérer découvrir l'autre versant de cette âme obscure et se doit de réviser le procès de cet *ascétique assassin.*

(à suivre.)

MERCVRIALE

LES LETTRES

JOURNAUX INTIMES, CHARLES DU BOS ET ANDRE GIDE. — Je n'ouvre jamais un volume de « journal » sans une sorte de gêne qui ne va pas, pourtant, jusqu'à me retenir. La curiosité, on peut dire la gourmandise, est plus forte que le scrupule. Et c'est tant mieux, car jamais la discrétion ne se justifie moins que devant cette intimité qui s'ouvre à vous, qui s'offre à vous, qui force votre attention et sollicite votre regard.

Même dans le journal le moins écrit pour le public (Benjamin Constant, peut-être, Stendhal, je crois, le Baudelaire de *Mon cœur mis à nu*) il y a une part d'exhibitionnisme ou, si l'on préfère, de complaisant étalage. On n'écrit pas pour être lu, on ne souhaite pas de l'être (je mets les choses au mieux) ; mais on sait bien qu'on pourra l'être, on n'en refuse pas le risque : dès lors, plus ou moins consciemment, on compose avec lui. Bien peu d'intimistes ont exigé, par leurs dernières volontés, que fussent brûlées et dispersées leurs notations quotidiennes. Même les plus modestes et les plus effacés courent la chance de survivre : c'est peut-être un très beau sentiment, et très touchant en somme.

Aujourd'hui, la question ne se pose guère de savoir dans quelle mesure les écrivains qui tiennent un journal pensent que leurs secrets pourraient être un jour livrés au public. Ils s'en chargent eux-mêmes. Il est permis de croire que Stendhal, en écrivant *Henri Brulard*, le *Journal* ou les *Souvenirs d'égotisme*, se laissait aller à songer aux lecteurs de 1880, qui ne seraient pas fâchés de connaître dans son plus vif l'auteur d'une œuvre qu'enfin ils amèneraient à la gloire. Mais la pensée de ces lointains admirateurs l'inclinait moins sans doute que celle des « happy few » contemporains, qui comprendraient si bien le Beyle délivré des contraintes, tel qu'il se montrait dans son écriture privée, avec la franchise la plus cynique et la plus tendre. De savoir que cette petite société de lecteurs choisis ignorerait pourtant toujours ces pages, non écrites pour eux mais vraiment « faites pour eux », n'ôtait rien de leur présence autour d'un écrivain qui s'abandonne dans la solitude. Ce tête-à-tête avec lui-

même n'était pas rompu par la pensée réconfortante que quelques centaines de Mérimées auraient été bien heureux d'assister à ce dialogue. Bien au contraire, sa sincérité, loin de s'en trouver atténuée, en était accrue, aggravée, au point de passer le vrai, car c'est d'être sincère qu'il s'agissait, non d'être vrai; on est plus assuré de tout dire quand on en dit plus qu'il n'en est, et l'excès trompe moins que la réticence (fût-elle involontaire); il va pour chacun dans le sens de sa vérité, et l'amplifie ou la dépasse sans l'altérer.

Si rétif au public que soit un homme qui a choisi de s'exprimer par l'écriture, si secrète que soit et veuille demeurer cette expression de lui-même, si intimes que soient ses épanchements, il n'est pas seul. Il invente la présence amicale et intelligente d'un lecteur idéal qui lui apporte le don de sa compréhension et, justement parce qu'il la connaît bien, surveille, pèse l'authenticité de ses aveux, de ses réactions ou de ses analyses, empèche qu'il ne s'égare ou se trahisse. Et ce lecteur, à la fois compagnon et censeur, peut fort bien être cette part de lui-même, autre que celle qui écrit, autre que celle qui a vécu ou senti ce qu'il écrit : cette part lucide, exigeante et narquoise, cette part réservée de l'être, comme étrangère à son comportement, qui regarde, pèse et juge et, si elle ne le retient ni ne le dirige quand il agit, le surveille quand il raconte.

Il paraît que ce lecteur idéal ne suffit plus à nos contemporains, ni l'espoir d'une postérité intéressée et attentive. Ils recherchent de leur vivant le contact avec le public; ils publient leur « journal » — incomplet, toutefois — comme leurs autres livres, et parfois à la place des livres qu'ils n'ont pas écrits. Peut-être faut-il voir, dans cette hâte à se livrer, une sorte d'appel aux lecteurs, un recours, un moyen d'échapper à soi-même, à cette confrontation redoutable et solitaire, de se montrer moins exigeant : la peur, la lassitude et la facilité marquent assez bien notre temps.

Je ne crois pas me tromper en disant que Charles Du Bos et André Gide ont été les premiers à prendre cette habitude de donner eux-mêmes au public et de choisir pour lui des pages qui, en principe, n'avaient pas été écrites à son intention. Et certes, ni à l'un ni à l'autre, on ne pourra adresser le reproche de manquer de scrupules — sinon, pour Gide, de repentir — ni de fuir devant la sincérité. Pas davantage on ne suspectera chez eux quelque soif de publicité ni le goût du scandale. Mais la rédaction même de leurs « journaux » comme les raisons qui les poussèrent à rompre leur intimité, s'avèrent, chez ces deux anciens amis, aussi différents que leurs natures mêmes.

Du Bos vivait, en quelque façon, pour son journal. C'était là la partie la plus vivante de lui-même. Admirable ami, admirable lecteur, il n'existait que par et pour l'échange, et dans le seul

mouvement d'une sympathie mutuelle. Aussi incapable d'éprouver le moindre sentiment pour quelqu'un, comme, à proprement parler, de comprendre un seul mot d'un livre, si le courant le plus intense ne s'établissait pas. Il n'aimait pas, il ne comprenait pas à moitié : il ne pouvait s'épanouir qu'à la pleine chaleur, imperméable au tiède; plus qu'imperméable, totalement absent, dans l'ignorance et le refus parfaits d'accorder la moindre existence à ce qui ne l'émouvait pas profondément. Ses rapports avec autrui (sans qu'il fît la moinde différence entre ses vivants et ses morts) comportaient une double et perpétuelle création de l'autre et de lui-même, création constamment foisonnante sans le miracle de laquelle il fût demeuré comme mort.

Rien, ni personne n'existait pour lui, que par lui. Et lui, n'existait point non plus que quelque main amicale ne l'eût fait retentir. Mais il n'atteignait à la plénitude de l'être que lorsque, la journée passée, la visite reçue, le livre un moment abandonné, la transposition s'opérait par la magie du journal. C'est alors que l'échange amorcé par la conversation ou par la lecture (c'était même chose pour lui) versait son flot et poussait son courant. Tout le jour, il avait, d'un même mouvement, amassé et prodigué; le soir, tout ce virtuel devenait réel, entrait en sa possession. En dictant ces phrases, longues, lentes, que toutes les nuances contribuaient à fleurir, toutes semblables à celles qu'il prononçait dans le dialogue le plus courant, il donnait forme à ses moissons du jour : la double création ne s'accomplissait vraiment qu'à cette heure où il parvenait à la plus grande intensité de sa propre présence.

Des années durant, le critique le plus pénétrant que nous ayons eu depuis Sainte-Beuve (d'une pénétration limitée aux seuls esprits qui pouvaient vivre dans son univers) n'avait pour ainsi dire écrit aucun ouvrage. L'effort d'ordonner, de composer, d'écrire lui était insupportable. Non point par paresse d'esprit, ni par difficulté devant ce que Montaigne appelle le discours continu. Mais cette application le détournait de son plaisir. Le journal n'était pas pour lui la compensation d'un auteur qui souffre de son avidité. Il était l'expression même de son être, son vrai contact avec la vie; moins son ouvrage que sa vie.

Il était, dès lors, assez naturel que Du Bos choisît, dans ces milliers de pages accumulées tout au long de son existence, la matière qui pouvait être communiquée au lecteur et qu'il répugnait à récompenser quand, telle qu'elle était précieusement, diligemment déposée, elle apportait, avec les idées, leur ajustement intime, leur éclosion, leur foisonnement, leur retentissement. A être détachées de celui qui les avait conçues, elles eussent perdu bien plus que ne leur eût fait gagner une sévère et artificielle ordonnance. La critique de Charles Du Bos ne par-

vient à la suprême pénétration que par le canal du témoignage. Il hésita longtemps à supprimer le témoin.

Le journal de Gide, à l'inverse, remplit, en quelque façon, les intervalles laissés vides par le créateur. Il surgit aux époques des basses eaux, ou bien quand il accueille le créateur en proie à son objet, alors qu'il n'en est qu'au temps de l'heureuse, impatiente et inquiète poursuite; ou bien il abrite son repos, lorsque, l'œuvre accomplie, le créateur, délivré, se retrouve lui-même et jette sur le monde un regard détendu, découvre avec une joyeuse surprise ce qui ne lui était pas apparu aux jours où l'avidité de l'objet qu'il portait en lui bornait sa recherche à la nécessité, et forçait son choix.

Dans une œuvre aussi directement personnelle et singulière que celle d'André Gide, il peut paraître malaisé de distinguer le journal de ses autres ouvrages. Qu'est-ce donc, par exemple, que le *Voyage au Congo*, *Retour du Tchad*, sinon un journal cerné par l'occasion? Et quelle est la part étrangère et proprement créatrice de l'*Immoraliste* ou de la *Porte étroite?* On pourrait poser la question pour l'œuvre presque entière.

Il est loisible, cependant, de tracer une ligne de partage des eaux. Le même homme est là, partout, aussi présent, aussi attentif, aussi concerté, aussi divisé. Mais tantôt il s'exprime; tantôt il s'interroge. Présent, dans l'œuvre, comme l'agent — et non point d'une présence diffuse; présent, dans le journal, sous le double aspect de celui qui se reprend à vivre quand loisir lui en est laissé, et de celui qui scrute ce vivant et tâche de découvrir le mot de ses contradictions — et se complaît à les multiplier — toujours tendu vers la prise, et toujours se dérobant à la prise : trop lucide pour ne pas savoir que cette tension et cette fuite le signifient également et que sa sincérité, pour être totale, doit être fonction de sa duplicité.

Le dernier volume du journal, paru à Alger, avant d'être publié à Paris, nous montre encore ces jeux où Galatée se poursuit elle-même, se dérobe, multiplie ses fuites et ses provocations. Mais ces jeux, désormais, déçoivent. Ils deviennent de plus en plus gratuits; André Gide ne conserve plus qu'avec effort le contact avec le réel. Ce qui manque, c'est sa présence. Le vivant n'est plus authentique. Il vient, pour tout homme, un temps où, à l'âge du journal, succède l'âge des mémoires; où, pour retrouver sa présence, il doit se tourner en deçà. Car, pour tenir un journal, la présence est requise; et, ne regardât-on que soi, il faut, pour se bien voir, marcher du même pas que le temps.

Louis Martin-Chauffier.

CHOIX DE PAGES DE PAUL LÉAUTAUD, par *André Rouveyre* (Editions du Bélier).

Après une longue introduction d'André Rouveyre, nuancée, subtile et pure de toute concession, ces trois cents grandes pages d'extraits répondent à ceux qui ne veulent voir en Léautaud qu'un auteur rare de plaquettes. Léautaud dit ce qu'il veut dire quand il veut le dire et comme il veut le dire. Rien à voir avec la fabrication rationalisée qui d'ordinaire tient lieu de littérature.

« Tout bon raisonnement offense », disait Stendhal. La franchise et la liberté ne plaisent guère (la vraie franchise et la vraie liberté; car nous avons eu l'art d'en inventer de fausses). « Votre Léautaud? entend-on parfois; un cynique! un sec! » Lisez donc certaines pages du *Journal littéraire*, dans le *Mercure* de 1940 par exemple, et ce qu'il écrit des bêtes.

Le bonheur d'écrire : depuis Stendhal on ne voit personne jusqu'à lui chez qui il soit aussi sensible, et aussi pur. C'est encore à un mot de Beyle qu'on songe, « bonheur d'avoir pour métier sa passion ». Simple, certes, et sans effets; libre vraiment, ici encore. Rien n'est si difficile, décidément, que d'être libre, que de se faire libre. « Il n'*écrit* pas, votre Léautaud! » Non, sans doute, au sens où vous l'entendez. Mais, après quarante ans, ses phrases n'ont pas une ride, pas une meurtrissure. Qui dit mieux? — S.

FRANCE AUSTRALE, par *Jane Valriant* (Peyronnet).

Roman. Se passe à Madagascar.

L'HOMME CLAIR, par *Gaston Cauvin* (Aubanel).

« De l'émotion au plus franc des éclats de rire », dit la bande. Se passe en Provence.

Les vies secrètes : I. RAISONS DE FAMILLE; II. LES FAUX DÉPARTS, par *Edmond Buchet* (Corrêa).

Cinq ou six volumes composeront les *Vies secrètes*, chacun d'eux ayant pourtant en propre son rythme, son ton, son équilibre. Il n'y a pas de personnage principal, mais plusieurs personnages privilégiés qui viennent tour à tour occuper le premier plan, puis retournent s'estomper dans la pénombre, selon que les épisodes de leur « vie apparente » prennent une signification d'ordre moral ou retombent au mécanisme (écho technique des *Hommes de bonne volonté?*). D'où, peut-être, au début, un certain papillotement; les perspectives ne seront en place qu'une fois l'œuvre complète.

Le premier volume démarre lentement, comme il convient à une œuvre de longue haleine. Genève; la banque; le culte; le lac, décrit avec fluidité. Et, après que le tissu des *raisons de famille* a commencé à céder, le mouvement s'accélère dans le tome II, que domine à Londres l'épisode de Boïana.

Notons une volonté de traiter de la sexualité avec naturel : on y reconnaît la Suisse. Le ton du récit est un peu sec peut-être, mais lui-même assez génevois.

LA FIN DU PREMIER ACTE, par *Jean Davray* (Albin Michel).

Un destin de femme inscrit entre trois destins d'hommes qui l'aiment et déterminé par eux. Si le nom de Jean Davray cache une personnalité féminine, comme nous le croirions volontiers, quelle modestie!

BRAS DE FER, par *L. Gabriel-Robinet* (Aubanel).

« Bras de Fer » est le surnom donné à François de la Noue, belle figure de capitaine huguenot, mêlé pendant trente ans à tous les combats des Guerres de Religion, modérateur entre les deux camps dans la mesure du possible, fait prisonnier par les Espagnols et gardé cinq ans dans une dure captivité. C'est à cette réclusion forcée que nous devons les *Discours politiques et militaires*, édités en Suisse en 1581, et que Napoléon appelait « La Bible du Soldat ».

Le titre de « roman » donné à ce livre pourrait faire penser qu'une large part est faite à l'affabulation. Celle-ci, nullement indiscrète, ne sert qu'à soutenir l'intérêt d'un récit, écrit d'une plume alerte, qui fait revivre en ses mille détails l'une des périodes les plus atroces de notre Histoire.

DEVANT LA VIE, par *Jeanne Gabreau-Pugh* (Imprimerie Frontère, Salies-de-Béarn).

Voici un petit recueil de pensées, alimentées par la méditation d'une chrétienne devant d'éternels problèmes. L'auteur tombe parfois dans le lieu commun et la forme

marque, elle aussi, une certaine inexpérience. Mais la sincérité et la justesse de l'accent laissent une impression sympathique.

LE FIL D'ARIANE, par *Francis de Miomandre* (Aubanel).

Sous ce titre, celui du premier récit, l'auteur réunit trois « oniriques » qu'il place sous le patronage d'André Breton, de Paul Eluard, d'Albert Béguin et de Makhali-Phal. Présentation de rêves au déroulement sinueux où la souple fantaisie de Miomandre se joue en d'incessantes trouvailles. L'arabesque, le « Fil d'Ariane » ne se rompt jamais qu'en apparence. Les êtres se transposent; celui de la Femme, de l'Idéal sans cesse poursuivi, n'est pas sans évoquer parfois le climat d'un Nerval. Et les différents motifs viennent se résoudre dans une harmonie finale (telle la jolie fin du premier conte dans une Australie « irréfutable »).

Une grande facilité d'invention, qui laisserait à penser que d'autres rêves de ce type pourraient être fabriqués « à l'infini ».

VIE DE TCHEKOV, par *Irène Némirovsky* (Albin Michel).

Nul n'était plus qualifié pour parler de Tchekov, qu'Irène Némirovsky. Née et élevée comme lui en Ukraine, il lui suffisait de se souvenir.

Son propos, dans ce livre, n'est pas de nous conter la vie de l'écrivain. Elle cherche plutôt à nous révéler « l'homme intérieur ». Grâce à une profonde sensibilité, naturellement accordée à celle de Tchekov, par petites touches successives, avec délicatesse, elle nous découvre son âme tendre, douloureuse et lucide.

Ce livre, un peu inachevé mais attachant, augmente notre regret de la disparition d'Irène Némirovsky : déportée en 1942, elle n'est pas revenue.

LA POÉSIE

LES DEUX MÉTHODES. — Le Non possumus *de M. Julien Benda.* — C'est avec une profonde émotion qu'après cette longue interruption nécessitée par les pénibles circonstances publiques des dernières années, je reprends, au Mercure, ma chronique de poésie. Je l'ai tenue pendant vingt ans, de 1919 à 1939; j'estime n'avoir pas laissé passer un livre nouveau de poète de talent sans l'avoir signalé; je crois avoir attiré l'attention des lecteurs sur plus d'une œuvre d'un inconnu ou d'un débutant; j'ai essayé enfin, le plus souvent, de me placer à un point de vue objectif pour apprécier l'apport de poètes qui cultivent un art poétique différent de celui que j'exerce moi-même et que je persiste à considérer comme le plus ordonné, le plus compréhensif, le plus efficace qui puisse se produire. Je suis loin de méconnaître maintes réussites, à mon avis incontestables, de certaines formes d'art moins orthodoxes ou plus hasardées que les classiques, ou ce qui, à de menues exceptions près, revient au même, les formes d'art romantiques, parnassiennes, celles enfin qui se recommandent de l'exemple de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé.

Sans doute, c'est ne faire allusion qu'à la structure du vers, de parler comme je viens de le faire, mais un poème n'a pas d'existence propre si la structure n'en est pas apparente et sensible. Les dissidents prétendent ou admettent qu'un poème d'une forme extérieure relâchée, négligée ou aventureuse, déter-

minée par le hasard et le caprice, a le droit d'exister tout aussi bien qu'un poème construit selon les règles rigoureuses de la discipline traditionnelle. Voyez, disent-ils, combien de malheureux observateurs des règles fixes n'ont produit, malgré la plus stricte obéissance aux recettes systématiques qui ont perdu toute efficace, que des banalités ou de ridicules niaiseries.

Cet argument est sans valeur. Je ne crois pas, en effet, que les tenants d'un art prétendûment libéré aient même jamais pu soutenir qu'il suffise de rejeter les contraintes qui les gênent, pour aboutir à des résultats qui soient, par ce fait seul, de qualité supérieure.

Il y a des déchets, j'imagine, aussi nombreux, que l'on suive l'une ou l'autre de ces *méthodes*. Le débat ne peut se poursuivre, évidemment, qu'en mettant en conflit des œuvres de qualité. Il y a, à confronter à cet égard, l'œuvre de Paul Valéry et l'œuvre de Paul Claudel. Celle-ci, que je ne puis m'empêcher de trouver grande et puissante dans certaines de ses réalisations, ne me comble point de la même satisfaction que l'œuvre poétique de Paul Valéry. Affaire de tempérament? Je l'admets. Néanmoins, je perçois dans l'extrême richesse et dans le trésor de variétés infinies dont dispose le système que j'appelle ici valéryen et qui est proprement le classique, des possibilités d'adaptation à la vision ou à la pensée de poète, qui font défaut au système claudélien.

Les longues laisses bibliques, fréquemment formidables, dont fait constamment usage Paul Claudel dans ses odes et ses poèmes lyriques ne se ploient pas toujours au dessein qu'il médite. Elles ont fourni à Bossuet des ressources prodigieuses de véhémence lyrique et de majestueuse puissance. Bossuet en a, pour une forte part, épuisé la magie; elle s'est, en France, par lui, fondue à de la prose. Cela ne suffit-il pas pour que le poète se doive de n'y avoir recours qu'à bon escient?

Si je m'arrête aux cas d'Apollinaire, de Tristan Klingsor, de nos jours, ou autrefois de Laforgue, leur maniement du vers libre est différent. Lorsque parmi les poètes qu'on peut appeler les symbolistes d'origine, certains, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Francis Viélé-Griffin, Albert Mockel, Gustave Kahn lui-même, plus curieux de créer des images que des rythmes, instaurèrent ce qu'ils appelaient des vers libres, ils se livrèrent à des variations plus ou moins capricieuses à l'entour de l'alexandrin ou de l'octosyllabe qui, de place en place, renaissaient emplis d'autant de puissance, ne se niaient pas en disparaissant mais au contraire, en se faisant attendre et guetter, affirmaient la nécessité constante de leur présence. L'invention de cette dérogation fantaisiste et contrôlée par la réflexion était due à Laforgue ou à Kahn, il n'importe; Apollinaire, Klingsor n'ont fait qu'amplifier leur exemple en obéissant, comme leurs initia-

teurs, aux impulsions mesurées au rythme de leur respiration.

Ce sont fioritures, enjolivements, jeux qui insistent mais ne renient rien; au reste faciles à reconnaître, à peser, à jauger.

Le suspens occasionnel, mais non continu de la rime au bout du vers peut constituer aussi un divertissement qui, fantaisiste un moment, interrompt, et fait, de la sorte, spirituellement sentir à l'oreille l'indispensable urgence, fût-ce par prétermission des accords omis.

Un tel procédé, dont usent les vers libristes, ne doit pas, je pense, effaroucher la délicatesse minutieuse de M. Julien Benda et de ses mandants. Les braves gens qui lui ont donné mission, c'est, déclare-t-il, le public ou du moins « l'humanité lettrée » sensible à la poésie, voire à une poésie « avancée, » et cette mission, assure-t-il, se résume en ces deux mots : NON POSSUMUS, *nous ne pouvons pas.*

Que ne peuvent-ils pas? Accepter, suivre, comprendre?... ou admirer?

« Toute une poésie moderne », écrit M. Benda, adopte systématiquement deux traits, dont l'un est la suppression du vers métré, l'autre la suppression de toute ponctuation. Cela tient, assure-t-il, à ce que l'on considère, à tort, le poème comme devant être *dit* et non pas *lu*, du moins à haute voix et non silencieusement. J'objecterai d'abord que le poème n'existant comme poème qu'à la condition qu'il porte en soi ce que M. Benda nomme sa *musicalité*, si on le lit silencieusement doit à l'esprit du lecteur silencieux, de même que s'il lisait une partition musicale, suggérer les modulations et les timbres dont se constitue cette musicalité. Il se peut que le « diseur » prenne à tâche de restituer aux vers leur mesure et leur ponctuation; mais pour quelle raison le lecteur silencieux ne prendrait-il pas la même peine?

M. Benda m'accordera que ce doit être par suite d'incapacité ou d'inattention. La collaboration s'étend toujours de l'auteur au lecteur lorsque celui-ci n'est pas endormi ou distrait. Peut-être « toute une poésie moderne » exige-t-elle du lecteur une part de collaboration qu'on peut juger excessive. Il est simple, dans ce cas, de ne pas la lui accorder.

Mais M. Benda, toujours en sa qualité de porte-parole de ses mandants, je veux dire du public et de l'humanité lettrée, se refuse aussi à admettre un troisième « trait apparemment fondamental d'une certaine poésie moderne », c'est son *inintelligibilité*, ou, comme il l'appelle un peu plus loin, « la religion de l'obscur ».

Il semble s'imaginer que le poète choisit d'être obscur ou de ne l'être pas. Il le conjure de mettre fin à cette gageure. Le poète dit ou chante ce que, dans le for de sa conscience ou de sa pensée, il sent l'inéluctable nécessité de dire ou de chanter dans la forme, avec l'extrême rigueur ou la surabondance d'élucidation

qui lui est imposée par une force interne, mystérieuse, à laquelle il est contraint d'obéir.

Quand son œuvre est accomplie, elle plaît ou elle déplaît; elle rencontre la faveur de l'humanité lettrée, ou cette faveur lui est refusée. Les commentateurs les plus obligeants, les Marcel Raymond, les Thibaudet, les Rolland de Renéville y dépensent en vain leurs efforts les plus passionnés, le poète ne changera pas, le public ne sera pas, ne se voudra même pas plus compréhensif, M. Benda et ses mandants se heurteront aux mêmes obstacles : la poésie demeurera, s'il lui convient, hermétique et métrée (et, pour ma part, je le souhaite !) ou non métrée, se présentera avec ou sans ponctuation, pléthorique ou lymphatique, nul n'y peut rien, nul n'en saurait rien prévoir, n'y saurait rien changer. Elle est ce qu'elle est, suprême. Aucune volonté préconçue n'y saurait remédier.

Mais, suivant une boutade qui donne à réfléchir, aperçue dans un cahier de notes de Paul Valéry : Ce n'est pas le poème qui est obscur, ne serait-ce pas plutôt le lecteur?

André Fontainas.

LE TOMBEAU DE PAUL VALÉRY, par *Paul Lorenz* (éditions du Méridien). — Reprenant le mythe de Narcisse où Valéry avait déjà exprimé en un chant d'une si parfaite pureté les plus hautes pensées d'une méditation sans cesse reprise sur les données complexes du problème de la création poétique, Paul Lorenz accomplit le tour de force d'évoquer l'art souverain du poète de Charmes et de rester absolument personnel. Il nous fait songer à Valéry comme Valéry nous fait songer à Racine ou au La Fontaine de l'Adonis.

Le poème se compose de deux récitatifs en laisses inégales dont les pauses mesurées répondent exactement aux nécessités du développpement de l'idée et du mouvement vocal : la mort de Narcisse résume tous les secrets de la pensée devant le mystère de l'être et de cette pensée qui ne peut prendre conscience d'elle-même que devant ce qui lui résiste. A ce chant désespéré mais fier répond l'oracle d'Echo : seule réalité durable, incorruptible, la parole unit pour l'éternité en sa musique sacrée la double image qui, charnelle, ne pouvait s'atteindre.

LE TOMBEAU DE PAUL VALÉRY, par *Jeanne Marvig* (éditions Diderot). — Nous connaissions de beaux vers de Mme Marvig. Le trophée qu'elle lie aujourd'hui sur la tombe illustre, ne nous déçoit point. Trois poèmes : *L'Appel de l'arbre*, *Regard sur le cimetière marin*, *Narcissa*. Chacun est allusif à un sommet de l'œuvre poétique de Valéry. Dans le premier Mme Marvig emploie une forme de strophe chère à Moréas et dont Valéry a usé avec un rare bonheur dans *Le Platane*. Dans le *Regard sur le cimetière marin*, le poète fait éclater sa maîtrise dans le maniement du rythme décasyllabique si difficile. Il est touchant que Mme Marvig ait pris pour argument du troisième poème *Narcissa*, la fille du poète Young ensevelie à Montpellier sous les rares essences du Jardin des Plantes. Valéry se promena souvent auprès de ce tombeau.

CHATEAUX D'ENFANCE, par *Noël Ruët* (éditions du Cahier du Nord). — C'est de la Wallonie que nous viennent comme « naguerre » les beaux vers de Noël Ruët. Comme on a plaisir à parler de ce poète dont la musique secrète et profonde chante comme une source dans l'enchantement du silence. Ruët est le poète qui sut rester le mieux fidèle à la tradition du groupe de la Fantaisie. La grâce, l'ironie alternent avec les plaintes plus secrètes et plus émouvantes d'être contenues.

On est heureux de retrouver dans ce recueil le bel hommage à Tristan Derême qui aurait paru dans le numéro spécial du *Divan* consacré à ce grand poète trop tôt disparu.

GRAND COMBAT, par *Edmond Vandercammen* (Bruxelles, la Maison du Poète). — De Belgique aussi ce très beau poème de l'auteur d'*Inconnue des solitudes*, de *Saison du malheur* et d'*Océan*, Edmond Vandercammen transpose dans une sorte d'épopée divine l'affreux conflit qui déchira le monde. Il y a là un souffle puissant et une grandeur peu communs. Dans la dernière partie de ce beau poème, l'auteur fait un usage extrêmement curieux et heureux du grand vers de seize pieds si rarement employé. Il le manie avec aisance et sans emphase.

REFLETS SUR DES OMBRES, par *Jean Caubère* (éditions Sinfonia). — Jean Caubère, s'il a subi l'influence de Francis Viélé-Griffin, il s'en dégage par un sentiment très personnel des secrètes correspondances. S'il emploie le vers libre ce n'est point facilité. Il a trouvé dans des variations subtiles autour de l'alexandrin et de l'octosyllabique une forme qui répond exactement aux exigences de son art et d'une sensibilité généreuse. Cette forme est renouvelée de celle qu'employèrent avec perfection, Viélé-Griffin, Regnier et Fontainas. Ce triple parrainage lui valait d'être signalé aux lecteurs du *Mercure de France*.

ALMANACH, par *Henri Sales* (Les éditions de la Nouvelle France). — Voici beaucoup mieux que des vers d'almanach. Sur un ton familier mais jamais vulgaire Henri Sales nous livre des impressions directes et s'émeut aux spectacles de la vie. S'il affranchit son vers des lois strictes d'une métrique régulière, du moins ne franchit-il jamais les bornes au delà desquelles il n'y a plus que des balbutiements. Poésie spontanée qui fait parfois songer à Francis Jammes. Ce petit livre est mieux qu'une promesse. — J. POURTAL DE LADEVÈZE.

LES SPECTACLES

PLAINTE CONTRE INCONNU, de M. Georges Neveux (Théâtre Gramont). — La nouvelle pièce de M. Georges Neveux est digne de ce qu'on pouvait attendre de l'auteur du *Voyage de Thésée*. Par son climat, par son ambition, par son authenticité, elle se situe très au-dessus de ce qu'on est convenu d'appeler le théâtre contemporain. C'est une pièce qu'on peut aller voir et même qu'il faut aller voir, car elle offre amplement matière à rêverie, tant sur le plan de l'esprit que sur le plan de la technique.

Sur le plan de l'esprit, je salue d'abord en M. Neveux un homme qui ne craint pas de remuer les lieux communs. Il me semble que c'est à quoi l'on reconnaît les vrais poètes. Plus efficace, plus créateur en cela que M. Jean-Paul Sartre, l'auteur de *Plainte contre inconnu* n'a pas besoin de circonstances exceptionnelles ni de violences physiques pour émouvoir. Il part de la donnée la plus simple et la plus nue. Point de maquillage, point de cas extraordinaire, nul recours à l'actualité. Au contraire, par une pudeur qui lui fait honneur, M. Neveux a délibérément placé sa pièce fort loin de nous dans le temps (en 1910, autant dire avant le déluge), et même dans l'espace puisqu'elle se déroule en Russie. Et c'est avec le minimum de couleur locale et de chatoiements adventices qu'il nous met en face des éternels problèmes de la vie et de la mort, de la justice et de la charité, de

la solitude humaine et de cette soif d'absolu que nous portons en nous.

Six personnages, trois hommes et trois femmes, envahissent le cabinet d'un procureur impérial, bon bourgeois d'ancien régime et cultivé comme on l'était dans les classes moyennes sous les tsars, c'est-à-dire libéral, nourri de littérature française et de musique italienne, content de soi et de la société. Ces six personnages ont l'intention de se suicider dans la nuit, mais viennent porter plainte contre Dieu. Si leur décision est pareille, leurs motifs sont bien différents. Le jeune Kopak crevait de faim avant qu'un hasard l'eût fait gagner à la loterie; et la pensée des miséreux l'empêche de trouver goût aux plats fins dont il peut désormais se gaver. Plouchkine, homme d'affaires cossu, s'est cru bon d'épouser une femme du peuple qu'il abreuvait de tant d'humiliations qu'elle l'a fui, pour aller vivre heureuse avec un autre; c'est alors seulement qu il découvre quelle hypocrisie raffinée était la sienne, de quel orgueil naissait sa prétendue bonté, et il se prend en horreur. Michel, prisonnier en Mandchourie, s'est fait de sa jeune femme une idée si belle, que, retour de captivité, celle-ci le déçoit; comme il déçoit Dora qui s'était formée, elle aussi, une image merveilleuse de l'époux absent. Les deux autres sont une vieille femme dont le petit-fils s'est noyé sans qu'on puisse s'expliquer le drame, et une fille publique, Pacha, dont on ne saura qu'à la fin ce qui lui fait souhaiter la mort.

Vainement le procureur, dérangé dans son béat contentement, supplie-t-il et s'emporte-t-il tour à tour : rien ne peut faire démordre ces plaignants insolites de leur résolution. C'est alors qu'il imagine de les guérir en les introduisant dans le détail de son bonheur. Mais à mesure qu'il se confesse devant eux, chacune des recettes dont il se vante et qu'il croyait si sage apparaît pour ce qu'elle est au juste : un misérable palliatif, une façon paresseuse et ignoble de s'aveugler soi-même. C'est cette épaisseur satisfaite qui est la mort réelle : celle de l'âme, au lieu que ces révoltés au seuil du suicide sont les vrais vivants. D'ailleurs, il suffira à ceux-ci d'une dernière méditation commune pour s'apercevoir de ce qu'il y a dans la vie qui la fait digne d'être vécue. La prostituée avouera qu'elle attend un enfant et Kopak offrira d'en être le père, les deux jeunes époux se réfugieront eux aussi dans l'idée d'une prochaine naissance, et les deux plus vieux se joindront à cette double espérance. Le procureur reste seul avec sa fausse quiétude, ses formules éculées et son égoïsme démasqué. C'est lui qui finalement met le revolver sur sa tempe tandis que le rideau se ferme.

Il me semble que cette analyse rend assez bien compte en soi de la pièce et de ses limites. Elle commence avec une force et une autorité remarquables, elle pose le problème, ou plutôt les problèmes, avec puissance et sobriété, puis elle s'émiette, s'allonge,

se disperse, et finit par se rassembler dans une conclusion qui exprime la gaucherie, peut-être la hâte, et qui s'ouvre même à des facilités. Dans le trait de la prostituée enceinte et du brave cœur qui la rachète, il y a une banalité un peu vulgaire (j'en parle naturellement sur le seul plan de l'esthétique) qui étonne chez M. Neveux. Est-ce d'avoir placé sa pièce en Russie qui l'a incliné vers ce tolstoïsme, ou seulement l'embarras d'un auteur empêché de conclure? Sans ce moyen commode que je ne puis aimer, j'aurais bien volontiers passé à l'auteur le demi-échec de sa fin, car un débat de cette nature ne saurait finir : pas plus sur la scène que dans la vie. Il reste qu'une pièce d'une telle sincérité et d'une telle ampleur, et qui offre au début de si beaux endroits, demeure jusque dans ce qu'elle a de manqué une œuvre digne de la plus haute estime, et même, par instants, d'une pleine admiration.

Peut-être la technique à quoi s'est résolu M. Neveux entre-t-elle pour quelque chose dans les incertitudes de sa dernière partie. *Plainte contre inconnu* dure deux heures, un quart d'heure de plus que *Huis clos* de M. Sartre : pour l'un comme pour l'autre, c'est trop. Je vois bien ce qui a pressé M. Neveux : un certain souci de réalisme, je crois, ou de fidélité à la réalité, s'il préfère. Mais l'art n'est pas la réalité, c'en est la transposition. Je pensais d'abord qu'à condition d'écourter et de condenser sa fin, l'auteur pouvait fort bien ne faire qu'un long acte de son ouvrage. Aujourd'hui j'en suis moins sûr et j'opinerais plutôt pour le contraire. Le moment où le procureur s'absente de la scène me paraît le bon endroit pour faire tomber le rideau. Ensuite, un court entr'acte eût été utile, pour procurer quelque repos aux forces de l'auteur autant qu'à l'attention du public. *Plainte contre inconnu* débute avec une vigueur et une densité telles qu'il n'est pas étonnant que ni M. Neveux ni les spectateurs ne puissent sans fatigue soutenir le train jusqu'au bout. Qui veut voyager loin ménage sa monture. Ainsi faisaient Racine, Molière et Beaumarchais, qui peut-être avaient leurs raisons.

Pour tout le reste, on ne peut que louer le dramaturge et la troupe. Je suis sensible au fait que, refusant les commodités de l'allusion contemporaine, M. Neveux a choisi des âmes russes pour y faire dérouler son drame : nous savons depuis Dostoïewski de quelles ressources elles disposent pour affronter de pareilles questions. Une certaine propension à la confidence publique, qui n'est guère dans le tempérament français, et qui se remarque chez les personnages de la pièce, trouve ainsi le secours d'une excellente « crédibilité ». Les acteurs sont bons et jouent avec cohérence. M. Jean Marchat dans le rôle du procureur, MM. Jean Brochard (Plouchkine) et Michel Etcheverry (Kopak) sont les meilleurs du lot. La mise en scène de M. Jean Mercure et le décor de M. Madès sont réussis, puisqu'on ne les remarque pas, signe

qu'ils servent un texte sans prétendre à le supplanter, comme trop de faiseurs en ont pris l'insupportable habitude.

Morts sans sépulture, *La putain respectueuse*, de M. Jean-Paul Sartre (Théâtre Antoine).

M. Jean-Paul Sartre a beaucoup d'amis, qui lui font autant de tort que ses ennemis, si ce n'est davantage. Car ses amis sont en général intelligents, au lieu que ses détracteurs professionnels se recrutent parmi ce qui se fait de mieux en matière d'innocents et de pompiers.

Or, amis et ennemis sont d'accord pour donner la première place, dans le spectacle du Théâtre Antoine, à *Morts sans sépulture*, pièce qui est le type du théâtre intellectuel, c'est-à-dire en fin de compte le contraire du vrai théâtre. M. Sartre y pose en professeur un certain nombre de problèmes sur la torture, la résistance à la torture et le droit de tuer un individu pour sauver une collectivité. Cette évocation d'une actualité toute récente n'est pas en soi de fort bon goût, et l'interprétation ajoute à ce qu'elle a de déplaisant par sa grandiloquence. En bref, une erreur totale.

Au rebours, *La putain respectueuse*, à quoi personne ne semble prêter grande attention (si ce n'est deux ou trois niais pour déclarer peureusement qu'elle est une offense à nos alliés !), est une pièce d'une vigueur et d'une sobriété étonnantes. Autant *Morts sans sépulture* est dépourvu de vertu dramatique, autant ces deux tableaux en sont pleins. Il s'agit d'une fille publique que les Blancs pressent d'accuser faussement un nègre pour sauver l'un des leurs qui a assassiné un autre nègre. Elle résistait à la violence, elle est flouée par la douceur manœuvrière d'un vieux sénateur retors. Et finalement elle souscrit au mensonge, par lassitude, et parce qu'il y a quelque chose en elle (aussi bien que dans le noir pourchassé) qui s'incline à l'avance devant la supériorité des riches. Cette satire lucide et cruelle, dont pas un mot n'est à retrancher, va plus loin que la seule question noire et s'adresse en même temps à toutes les hypocrisies sociales du monde contemporain.

M. Sartre est intéressant même quand il se trompe. Il est excellent dans cette petite pièce rapide et qui frappe juste à chaque réplique.

Francis Ambrière.

LE CINÉMA

Brève rencontre.

L'anecdote la plus simple et la plus dépouillée, la plus éternelle et la plus rebattue : le drame du triangle; et sans même que l'adultère, comme on dit joliment, soit consommé. Avec cela, la plus haute, la plus heureuse, la plus discrète utilisation des moyens narratifs propres au cinéma; — la meilleure conjugaison en contrepoint du dialogue et de l'image, dans un mouvement qui ne faiblit jamais; — l'emploi le mieux approprié du monologue intérieur et du récit indirect; — l'interprétation, Celia Johnson en tête, la plus simple et la plus pathétique; — l'efficace alternance de l'humour anecdotique et de la tragedie fondamentale qui est l'argument même; — des décors d'une vérité, et par là d'une *absence*, magnifiques; — le meilleur film projeté à Cannes et le meilleur film anglais. Eh! oui, je ne traite mon sujet qu'en superlatifs. Mais tels sont, en effet, les mérites objectifs du chef-d'œuvre de Noël Coward et de David Lean.

La grandeur des Ambersons.

Arson Welles est l'un des trois ou quatre auteurs authentiques du cinéma américain — l'un de ceux, veut-on dire, qui sont ensemble scénaristes et metteurs en scène. Il est aussi le plus révolutionnaire d'entre eux : il l'est par la technique et il l'est par sa personnalité. La technique : elle tend, par l'abondance des plans fixes et la profondeur du champ, à rendre au cinéma une espèce de théâtralité, qui peut en effet le servir à l'occasion. Sa personnalité : habité par la volonté de puissance, c'est pour ainsi dire de l'autobiographie indirecte qu'il infuse à son personnage masculin central, dans son premier film, *Citoyen Kane*, comme dans celui-ci. Les différences entre l'un et l'autre sont notables. En premier lieu, alors qu'il est lui-même le principal interprète du premier, il n'assume, dans le second, que le rôle, objectif et impersonnel, du récitant invisible, qui relie les divers épisodes entre eux. Secondement, il a renoncé aux moyens techniques — découpage et montage — d'une narration naïvement révolutionnaire pour raconter cette histoire d'une dynastie américaine décadente du début du siècle, engluée dans les préséances, selon la pure méthode chronologique. *La grandeur des Ambersons*, au total, est une œuvre assez importante, souvent très jolie dans le pittoresque et le détail narratif, mais froide, un peu bien dispersée, et que gâche une fin beaucoup trop cursive, et bâclée pour tout dire.

Madame et ses flirts.

Cet absurde titre pour le Palais-Royal sert ici d'équivalent à *Palm beach story*, le titre original du dernier film de Preston Sturges, justement l'un des quelques ciné-auteurs américains dignes de ce nom, et dont on connaissait déjà *Christmas in July*. Disons tout de suite que c'est depuis deux ans l'œuvre où nous avons ri le plus, et du meilleur cœur. Il y a là dedans du gros vaudeville, d'ailleurs sans bassesse (et jusqu'à des histoires de sourds); une bagarre d'alcooliques traitée en farce, à la manière des frères Marx; des morceaux entiers de dialogue d'un comique assez brillant, et quelques scènes qui tombent à plat; des situations et des personnages merveilleusement cocasses; rien de très nouveau, au total, et la plus confondante confusion des genres, comme il arrive chez les Anglo-Saxons. Mais on ne ratiocine pas sur le rire. Et, entre quatre ou cinq excellents comédiens visiblement fort bien dirigés, il y a notre Claudette Colbert, toujours malicieuse, toujours ravissante, pour ne rien dire de ses charmes les plus tangibles.

Fantasia.

La critique française entière — Louis Beydts et Jean Fayard exceptés — a été saisie devant ce dernier Walt Disney projeté en France — quatre ou cinq autres longs métrages en technicolor ont été réalisés, postérieurement à celui-ci, par le père de Mickey mouse — d'on ne sait quelle aveugle rage esthéticienne. Les plus indulgents ont hurlé au sacrilège devant cette tentative de transposer quelques morceaux de musique classique en images animées et en couleurs. On aurait pourtant pu croire que le principe même des concordances entre les arts était considéré par tous les bons esprits comme vérité esthétique reçue depuis les générations symbolistes. Il est vrai qu'on affirme la transposition indigne. Je ne suis pas orfèvre, n'étant pas musicien. Mais il me paraît bien en effet que des morceaux entiers de *Fantasia* — le film est construit sur huit symphonies différentes — ne méritent que d'être oubliés. Mais ils méritent de l'être. Car il y a *aussi*, dans *Fantasia*, *L'apprenti sorcier* de Paul Dukas, raconté

dans un merveilleux style de ballet, inimitable et merveilleux, où la couleur le dessin et le mouvement sont conjugués parfaitement, et où nous retrouvons la plus illustre héroïne de l'écran mondial : Mickey la Souris; et *aussi* le *Casse-noisettes* de Tchaïkovsky, où Disney s'égale au compositeur qui là lui a fourni sa matière et son inspiration; et *aussi* la piste sonore, une plaisanterie de deux minutes, mais admirablement bien venue. Maintenant, qu'on imagine le spectacle réduit à ces trois morceaux, et qu'on imagine, pour leur confusion, nos esthètes et fort bons camarades de la critique française rendant les armes au chef-d'œuvre au lieu de porter plainte pour profanation. Sans compter, peut-être, qu'il eût été décent de ne pas tirer à bout portant sur une œuvre aussi noblement ambitieuse quand on fait profession, chers confrères, de fulminer contre les commerçants de la pellicule, de pourchasser le navet et de détecter les œuvres originales. On sait, je pense, que les adaptations musicales sont de Léopold Stokovsky, qui a également assumé la direction de l'orchestre.

***

Je tâcherai, le mois prochain, de centrer ces notes sur le cinéma français.

JEAN QUÉVAL.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LA PENSEE DU XVIII^e SIECLE. — « Le grand siècle, c'est le XVIIIe que je veux dire.... » : à propos de l'ouvrage posthume de Paul Hazard, qui a paru en octobre (1), on a souvent cité ce mot de Michelet; non pour l'approuver ni même pour le discuter, mais avec une sorte d'indifférence et pour noter un moment dépassé. Ainsi l'énorme bouillonnement de pensée qui de cette centaine d'années a fait l'unité que l'histoire appelle un « siècle », nous lui sommes devenus étrangers. Ce sont les analyses du *Capital* qui nous concernent et non plus les déclamations du *Contrat social*. Le *Dictionnaire philosophique*, aujourd'hui, nous paraît niais. La pensée du XVIIIe siècle a été trop souvent une pensée de combat; elle s'est moulée sur son objectif; elle s'est définie par ce qu'elle voulait ruiner; le triomphe l'a entraînée dans la même ruine.

Mais va-t-on chercher dans l'histoire des formules directement applicables aux problèmes du présent? Il n'est guère vraisemblable d'ailleurs que de cet étonnant brassage d'idées, qui a occupé durant tout un siècle des esprits qui valaient bien les nôtres, il ne reste rien pour nous.

Prenons un exemple. Nous arrivons, cahin-caha, à nous faire une certaine notion de l'homme. Elle ne ressemble pas à celle qu'essayait de dresser le XVIIIe siècle, ni à celle sur laquelle

(1) *La Pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing*, 2 vol. de texte vendus ensemble, 1 vol. de références vendu séparément, Paris, Boivin et Cie.

le XVII[e] a vécu avec assez de confort. Celle-ci était une notion de théologien, fondée sur le dogme du péché originel; l'autre, une notion de métaphysicien, fondée sur la doctrine de la bonté naturelle de l'homme (le dogme inversé). Deux « hypothèses » que nos biologistes ignorent; ils n'en ont pas l'usage. Mais seraient-ils aussi libres de leurs allures si elles ne les avaient pas précédés historiquement, si elles ne s'étaient pas éliminées l'une l'autre au cours d'un processus historique? Le XVIII[e] siècle est justement le moment où ces deux termes opposés, qui depuis des siècles (ce que peut-être Paul Hazard ne marque pas assez) dansaient, feintaient et paradaient l'un devant l'autre, se sont enfin empoignés aux cheveux. Alors s'est noué un mouvement dialectique qui aboutit jusqu'à nous — ce n'est pas assez dire — qui épaule nos propres et présentes recherches. Celles-ci auraient beaucoup moins de sens, et de sûreté aussi, elles seraient désorientées, découvertes à droite et à gauche, environnées de mille pièges idéologiques, si on les détachait du courant historique qui les porte.

La même remarque est évidente s'il s'agit des rapports de l'individu et de l'Etat, thème qui ne manque pas précisément d'actualité; et pourtant le XVIII[e] siècle s'est satisfait de solutions théoriques rudimentaires à nos yeux, et parfois puériles.

Autre exemple. Nous lui reprochons — et certes nous n'avons pas tort! — d'être allé piller les bagages de Descartes, et, y ayant trouvé la Raison, d'en avoir usé avec le même discernement qu'un Zoulou d'une mitraillette. Trop de philosophes aussi, avec toutes leurs prétentions, n'ont été que des pamphlétaires. Ils promettaient monts et merveilles, pour ne laisser après eux que des cendres. De leur légèreté, de leur étroitesse, de leurs insuffisances, des déceptions qu'ils semaient est né spontanément, et sans tarder, un contre-courant (c'est de lui que traite tout le tome II de notre ouvrage, qui a particulièrement frappé les chroniqueurs). Plus la raison trahissait de présomption, et plus le sentiment haussait le ton de ses revendications. Tout cela a vite installé une belle pagaille dans les esprits et dans les âmes. Il y avait là les éléments d'un drame; les contemporains en ont peut-être mal ressenti le tragique (la vie de Rousseau, pourtant...); mais ne sommes-nous pas tout préparés, nous, à le déguster?

●

Un monde, donc, sépare ce temps et cette pensée des nôtres. Les données des problèmes n'ont pas varié, elles ont changé profondément. Mais les attitudes des esprits, leurs démarches, leurs ambitions, leurs réussites et leurs échecs nous intéressent encore de près, non comme modèles, mais parce qu'ils ont pour

nous une valeur d'expérience. C'est ce qui fait l'importance de l'ouvrage de Paul Hazard. Il nous plonge « dans le bain ».

Ses deux ouvrages, plutôt; car du plus récent on ne peut pas détacher *La Crise de la Conscience européenne* (1), qui dès 1935 en avait préparé les avenues. De l'un à l'autre les différences ne tiennent guère qu'à la différence des sujets; la *Crise*, plus minutieuse, porte sur la période 1680-1715, interrègne inerte en apparence, en fait tout grouillant d'une fermentation diffuse.

A supputer en imagination le fichier qui a supporté cette synthèse, on frémit : quelle documentation, quelles lectures, quelle érudition ! Car, puisqu'il s'agit d'histoire littéraire, Paul Hazard a dépouillé, autant que les grands auteurs, ceux dont nous ignorons jusqu'au nom et qui ont pourtant marqué leur époque. Le mot *européen* revient dans ses deux titres : tout un peuple d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands et d'Anglais fourmille entre ses pages et jalonne des perspectives renouvelées et approfondies. Or cette érudition ne s'étale pas. Et même elle se dissimule. Elle est en résidence forcée dans le volume de références qui termine chacun des deux ouvrages. Elle est partout dominée et assimilée.

Il n'y a pas de mal à dire que les érudits et les gens qui pensent sont rarement les mêmes gens — puisque les érudits eux-mêmes se défendent de chasser sur des terres où ils ne se sentent pas chez eux. Ils poussent bien loin leurs scrupules; travaillant sur le champ même de la culture, ils en viennent à lui refuser jalousement le plus petit service; ils se croiraient compromis. Le résultat est que, se retranchant de la vie de l'esprit, ils la privent aussi des nourritures solides qu'ils pourraient seuls lui apporter. Et la culture, en France, s'étiole, c'est le moins qu'on puisse dire. Contre certains excès c'est une réaction à son tour excessive, et également déraisonnable. L'œuvre de Paul Hazard paraît prouver par l'exemple qu'il n'est pas impossible de déterminer une position raisonnable où les doctes ne s'humilient pas et où les gens cultivés ne perdent pas leur temps.

S. de Sacy.

(1) Une réédition maniable et d'un prix abordable a paru en même temps chez le même éditeur, en un seul volume réunissant les tomes I et II de la première édition. On a considéré que les références n'intéressaient que les spécialistes. L'index et la table analytique n'ont pas été repris dans l'édition nouvelle; c'est dommage; ils ne l'auraient guère alourdie, et ils auraient bien allégé les recherches.

LA BRUYÈRE ET SES « CARACTÈRES », par *Pierre Richard* (Coll. « Histoire des chefs-d'œuvre littéraires », Malfère, Amiens).

Deux cents pages de texte, cinquante pages de notes : une mise au point de tout ce qu'on sait aujourd'hui de La Bruyère et de son œuvre. Il faut, en lisant, avoir les *Caractères* sous la main, et s'y reporter en suivant docilement les notes de M. Richard; on aperçoit alors toute la valeur d'éclaircissement de son livre, et l'on découvre que les *Caractères*, sans tomber dans la confidence, sont le relevé d'une expérience très personnelle : un recueil de reportages-express. Il y a déjà là du journalisme, — du journalisme tel qu'on le rêve.

L'ACADÉMIE GONCOURT EN DIX COUVERTS, par *Georges Ravon;* nouvelle édition, revue et augmentée (Aubanel).

Trois parties : comment est née et s'est constituée l'Académie Goncourt — les dix « couverts » (qui tiennent lieu ici des « fauteuils » du quai Conti), avec la liste de leurs titulaires et une notice sur chacun d'eux — le fonctionnement et l'histoire de l'institution depuis la validation définitive du testament en 1900. Un documentaire nourri et un livre vivant.

Depuis lors, les dix « couverts » ont eu vingt-neuf titulaires; Justin Rosny et Lucien Descaves occupent le leur depuis le début; c'est celui de Huysmans qui tient le record opposé avec six titulaires, Sacha Guitry étant le dernier.

VIE DE MONSIEUR DESCARTES, par *Adrien Baillet* (Table Ronde).

Qu'une collection s'intitule *Grandeur*, et qu'elle débute par une biographie de Descartes, voilà qui est pour nous plaire. Celle-ci sera une galerie de grands hommes dépeints par leurs contemporains. Souhaitons que chaque texte soit présenté avec le même goût et qu'il ait autant de signification que cette *Vie de Monsieur Descartes* (qui date de 1691).

Par quelle aberration des éditeurs — et des philosophes — le livre de Baillet n'était-il jusqu'ici accessible qu'aux spécialistes? Il est pourtant de première importance pour la connaissance de Descartes; mais il dérange bien des idées reçues.

LÉON BLOY, par *Louis Lefebvre* (Bonne Presse).

Léon Bloy à la *Bonne Presse*, c'est assez piquant. C'est même tout ce qu'il y a de piquant dans ce livre, fait de petits morceaux de deux à trente lignes — genre *pensées* — découpés dans l'œuvre de Bloy et classés par sujets. Léon Bloy chez Mme de Sablé : une image vraiment fidèle.

Toutefois, précédant ces cent pages curieuses, vingt pages de M. Louis Lefebvre mettent en place avec justesse un Bloy qui réellement fut à la fois mendiant ingrat et pèlerin de l'absolu. Et nous remercierons l'auteur de l'hommage qu'il rend à Rachilde et à Vallette qui, incroyants, accueillirent Marchenoir un demi-siècle avant la *Bonne Presse*.

LES ARTS

Pour le critique, qu'il soit critique littéraire ou critique d'art, il ne devrait y avoir qu'un seul problème : celui de laisser toutes leurs chances aux créateurs et, si possible, de les augmenter. Telle m'apparaît du moins la définition de ce que l'on pourrait appeler une critique efficace. Ce n'est pas la limiter que de la concevoir ainsi, car tout ce à quoi elle peut prétendre lui serait donné de surcroît, et d'abord la délectation et l'ennoblissement de ceux-là pour lesquels l'œuvre d'art est faite, vous et moi, tout le monde ou, du moins, ceux qui auront cette chance, parallèle à la chance créatrice, d'admirer et d'aimer.

Mais, dans ce Paris gorgé de splendeurs et de pestilences, dans ce Paris qui a déjà connu la Régence et le Directoire, une telle

position serait sans doute plus proche de la simplicité d'esprit que de la simplicité de cœur. Combien de questions — que l'on ne saurait éluder — embrouillent à plaisir les problèmes fondamentaux de toute activité créatrice? Alors qu'il n'est de M. Prudhomme ou de Bouvard et Pécuchet du snobisme qui ne pose avec véhémence le postulat de la plastique avant toute chose, alors que les meilleurs esprits — et les pires — s'accordent pour laisser l'œuvre d'art dans son domaine propre, jamais pareilles logomachies n'ont précédé, entouré et écrasé la moindre production de la peinture ou de la statuaire. La parole noie tout, depuis l'effort du véritable créateur jusqu'aux vaines tentatives de l'impuissant. Elle tend un brouillard artificiel entre l'œuvre et l'artiste, d'une part, entre l'œuvre et le public, de l'autre. Elle couvre de ses théories les combinaisons commerciales, les luttes de clans et jusqu'aux servitudes d'un monde où l'art risque de devenir un épiphénomène sans grande importance.

Critiques et théories me semblent si bien engluer toute activité créatrice que j'en suis, personnellement, à croire à l'éminente vertu du silence devant l'œuvre d'art et ne serais pas loin de souhaiter — dans ce dirigisme sans direction où nous sommes plongés — que l'on interdise d'écrire sur ce qui est fait pour être contemplé. C'est dire que je n'ai pas accepté sans hésitation de prendre la responsabilité de cette chronique. J'ai plus de goût, ou du moins d'inclinaison, à présenter des objets qu'à parler sur eux. Une des chances de ma vie est, quelquefois, d'être en mesure de le faire. Là me paraît être le véritable service de l'œuvre d'art. C'est une œuvre de critique efficace que j'ai pensé faire en organisant l'exposition des Chefs-d'Œuvre de la Peinture Française au Petit Palais. Je crois donc avant toute chose à l'efficacité de l'œuvre d'art quand on la place dans sa lumière, dans sa solitude et sa dépendance, et dans son silence. Mais je sais aussi de quel secours peut lui être le langage. Je n'aurais pas l'immodestie de me retourner vers les grands exemples, encore que l'on ne puisse parler de critique d'art, du moins dans notre pays, sans évoquer ce que Baudelaire fut pour Delacroix. Mais je ne suis pas sans voir que notre temps ne manque pas de critiques efficaces. Les désordres de l'esprit seraient sans doute encore plus virulents qu'ils ne le sont, si ces critiques n'équilibraient de leur mieux les incontinences de ceux qui ne savent ni ce que c'est qu'admirer, ni ce que c'est que créer. J'ai formé l'espoir qu'il me serait peut-être possible, dans la liberté de cette revue, d'ajouter de temps à autre une voix à celles de ceux pour lesquels la critique n'est pas une revendication, mais une communion et un appel, une libération des chances créatrices et des chances d'admiration et non pas l'expression du tourment d'un homme qui ne sait admirer ni créer.

Mais puisqu'il doit être ici question des œuvres plastiques, il serait peut-être bon de les définir dans leur essence. L'usage des hommes et, particulièrement celui des jeunes gens, m'a prouvé que cette précaution pouvait ne pas être inutile. La plupart de ceux qui emploient ce mot me semblent, en effet, ne savoir même plus ce qu'il veut dire. Je me souviens d'un jeune confrère — il était critique d'art et n'était pas loin de se juger écrivain — qui visitant un jour cette exposition de Chefs-d'Œuvre de la Peinture Française dont j'ai déjà parlé, ne pouvait dire une phrase où ne revînt le mot plastique. C'était le seul rapport qu'il semblait ne pouvoir nouer avec ces œuvres qu'il voyait pourtant pour la première fois, car son âge lui interdisait d'avoir des souvenirs du temps lointain où ces toiles étaient encore exposées au Musée du Louvre, avant leur grande périgrination vers les refuges où elles sont restées près de six ans loin du regard de tous les hommes. Comme un peu agacé, je lui demandais : mais qu'entendez-vous par plastique? — Mais, me répondit-il, c'est la matière... et sa main semblait pétrir on ne sait quelle terre glaise immatérielle. — Non, Monsieur, ai-je cru devoir lui répondre, plastique ne signifie pas « matière » mais qui a la puissance de former. Ce n'est pas le matériau, mais ce qui l'anime. Ce n'est pas ce qui reçoit la forme, mais ce qui la donne. Regardez ce personnage penché sur un livre dans la partie droite de ce grand tableau. C'est Baudelaire et ce tableau c'est l'atelier de Gustave Courbet. Il me semble entendre l'un et l'autre, et le peintre et le poète, vous répondre que la plastique est ce qui donne une forme aux rêves de notre esprit et aux visions de nos sens.

J'avais besoin de dire cela dans le premier article de cette chronique.

André Chamson.

L'EXPOSITION FOUGERON. — Dans sa récente exposition, galerie Billiet, Fougeron semble évoluer vers une appréhension plus directe de la réalité. Certes, on y retrouve ses constructions et ses couleurs familières. Mais tout cela prend une substance nouvelle. Une vraie petite fille, un tabouret, un poisson surgissent de cet univers construit et tirent le peintre vers le monde réel. C'est comme une fenêtre qui s'ouvre. Et le plus figuratif de ces tableaux est aussi le plus beau : une raie rose pâle, sur fond sombre, attendrissante d'ingénuité, petite-fille de la raie de Chardin. — L. M.

BRAQUE LE PATRON, par *Jean Paulhan* (Genève, éd. des Trois-Collines). — Braque le Patron? Et pourquoi pas? C'est pour Paulhan, le maître contemporain « qui donne de la peinture l'idée la plus aiguë à la fois et la plus nourricière ». De nombreuses reproductions, classées chronologiquement (hélas! sans la couleur de Braque) montrent l'unité de cette œuvre qui a cheminé sans souci de la mode. Les pages de Paulhan, pleines de finesse et de raison, apportent à Braque, dans une langue très simple, sur un ton proche de la conversation, un témoignage intelligent de compréhension affectueuse. — L. M.

VÉLASQUEZ, par *L.-P. Fargue* (Le Divan). — Dans la série des Demi-Dieux où Gide a déjà donné un beau Poussin L.-P. Fargue vient de publier un Vélasquez, Pour Fargue. « un des grands problèmes de la peinture et peut-être le seul est la recherche de la vie à travers les sentiments, de l'émotion à travers la vie ». C'est pourquoi il s'écarte de l'art abstrait et se trouve comblé par Vélasquez, tout plein de « passion pour l'homme intérieur ». Une bonne biographie, des illustrations accompagnées de notices et de citations, une bibliographie, classent cet ouvrage parmi ceux qui dépassent la simple vulgarisation. Une critique : des reproductions trop ternes, un peu floues, surtout dans la reproduction des détails. — L. M.

ASPECT ET PROPOS DE JAMES ENSOR, par *Firmin Cuypers* (Bruges, Stanforth). — Des textes de James Ensor, des fac-similés, des témoignages d'amis animent ce récit par ailleurs assez morne. Il y aurait plus à dire sur ce vétéran de la peinture. — L. M.

LA MUSIQUE

LE CENTENAIRE DE « LA DAMNATION DE FAUST ». — Rentrant de Bonn où le *Journal des Débats* l'avait envoyé pour rendre compte des fêtes organisées par Liszt en l'honneur de Beethoven, Berlioz, en 1844, reprend les *Huit scènes de Faust* écrites par lui seize ans plus tôt, au moment où, brûlé de passion pour Harriet Smithson, il était encore élève au Conservatoire et candidat au prix de Rome. Ces huit scènes — embryon du chef-d'œuvre, et auxquelles il n'aura autant dire rien à changer — ne seraient pas ce qu'elles sont, si Berlioz n'avait obéi à l'irrésistible emportement d'un amour désordonné, impétueux, et dont l'éclosion coïncida précisément avec sa première lecture de *Faust*. Lui-même a dit que la révélation du poème de Gœthe avait failli le « faire mourir ». Même en faisant la part de l'exagération romantique, il est bien certain que la partition garde la marque de ce choc. Lorsque Berlioz reviendra vers *Faust*, ses impressions premières renaîtront; et l'ouvrage entier, malgré le long intervalle écoulé depuis les *Huit scènes* jusqu'à son achèvement, ne portera point trace de cette interruption : il est au contraire peu d'œuvres dont les parties montrent moins de disparates.

Il en est bien peu, aussi, qui aient conservé, en dépit du siècle qui a passé, un semblable pouvoir de séduction. Je regardais l'autre soir de jeunes auditeurs qui, visiblement, en étaient à leur premier contact avec *La Damnation*. Et je retrouvais sur leur visage et dans leurs regards l'expression d'un enthousiasme qui fut le mien jadis, lorsqu'au Châtelet, sous la baguette d'Edouard Colonne, l'orchestre exécuta la *Marche hongroise*, puis quand les chœurs attaquèrent le *Chant de la fête de Pâques :* Christ vient de ressusciter... Depuis, combien de fois les ai-je réentendues ces pages fameuses, sans qu'elles aient cessé de m'émouvoir comme au premier jour?

Il y eut cent ans le 19 octobre que Berlioz mit la double barre finale sur la dernière page de son manuscrit. Sa musique n'a pas vieilli — ou du moins, si elle porte bien nettement sa date, si elle révèle franchement

l'époque à laquelle elle appartient, si, en un mot, elle est parfaitement romantique, du moins conserve-t-elle une jeunesse qui vient de sa sincérité.

Quand on lit les ouvrages si documentés de M. Adolphe Boschot, le mystère s'éclaire : il y a dans le romantisme, dans celui de Berlioz en particulier, une sorte de tromperie envers soi-même. L'homme s'abuse volontairement sur ses passions; il prend une attitude, il est tout à la fois acteur et spectateur de sa propre existence; il jouit de sa douleur, il la cultive. Et l'on en viendrait à douter qu'il l'ait éprouvée pleinement, tant il met de complaisance à s'en repaître, à l'étaler dans ses œuvres. Pourtant il suffit d'écouter telle page de *la Damnation* pour ne plus douter que Berlioz souffrit comme peu de cœurs ont souffert. « L'homme est un apprenti... » — et c'est bien la Douleur qui a dicté la scène de Marguerite à sa fenêtre, l'accompagnement de cor anglais de cette phrase merveilleuse, c'est bien un long apprentissage de la Douleur qui a fait passer dans cette musique toute la tristesse désespérée des amours déçues, des mortelles heures de vaine attente. Quiconque a souffert, quiconque a aimé, se retrouve en l'une ou l'autre de ces scènes, et c'est bien leur sincérité qui en fait la valeur.

Ce qui est singulier, c'est que ce pouvoir merveilleux n'est point de ceux qui livrent leur secret à l'analyse des textes. Bien au contraire, la lecture de la partition ménage plus de surprises désagréables que de plaisir : la réduction pour le piano est creuse. La partition d'orchestre, pour quelques trouvailles géniales qu'elle laisse découvrir, déçoit le plus souvent. Cette musique, il faut l'entendre pour la juger. Elle se dérobe, noir sur blanc, à qui prétend la disséquer pour la mieux comprendre. Elle reste insaisissable, et si l'on retrouve l'enchantement de certaines inflexions, de certaines lignes mélodiques, c'est l'exception : la partition ne saurait procurer à qui n'a point entendu une exécution à l'orchestre de *La Damnation de Faust* un plaisir comparable à celui que d'autres ouvrages, pourtant moins expressifs, réservent au lecteur. Il y a quelque magie dans l'art de Berlioz; *Les Troyens*, *L'enfance du Christ*, ne laissent pas davantage découvrir le secret : à première vue, on y décèle surtout les maladresses.

Ce ne sont pourtant pas ces faiblesses qui ont détourné les contemporains de Berlioz : les ouvrages qu'ils ont aimés, qu'ils ont applaudis, et dont ils se sont saturés, nous semblent aujourd'hui pour la plupart et même lorsqu'ils sont écrits avec une réelle adresse — bien plus vides de musique ceux du fougueux romantique de *La Damnation* et de la *Fantastique*. On reste surpris devant le *cas* Berlioz : seul Théophile Gautier aperçut la valeur du musicien et osa dire qu'il voyait en lui l'égal de Victor Hugo et de Delacroix, et que ces trois artistes formeraient pour la postérité la « trinité romantique ». Le poète d'*Albertus* devait être à peu près seul de son avis puisque la chute de *Benvenuto Cellini* à l'Opéra, en 1836, fut retentissante, et puisque, en 1846, *La Damnation* fut donnée malgré le rappel battu par les amis du compositeur, devant une salle aux trois quarts vide, et plus vide encore lors de la seconde audition.

On s'étonne aujourd'hui de cette indifférence. Elle semble d'autant moins compréhensible que la cohorte romantique suivait fidèlement ses chefs, saisissant tout occasion de bataille, toujours prête à houspiller les « perruques » et à scandaliser les bourgeois. Mais sans doute la musique restait-elle pour ces artistes et ces poètes un art mineur, un art d'agrément, puisqu'ils demeuraient incapables de discerner dans l'œuvre nouvelle d'un musicien de génie ce qui, précisément, prendrait au regard de la postérité la valeur d'un témoignage comparable à celui que nous trouvons dans *La Tristesse d'Olympio* ou dans *le Massacre de Scio.* Plus qu'aucun autre, Berlioz qui tient cependant à son époque par tant de liens, et qui, nous en offre aujourd'hui une image si complète, devançait son temps. Il lui appartenait de vivre une « vie romantique », en rançon de cette forme de génie. Il est souvent tragique d'être un précurseur, et lui en fut un, ou du moins, dans un pays qui demeurait attaché à des formes musicales périmées, il passa pour tel alors qu'il produisait cependant des ouvrages où nous cherchons aujourd'hui les manières de sentir de son époque, traduites dans un langage qui leur assure l'immortalité.

René Dumesnil.

BIBLIOPHILIE

EPREUVES DANS L'OMBRE. — En d'autres temps — je me connais — j'aurais inauguré cette rubrique par des souvenirs personnels, car j'ai été éditeur d'art, moi aussi, entre 1920 et 1930, et je dispose d'un grand choix d'anecdotes sur les auteurs-amis dont je publiais des livres : France, Gide, Voltaire, Saint-Evremond, Sir James Frazer, Valéry, Duhamel, Renan, Diderot, Suarès, etc..., et sur quelques autres qui n'étaient pas ou ne sont pas restés des amis. Sur des artistes aussi : Bourdelle, Perrichon, Siméon, Deslignères, mon Berthold Mahn (chaque intime de Berthold Mahn le croit à lui tout seul; l'extraordinaire, c'est qu'aucun ne se trompe complètement). On m'avait donné à mes débuts un titre essentiellement fragile et provisoire : j'étais « le plus jeune éditeur du monde »... Dans cette maison du _Mercure_, où Paul Léautaud nous a enseigné la manière de parler de soi à propos de tout, je n'aurais pas craint de publier d'abord des confidences. Je ne promets pas de m'en abstenir toujours. Mais aujourd'hui, d'autres souvenirs plus proches et collectifs m'imposent un sujet qui m'est autrement précieux. Il a tous les droits à la première place. Nous pourrons ensuite aborder l'esprit tranquille des thèmes différents.

Les brochures, les plaquettes clandestines nées sous l'occupation n'étaient pas destinées au bibliophile, on s'en doute. Le bibliophile cloître ses trésors, tandis qu'elles devaient circuler

pour accomplir leur besogne salutaire. Je ne connais qu'un exemple qui me contredise : les *Fragments sur la guerre* de Rilke, imprimés « pour quelques amis français de Rilke, en janvier 1944 », tirés à 85 exemplaires et dédiés par un D. assez peu mystérieux à la mémoire de Jacques Decour. Tout y révélait Daragnès dès la couverture, l'admirable rose rouge souillée d'une noire chenille, la marque gravée du titre, la mise en pages, le format lui-même, qui était celui de la petite série des Rilke chez Emile-Paul, où ont paru *Le Poète, Les Roses, Les Amantes* (1). Si cette plaquette avait été tirée à 1.000 exemplaires, le compte de Daragnès lui, eût été bon. C'est à 1.000 exemplaires qu'étaient tirées la plupart des Editions de Minuit, et elles avaient l'ambition de toucher bien plus de mille lecteurs. Elles n'en témoignaient pas moins la volonté la plus évidente de faire de petits ouvrages harmonieux, voilà où je voulais en venir, et le goût le plus apte à les réaliser. Il y a eu des publications interdites dans tous les pays occupés par l'ennemi. Rien, nulle part, qui ressemble à cette réunion de vingt-six volumes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre typographiques, comme le *Cahier noir* de Forez (François Mauriac). Plusieurs d'entre eux comportent d'ailleurs des exemplaires numérotés sur grand papier. Tout cela ne pourrait étonner que le bibliophile novice, qui ignorerait les rapports de Jean Bruller avec l'édition d'art avant 39, Bruller, futur Vercors. Mais pour n'être pas étonnante sur ce point, la réussite des Editions de Minuit le demeure sur tant d'autres.

Si les publications clandestines n'étaient point faites pour être soigneusement emprisonnées par les amateurs de pièces précieuses, elles n'ont pourtant pas d'autre but aujourd'hui. Et plus elles se sont montrées humbles d'aspect, populaires de diffusion, plus elles ont de chances d'être introuvables. Je pense aux réconfortants *Conseils à l'occupé* de Jean Texcier (1940), aux minces brochures si pleines de la Bibliothèque française, à la première édition d'*A travers le désastre*, de Jacques Maritain (il y en a deux autres, également clandestines mais beaucoup plus soignées, la deuxième d'Hartmann, la troisième des Editions de Minuit). L'originale américaine était parvenue à Lyon par la Suisse, en 1941. Elle avait été confiée à Rémy Roure pour quarante-huit heures. L'un de nous passa une nuit à en taper le texte, un imprimeur complice le composa et le tira à toute allure. Sous sa couverture rouge et muette, la brochure est sortie bourrée de fautes. C'est la bonne édition...

Quelques exemples entre des centaines, des milliers de publications, si l'on compte les tracts, les journaux, les revues : je

(1) En 1945, Emile-Paul a réédité dans la même série ces *Fragments sur la guerre*.

félicite Jean Dalligny d'avoir entrepris son *Essai de bibliographie de la littérature clandestine française de* 1940 *à* 1944 (2), mais je le plains.

Depuis la Libération et la victoire, le beau livre a recouvré un de ses droits traditionnels, celui de rendre hommage sous des formes diverses, aux grands événements contemporains. La bibliophilie élève des monuments durables, qui n'ont point de peine à surclasser les effigies ou les symboles de bronze et de marbre. Il en est de toutes sortes; je ne puis naturellement citer que ceux que je connais. Tantôt, l'ouvrage présente sans aucun luxe une simple monographie, comme le *Pierre Brossolette, héros de la Résistance* par René Ozouf, publié par Gedalge. L'édition n'est pas numérotée, les hors-texte ne sont que des documents : une photo, une lettre, des ordres de mission. Mais le format in-4° écu, la qualité du papier, une couverture aussi sobre et nette qu'une inscription de pierre tombale servent dignement leur objet. Tantôt, c'est la reproduction en fac-similé d'une série complète de volumes comme ceux des Editions de Minuit (un fac-similé parfois un peu lâche : je laisse aux curieux le plaisir de déceler eux-mêmes les différences) ou d'une série complète de journal comme les *Lettres françaises*, fac-similé rigoureux, celui-ci, tiré à 1.200 exemplaires, orné d'un beau profil de Jacques Decour par Bernard Milleret, et présenté dans un emboîtage avec le plus grand soin.

Jusqu'ici, nous sommes dans la « bibliophilie documentaire ». Nous retrouvons un type familier de beaux livres avec ces recueils où des écrivains et des artistes se voient réunis pour traiter un sujet commun. On se souvient des fameux *Tableaux de Paris*, publiés en 1927. Il est regrettable que l'éditeur de *Jours de gloire*, « Histoire de la Libération de Paris » (3), n'ait pas songé à considérer cet ouvrage comme un pendant ou une réplique de celui-là, et qu'il n'y a pas pris au moins une leçon d'architecture. Les hors-texte, certains fort beaux d'ailleurs, sont glissés dans le volume comme au hasard, tandis qu'une illustration de type croquis, aimable aussi en elle-même, se bat avec un texte trop dense et lui fait perdre l'équilibre. De plus, elle est tirée en bleu, sauf les culs-de-lampe ! Combien d'éditions d'art soulignent depuis quelques années que la carrière est envahie par des bâtisseurs novices ! Quand ils poursuivent un but généreux —

(2) Dans le *Bulletin du Bibliophile*, depuis le dernier numéro de la série de la guerre, 1945.

(3) *Jours de gloire*. Préface du Général Kœnig. Textes de Valéry, Eluard, Colette, Billy, Arnoux, Aveline, J.-J. Bernard, Callender, P.-J. Launay, Vildrac. Gravures et dessins de Daragnès, Dignimont, Picasso, Touchagues. Editions S. I. P. E., typographie de Busson. In-4° carré de 147 p., en feuilles, dans un carton. Tiré à 1.070 ex. sur papier de Lana (dont 20 signés par les auteurs et les artistes et 50 h. c.). Vendu au profit de la Croix-Rouge.

comme c'est le cas pour *Jours de gloire* — j'ai bien de l'ennui à les juger durement. Mais enfin, disposer de grands moyens matériels, bénéficier d'illustrateurs aussi excellents que Touchagues et Dignimont et faire un livre qui ne tienne pas mieux debout, comment ne pas le dire et ne pas le déplorer?

En revanche, un « hommage à la Résistance P. T. T. », établi par un bibliophile de la corporation, et intitulé *Palmes*, mérite que soient publiés les scrupules auxquels il doit l'existence (4). Ses premiers initiateurs en avaient confié le texte à une imprimerie heureusement anonyme, avec une maquette tricolore pour la couverture dont il vaut mieux ne point parler. Un monstre naquit. Il fut aussitôt mis au pilon. *Palmes* est aujourd'hui un volume remarquable par la qualité de sa typographie, un Vieux Romain corps 16, bien aéré, et dans de nobles marges. Seul, la page de titre eût gagné à ne pas mélanger capitales et bas de casse. Mais quelle splendeur, ce *Palmes*, à le voir ainsi frappé ! Aussi beau qu'à l'entendre.

J'ai gardé pour la fin le monument qui vous touchera le plus profond, bibliophiles. A son fronton s'inscrit un jeu de mots grand comme le monde souterrain où tant de Français ont vécu pendant quatre années. *Epreuves dans l'ombre* (5). Sur le seuil on peut lire : « A la mémoire des imprimeurs parisiens fusillés, décédés dans les camps allemands ou disparus (ici, dix noms), de leurs ouvriers et de tous les imprimeurs inconnus qui ont donné leur vie pour la liberté. »

Une rigueur presque absolue a veillé sur l'élaboration de ce volume, œuvre du groupe parisien de l'Imprimerie Clandestine sous la direction de Philippe Dillemann. D'abord, les textes. *Palmes* devrait porter comme sous-titre : « Mélanges », et *Jours de gloire* : « Histoires » plutôt qu'« Histoire ». On peut imaginer après eux d'autres hommages à la Résistance P. T. T., et à la Libération de Paris ! *Epreuves dans l'ombre* couronne définitivement l'œuvre qu'il avait mission de célébrer. A l'unité des témoignages répond celle de la présentation, qu'il eût été impossible de faire plus pure. La page de titre, où nous retrouvons la rose et la chenille de Daragnès, est un modèle d'équilibre, de noblesse,

(4) *Palmes*. Textes de Colette, Aragon, Arnoux, Aveline, Billy, Camus, Cassou, Claudel, Dorgelès, Duhamel, Eluard, Guéhenno, Malraux, Mauriac, Morgan, Schlumberger, Schumann, J. et J. Tharaud, t'Serstevens, Valéry, Vercors. Frontispice de Goerg. Typographie de Jacques Haumont. In-4° carré de 64 p. Tiré à 1.000 ex. (175 pur fil Johannot, avec 3 états du frontispice; 300 vélin du Marais, avec 2 états; 525 pur chiffon). Vendu au profit des veuves et des orphelins de la Résistance P. T. T.

(5) *Epreuves dans l'ombre*. Textes de Mauriac, Duhamel, Eluard, Maritain, Cassou, Aveline, Paulhan, Vercors, Schlumberger, Ulmann, Michel Bernstein. Gravures de Chièze, Daragnès, Galanis, Goerg. Groupe Parisien de l'Imprimerie Clandestine. In-4° carré de 108 p. Tiré à 500 ex. sur pur chiffon (dont 100 h. c.). Vendu au profit des familles des imprimeurs fusillés ou disparus.

et réveille son écho dans chaque titre de départ. Je regrette que certains textes n'en comportent pas : c'est la seule faiblesse du recueil (avec une diversité un peu désinvolte dans le format des hors-texte).

Devant l'importance d'un ouvrage comme celui-là, il est curieux de se rappeler un certain reproche, que le bibliophile adresse avec raison à beaucoup d'éditions d'art. Quand elles demeurent totalement muettes sur la personnalité de leurs éditeurs respectifs, nous disons : C'est un livre d'imprimeur. Nous savons ce qui les caractérise, si l'on peut ainsi parler d'œuvres aussi peu caractéristiques : un format passe-partout, un caractère neuf, un bon encrage, des marges convenables. Eh bien, voici un chef-d'œuvre d'édition fait par des imprimeurs. Il prouve que notre jugement habituel doit être révisé, que la banalité des « livres d'imprimeur » tient généralement aux éditeurs eux-mêmes. Sauf exceptions — heureusement nombreuses ! et j'espère que nous aurons souvent l'occasion de les célébrer ensemble, — c'est dans les ateliers, au violent parfum de l'encre, au roulement des machines, que vit l'amour du livre, qu'il se renouvelle sans cesse.

Claude Aveline.

CIVILISATION ANTIQUE

LETTRES OU CIVILISATION. — Au moment où s'inscrit, dans la chronique du *Mercure*, une nouvelle rubrique il est bon d'en définir le sens et les intentions.

On n'a longtemps demandé à l'Antiquité que des leçons de sagesse ou d'intelligence, et la pratique des lettres anciennes suffisait à ce que l'on appelait alors l'Humanisme; l'héritage gréco-latin constituait un bien indivisible, un patrimoine commun de tous les esprits cultivés. La civilisation s'écrivait alors sans épithète géographique et toujours au singulier; elle était la Civilisation avec un grand C, une sorte d'absolu intellectuel et moral duquel les anciens grecs semblaient s'être étroitement approchés et vers lequel ils nous invitaient à les suivre. Ils en définissaient eux-même la notion, non point par un vocable précis, mais par la façon dont ils s'opposaient volontiers aux Barbares; un sens aigu de la dignité de l'homme, une conception humaine des peines judiciaires, un goût de la liberté de gouvernement et d'opinion, auxquels s'ajoutait une inclination au jeu des idées, aux belles formes et aux beaux spectacles, tel était le programme de culture auquel conviaient les textes transmis à travers les siècles. On ne cherchait pas au delà; l'érudition s'appliquait à présenter les textes le mieux possible; les écrivains

s'inspiraient de leurs doctrines ou de leurs maximes. Une chronique consacrée à l'Antiquité eût fort bien pu s'intituler « Chronique des lettres anciennes ».

Le XIXe et le XXe siècles ont modifié le point de vue. Le développement des voyages en pays lointains, le progrès des sciences expérimentales, peut-être aussi l'éveil de nationalités considérées jusqu'alors comme en marge de la « Civilisation » ont détourné l'attention du public d'un absolu idéal vers les formes diverses de vie prises par les sociétés humaines. Le mot de civilisation déchoit de son empyrée; il perd sa majuscule idéale; il tolère le morcellement que lui confèrent le pluriel ou les épithètes. Le bon Ballanche semble avoir le premier parlé en 1819 de « civilisations anciennes ». Cette acception positive nous est maintenant devenue familière; on entend par ce mot qu'on appelait autrefois les mœurs. L'ethnologie s'en est saisie; on parle aujourd'hui de civilisation aztèque, de civilisation berbère; on n'éprouve nul embarras à traiter de la civilisation des non-civilisés, expression où se trouve condensée l'opposition entre les deux valeurs du terme. Les géographes distinguent des civilisations de la vigne, des civilisations du miel, montrant ainsi, selon leurs propres termes, que « la mécanique de la vie des hommes gravite parfois autour d'un produit essentiel ». Il en est résulté dans l'étude de l'Antiquité une évolution des curiosités que des découvertes nouvelles contribuèrent à accélérer.

Les progrès de l'exploration du sol antique ont fait apparaître des aspects de la vie matérielle inconnus des anciens humanistes. Des sanctuaires entiers, recouverts par des alluvions ou des villages, ont révélé leurs temples, leurs autels, leurs statues; des maisons et des tombeaux ont livré des statuettes, des ornements, des vases couverts de sujets empruntés à la religion ou à la vie courante. Un monde de l'image s'est substitué au monde des idées. L'étude des us et coutumes devait vite en faire sa pâture. Tant qu'il ne s'agissait que de se hisser au niveau de la pensée antique, les textes étaient souverains; mais voici que dans le moment même où l'étude des manuscrits commençait à vieillir et à se scléroser quelque peu, on offrait à des esprits curieux d'usages et d'images — et qui devaient plus tard faire au cinéma un enthousiaste accueil — un tableau tout neuf, coloré, incontestable, des choses familières à la pensée et à la vie d'antan. Les mots peuvent aisément se convertir en idées; mais ils sont impuissants à se convertir d'eux-mêmes en images; il leur faut un secours extérieur; l'archéologie le leur donne. Les auteurs les plus familiers, comme Aristophane, n'atteignaient pas à la force d'évocation d'un vase à figures rouges. Le nouvel état d'esprit se marqua dans tous les domaines : les érudits, un peu las de revenir sans cesse sur des textes

retournés depuis la Renaissance et n'ayant plus l'espoir de découvrir dans une blibliothèque inexplorée quelque manuscrit d'importance, montrèrent un goût de plus en plus vif pour ces documents tirés du sol, plus humbles et plus fragmentaires sans doute, mais qui offraient l'intérêt de leur nouveauté même. Les uns, attentifs aux lignes et aux formes, s'appliquaient à dégager des réussites plastiques d'autrefois cette philosophie du beau qu'on demandait naguère aux philosophes; d'autres, qu'attirent les usages ou les rites, ont essayé, prenant appui tout à la fois sur les monuments et sur les textes, de parvenir au portrait, complet cette fois, de la « civilisation antique ». Les manuels subirent la contagion des nouvelles modes : un ouvrage scolaire ne se présente plus qu'illustré et l'on voit des grammaires grecques mêler des amphores et les cratères aux optatifs et aux enclitiques.

Ce retour aux images sorties de terre eut d'autres effets. Il découvrit mieux les attaches avec le sol, les conditions matérielles d'une culture qui planait jusque-là entre ciel et terre : la construction du Parthénon supposait sans doute un sens du beau, mais aussi la mise en œuvre de moyens financiers dont les inscriptions permirent de recomposer, morceau par morceau, les détails. Il découvrit aussi, aux origines de l'histoire grecque, des formes de civilisation insoupçonnées; on s'aperçut que la Grèce avait vécu avant Homère; de la Macédoine à la Crète, des peuplades surgissaient de l'ombre avec leurs usages, leurs demeures, leurs tombeaux, leurs dieux, certaines s'étaient haussées à la pratique d'un art déjà très sûr et très raffiné; ce que, dans le temps du culte des lettres pures, on appelait le « miracle grec » s'avérait le résultat d'une lente évolution dont il était possible de reconnaître les phases. On apprit que dans ces premières manifestations de la vie grecque, les vieilles civilisations orientales de la Mésopotamie et de l'Egypte avaient joué un rôle formateur que naguère ne laissait pas deviner leur qualificatif de « barbares ». On avait longtemps contemplé la Grèce derrière le voile factice que Rome avait jeté sur elle; à mesure que les nouvelles trouvailles permettaient de la contempler sans atours, voici qu'elle se découvrait comme elle fut, fille de l'Orient et de son génie propre et splendidement dépouillée. De même, au déclin de son histoire, les fouilles attestaient le rayonnement de son art et sa pensée. Ainsi se révélaient tout autour de la Méditerranée orientale, des attaches vigoureuses allant de l'une à l'autre rive, des liens que nous appellerions aujourd'hui « culturels »; et l'on pourrait soutenir sans paradoxe que pour saisir l'âme de la Grèce antique la connaissance des langues orientales nous aiderait plus aujourd'hui que ne faisait jadis celle du latin. La Grèce qu'on ne contempla longtemps qu'à travers les manuscrits hérités de Rome et de Byzance et dont

on ne commentait l'enseignement qu'à travers les traités de maîtres d'école ou de rhétorique, s'approche plus immédiatement de nous, et plus vivante parfois dans ses restes mutilés que dans la lettre de ses textes.

Aussi donnerait-on de la culture antique une image bien imparfaite en n'analysant dans cette chronique que ce qui concerne la littérature, et en limitant cette littérature au mode gréco-latin. Les ouvrages d'érudition, les ouvrages de vulgarisation les plus féconds de ces dernières années doivent leur valeur à la place qu'ils font aux documents figurés aussi bien qu'aux textes, à ce qui entoure la Grèce comme à ce qui provient d'elle-même. On s'en convaincrait aisément en feuilletant les récents catalogues des publications françaises et étrangères. Faut-il le déplorer? Sophocle ou Euripide sont-ils diminués pour être ramenés aux proportions de leur temps? La Grèce, le monde antique s'éloignent-ils de nous s'ils gardent contact avec la vie?

Fernand Chapouthier.

GRANDE-BRETAGNE

ALDOUS HUXLEY ET L'ETERNEL. — « L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » On en dirait volontiers autant du principe de vie dont nous éprouvons la présence en nous et, dans l'univers. Il suffit de descendre en nous, malgré que nous en ayons et en dépit des apparences, pour désirer de le connaître et de nous unir à lui, quelque nom que nous lui donnions et quelle que soit la forme sous laquelle nous concevions cette union. Certains croient à la survivance de leur personne. D'autres, qui ne voient pas si loin, ne sacrifient quand même pas aux mesquineries du siècle l'espoir de donner sa mesure et son sens pleins à la seule vie dont ils disposent dans l'infini du temps et de l'espace. Les premiers se croient immortels, comme Mme Péchin dans l'*Anneau d'améthyste.* Les seconds, comme M. Bergeret, se contentent d'être éternels dans leur essence. Ce commun désir d'éternité cherche satisfaction, selon les lumières de chacun, dans les religions et les métaphysiques écloses en tout âge sur la terre. Certaines offrent au bord du chemin un abri où l'on s'arrête. Il est des esprits curieux, tourmentés, plus religieux que croyants au sens traditionnel, qui demandent à toutes un fond commun et invariable : leur inquiétude exige d'autant plus ce souverain bien qu'ils se sentent plus passionnés, plus dispersés par le hasard quotidien d'un monde

dont ils haïssent l'injustice et la futilité dans le moment qu'ils y participent. Entraînés dans un tourbillon désordonné, ils aspirent à la paix par l'intégration de l'unité de l'être.

Aldous Huxley est de ceux-ci. D'une exploration prolongée dans les écrits des saints, des mystiques et des sages de l'Asie et de l'Europe, il a ramené de nombreux extraits qu'il a ordonnés en chapitres et reliés par un commentaire dans son livre *The Perennial Philosophy*. « Philosophia perennis » : ainsi Leibniz appelle « la métaphysique qui reconnaît une réalité divine consubstantielle à toute chose, à toute vie, à tout esprit; la psychologie qui trouve dans l'âme quelque chose de semblable ou même d'identique à la Réalité divine; l'éthique qui place la fin dernière de l'homme dans la connaissance du Fondement immanent et transcendant de tout être ».

La morale, la psychologie, la métaphysique ouvrent donc trois voies d'accès à cette « philosophie éternelle ». La première voie est celle des maîtres qui, écartant la spéculation, se bornent à un enseignement pratique : celle, par exemple, de Gautama Bouddha. Les « philosophes et théologiens nés », dont la vocation est de penser, ont choisi la troisième. La seconde a été suivie par les contemplatifs dévots de l'Inde, les Soufis de l'Islam, les mystiques catholiques du Moyen Age finissant ou de notre XVII[e] siècle, et, dans la tradition protestante, un Denk ou un Franck en Allemagne, en France un Castellion, en Angleterre un Everard, un John Smith, les premiers quakers et William Law.

C'est aussi sur cette voie, la plus conforme à son tour d'esprit, que s'engage Huxley. On goûtera là, comme toujours chez lui, l'information la plus récente que vulgarise un esprit clair, que vivifie une réflexion patiente, acharnée, parfois subtile, et qu'illumine l'aptitude aux généralisations de la théologie et de la mythologie comparées. L'un des chapitres les plus curieux à cet égard est « Religion and temperament », où il étudie les rapports qui existent entre les différents types de constitution et de tempérament individuels d'une part, de l'autre l'espèce et le degré de la connaissance spirituelle.

Il n'y a pas de cloison étanche entre les trois voies d'exploration. « La psychologie de la philosophie éternelle a sa source dans la métaphysique et se prolonge logiquement en un mode de vie et en un système moral. » Les chapitres où Huxley suit ces prolongements offrent un intérêt théorique et pratique : un spectacle analytique de l'âme humaine et un ensemble de préceptes et de procédés propres à développer la vie spirituelle.

Jusqu'où s'engage l'auteur dans tout cela? Prend-il à son compte toutes les affirmations dont il se fait le porte-parole? Sa curiosité détachée et sa probité intellectuelle l'ont toujours porté à exposer plutôt qu'à prendre parti. Héritier d'une tradition d'esprit et de famille où la vérité scientifique a le pas sur la

révélation, il déteste aussi l'étroitesse du scientisme. Mais il est un peu naïvement enclin à ne pas discuter la parole d'un savant patenté. Par ce biais, il ne demande qu'à s'ouvrir à toutes les hypothèses où se touchent l'expérience scientifique du psychologue et l'expérience individuelle du mystique, du saint, des « grands hommes de bien » dont parlait un jour Bergson.

L'auteur de l'*Energie spirituelle* évoque ce qui aurait pu se passer si la science moderne, « au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit ». La psychologie, alors, « eût probablement été à notre psychologie actuelle ce que notre physique est à celle d'Aristote ». C'est à ce passage que fait aujourd'hui songer l'attitude de Huxley. Elle est le terme d'une évolution sensible dans toute son œuvre. On ne peut dire qu'il ait jamais été complètement moniste. Mais il s'est libéré toujours davantage de ce qu'on pourrait appeler la conscience ou le scrupule moniste, en suivant ce qu'il y a d'authentiquement religieux dans sa nature. Cette évolution fut graduelle. Les deux dernières étapes en sont marquées par ses livres parus de 1936 à 1938 et par ceux qu'il a écrits depuis la guerre. Dans chacun de ces deux groupes, où ses idées du moment se retrouvent sous des éclairages variés (par exemple l'arrachement au temps et l'accession à l'éternel), la fiction forme diptyque avec la philosophie : *La paix des profondeurs* avec *La fin et les moyens* et *The Olive Tree*; *L'éternité retrouvée* avec *Perennial Philosophy*, entre lesquels l'*Eminence Grise* représente un genre intermédiaire.

Il semble bien qu'actuellement il admette comme des postulats non seulement la réalité de l'Etre universel, mais ce qu'il appelle la Réalité divine, son existence en nous et la possibilité de nous unir à elle. Immanentisme, suppression de l'ordre surnaturel? En tout cas une notion de la nature fort élargie depuis qu'il a commencé d'écrire. En 1929 il n'aurait pas engagé l'homme à « passer au delà de la nature par les moyens de la nature ». Il ne traiterait sans doute plus Pascal, comme à cette époque, d'être « horriblement immoral » qui a voulu dégoûter l'homme de la vie et qui a « péché contre la vie par un constant excès de sainteté ». Il tient aujourd'hui pour « un fait » l'appréhension « claire et immédiate » de la « Réalité suprême », et la « conscience directe » de cette réalité pour une « certitude valable par elle-même ».

L'un des ressorts de son évolution doit être la souffrance toujours ressentie par lui au spectacle du monde contemporain. En même temps il y a toujours eu chez lui, de moins en moins contrarié par le scepticisme, un désir d'action traduit en une prédication morale parfois rudimentaire au point d'agacer. Ce qui la sauve est une recherche intransigeante de la vérité, un vigoureux pessimisme. « On ne se moque pas de Dieu », se permet-il de dire en planant au-dessus des dogmes. Aucune illusion ne tient devant

lui : notamment celle du « progrès » matériel, ou celle qui fait espérer le bien futur par l'injustice, la violence et le mensonge actuels. Pas d'autre espoir que dans la justice, la charité, la vérité. Il faut donc étudier les écrits des sages et des saints « qui, parce qu'ils avaient transformé leur façon d'être purement humaine, ont été capables d'une espèce et d'une quantité de connaissance plus que purement humaine ».

Pour accéder à ces écrits, nous manquons de temps, d'appétit spontané, de facilités. Quelle que soit notre position sur les problèmes qu'il soulève, *Perennial Philosophy* peut nous servir d'apéritif. On est délicieusement surpris d'y trouver tant de poésie et de science de l'âme, notamment chez les auteurs de paraboles orientales, chez nos mystiques français déjà connus grâce à l'abbé Bremond, chez Traherne, Law et autres Anglais. Ce livre bienfaisant et attachant vient à son heure : c'est un instrument de progrès pour l'individu et pour la société. Mais, si l'on veut rire, qu'on retourne à *Jaune de Crome*.

Jacques Vallette.

ODHAMS DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE, par *A. H. Smith* et *J. L. N. O'Loughlin*. Illustrated. London, Odhams Press, 1946, x-1.270 p., 12 s. 6 d.

L'anglais évolue rapidement : on trouve ici des mots, même vieillis, que l'usage a consacrés, avec beaucoup de néologismes d'origine guerrière ou américaine. La prononciation et l'étymologie sont indiquées. Les appendices comprennent notamment des locutions d'origine étrangère; des noms célèbres de la littérature, de l'art, de la musique, de la mythologie; les abréviations courantes (17 pages serrées); les appellations orales et écrites d'usage pour les gens titrés et officiels. Les lacunes qu'on peut relever dans ce travail sont peu importantes. C'est un excellent index du langage courant, comparable à notre petit Larousse.

OVER TO FRANCE, par *Pierre Maillaud*. London, Cumberlege, 1946, VII-168 p., 7 s. 6 d.

Pierre Bourdan a signé de son vrai nom ce récit de ses aventures en France, du débarquement à la libération de l'Alsace, écrit d'un style vif et coloré, plein d'imprévu (pris par les Allemands, il parvint à leur échapper), et empreint d'un humour et d'une émotion communicatifs.

LA MORT ET DEMAIN, par *Peter de Polnay*, trad. Y. Desvignes. Paris, Edit. de Minuit, 1946. 446 p.

Hongrois anglicisé, l'auteur a été surpris à Paris par l'armistice. Le récit de son séjour en France est fait avec bonhomie et avec le franc-parler d'un ardent ami de notre pays. Il a connu les prisons de Vichy, côtoyé beaucoup de gens louches. Il peint l'ennemi avec un détachement qui donne d'autant plus de force à une satire documentée. Son histoire est aussi à la mesure de l'homme et de sa dignité. Elle doit susciter la curiosité et la sympathie.

THE TRUE STORY OF DICK WHITTINGTON, par *Osbert Sitwell*. London, Home and Van Thal, 1945, 48 p., 5 s.

Un jeune vagabond vient à Londres; découragé, il va regagner sa province quand les cloches de la capitale l'en dissuadent en lui prédisant un brillant avenir; aidé de son chat, il fait fortune. Sur ce canevas traditionnel, l'auteur a brodé un conte satirique où le chat figure les amitiés de jeunesse reniées au temps de la prospérité. Le style chatoie de poésie gracieuse, de drôlerie (imitation du parler londonien) et se condense vers la fin jusqu'à rappeler par l'ironie le Swift du *Conte du Tonneau*.

THANKS BEFORE GOING, par *John Masefield*. London, Heinemann, 1946, 68 p., 7 s. 6 d.

Entre deux sonnets à la mémoire de D. G. Rossetti, le Poète lauréat a inséré un commentaire des poèmes du grand pré-raphaélite qui incite à relire ses œuvres et en stimule la méditation. Il a écrit en honnête homme placé directement en face de son sujet. Ainsi parvient-il à renouveler la vision que nous en avons; notamment au début, dans quelques pages où il décrit l'évolution de la poésie anglaise pendant les trois premiers quarts du XIX° siècle et montre quelle place éminente y tient Rossetti.

THE MERRY WIVES OF WESTMINSTER, par *Mrs. Belloc Lowndes*. London, Macmillan, 1946, VI-206 p., 12 s. 6 d.

L'auteur, romancière de talent et sœur de Hilaire Belloc, a fait revivre ici un coin choisi du Londres littéraire et artistique entre 1896 et 1914. Son livre est une mine d'anecdotes sur nombre de célébrités, parmi lesquelles Coventry Patmore, Meredith, Andrew Lang, Maurice Hewlett, Arnold Bennett, Hugh Walpole, Henry James et bien d'autres. On ne regrette que l'absence d'un index dans ces pages délicieuses à feuilleter parce qu'on y trouve le don du trait et du comique, une vision précise, et qu'on y ajoute la mélancolie d'avoir vécu dans ce monde aboli qu'on a pu connaître.

THE LIFE OF OSCAR WILDE, par *Hesketh Pearson*. London, Methuen, 1946, VII-389 p., 16 s.

Après F. Harris, Ransome, Sherard, voici encore une biographie de l'écrivain qui proclamait avoir mis son talent dans ses œuvres, son génie dans sa vie. On la lit curieusement : à cause du sujet; parce qu'elle est traitée avec ampleur, dans tous ses détails, avec une clairvoyance sans dureté; parce que les aspects du personnage sont bien divisés; et parce qu'il en surgit vivant grâce à l'auteur et grâce à de nombreuses illustrations. La tragédie de Wilde et ses dernières années sont retracées précisément et longuement. Son esprit miroite à chaque page; sa sympathie quasi magique, ses qualités de cœur, sa dignité sont mises en lumière à côté d'un snobisme esthète qu'on se rappelle souvent trop aux dépens du reste.

SELECTED POEMS, de *John Pudney*. London, Lane, 48 p., 3 s. 6 d.

Le lyrisme de J. Pudney a pour ressorts principaux un sens très concret de la nature (voir les sonnets *June* et *December*) et les sentiments simples, devant l'amour, la mort, la guerre (dont revient souvent chez lui l'image à peine dégrossie), d'un homme occupé d'expérience vécue beaucoup plus que de concepts : amour de la paix, camaraderie des morts, humbles existences interrompues, joie et tristesse des saisons. La liberté, pour lui, c'est un vol d'oiseaux, l'émerveillement d'un enfant au réveil, les passants qui sourient après un raid d'avions. Sympathie, langage de l'objet, versification traditionnelle : ces qualités font de lui un poète populaire au meilleur sens du terme.

THESEUS AND THE MINOTAUR AND POEMS, par *Patrick Dickinson*. London, Cape, 1946, 103 p., 5 s.

Ce poète est richement et diversement doué. Gouvernant aisément sa forme, dont le dessin et le mouvement rappellent parfois des maîtres tels que Tennyson, Housman ou Dorothy Wellesley, il en revêt une inspiration qui accepte et assimile les objets les plus variés. Spectacles, événements, personnages, unis en une trame robuste par leur sens profond, tout lui est mythe ou symbole. Tant d'échos mutuellement éveillés ou associés passionnent et exaltent le lecteur. Les fables d'autrefois, les figures d'aujourd'hui — Samson, Thésée, Actéon, Hitler, etc. — sont chez ce moderne les fleurs d'une vie continuellement interprétée en drame. Son émotion est fine et forte. Ses paysages sont souvent poignants (il a des éclairs de vision à la Blake). De ses vers se dégage un acte de foi dans la vie par delà la mort, dans l'amour par delà le temps, malgré parfois une assez amère satire.

A MAP OF VERONA, par *Henry Reed*. London, Cape, 1946, 59 p., 3 s. 6 d.

Qu'on ne cherche pas un sens unique aux symboles de ce poète. Dans une langue simple et passionnée, il revit pour son compte des thèmes traditionnels ou fixe les rêves de son imagination : à nous d'y trouver, sous la description allusive, un dessin qui donne corps et prise à notre expérience. Ses vers font résonner en chacun de nous la note particulière de nos souffrances, de nos tentatives, de nos questions. Tintagel, l'île de Philoctète, le désert peuplé de ruines : l'âme trouve là un paysage, le destin

une topographie. Les thèmes les plus fréquents sont l'aventure et l'exploration (un peu comme chez Gide). Ils donnent substance et beauté à une impression dominante de désespoir, d'écrasement, de retour éternel où le nouveau n'est et ne sera jamais construit que sur les ruines d'efforts antérieurs, sur la persistance inévitable de tentatives non vaines, mais frustrées.

THE VOYAGE AND OTHER POEMS, par *Edwin Muir*. London, Faber, 1946, 53 p., 6 s.

Ici aussi le conflit, le départ, la traversée, la défaite. Mais il y a de Reed à Muir la différence de l'âge. Muir, en homme mûr, s'exprime de façon concise et plus traditionnelle que Reed. Le temps lui apporte l'apaisement sans lui ôter la mélancolie. S'il souffre de se sentir imparfait et éphémère, contraint de s'ajouter aux morts, il sait voir l'éternité dans l'instant et connaît la victoire de l'idée par la forme : « Or il ne reste plus que ce qu'a fait le Temps vraiment nôtre en dépit de nous et du Temps. » La poésie de Muir, d'une beauté compacte et lentement créée, charme, nourrit et durera.

CATHOLICISME

LE CATHOLICISME N'EST-IL QU'UN PARTI? — L'attention a été surtout attirée, ces derniers temps, par les succès que les partis d'inspiration chrétienne, certains même portant l'étiquette de « catholique », ont remporté en différents pays d'Europe. Une Anglaise, éminent professeur de Cambridge, me disait dernièrement son inquiétude, et son angoisse, de voir ainsi l'Europe divisée « entre le communisme et le papisme ». De là à déduire que l'activité de l'Eglise catholique se réduit à la lutte politique contre le communisme, il n'y a qu'un pas, très rapidement franchi par le très grand nombre de ceux qui ne regardent l'Eglise que du dehors.

Eh bien, qu'ils se détrompent. Pour m'en tenir à ce qui se passe dans mon pays, je dirai, au risque de surprendre, qu'en France la préoccupation de l'Eglise catholique est moins que jamais politique; et cette affirmation va nous aider à comprendre ce qu'il y a peut-être de plus nouveau dans son attitude actuelle.

On sait qu'au début de ce siècle, la plupart des catholiques étaient dans l'opposition. Quand Verlaine se convertit au catholicisme, il pensa qu'il devait du même coup se convertir à la légitimité. Cependant le rattachement du trône à l'autel se faisait plutôt au nom de préjugés traditionnels et en raison d'une interprétation des plus erronée du principe, incontestable pour un chrétien par ailleurs, que toute autorité vient de Dieu. Mais ceux-là même qui prétendaient qu'une même foi devait rattacher les chrétiens au Christ et au prince, se gardaient bien de faire intervenir des considérations de morale chrétienne dans la conduite de leurs affaires ou de l'Etat. Sous la double impulsion de Léon XIII et de Pie XI, furent tout à la fois condamnés l'équivoque obligeant les catholiques à militer dans l'opposition et le relâchement par lequel on admet-

tait que la morale publique ne relevait pas, ainsi que la morale privée, de la morale tout court. On vit alors se lever une armée de plus en plus audacieuse de jeunes chrétiens qui entendaient être serviteurs loyaux du Gouvernement de fait, revendiquer la possibilité de mener dans la cité et dans l'entreprise une vie conforme à leurs exigences morales, témoigner partout autant par leur attitude que par leur parole (qui n'aurait rien d'un prêche) de leur foi dans le Christ.

Désormais la vie et la spiritualité chrétiennes, au lieu d'être limitées à un petit compartiment de l'existence, prétendaient s'étendre à toute la vie. La vie des catholiques connut alors chez nous une double ligne d'action : une ligne d'église et une ligne de chrétienté. Une ligne d'église, c'est-à-dire un effort pour continuer et maintenir dans le monde la vie d'une Eglise, véritable royaume des cieux commencé, dont le rôle est de perpétuer la présence du Christ par la prédication et l'étude de la foi, par la célébration de la liturgie et la vie sacramentaire, par une conscience des liens entre chrétiens et de leur mission rédemptrice dans le monde. Une ligne de chrétienté qui se propose de travailler à l'édification d'un monde propice à la vie humaine et ouvert à la vie chrétienne, par la réalisation d'institutions dont la première règle serait de répondre aux exigences de la justice sociale. On peut dire qu'avant la guerre la préoccupation des mouvements catholiques fut peut-être attirée surtout par l'œuvre de chrétienté. Ayant à compenser plus d'un siècle d'absentéisme dans la vie civique, toute l'ardeur des jeunes chrétiens sensibles aux souvenirs de la chrétienté du Moyen Age se portait d'abord vers l'édification d'un monde humain. La vie intérieure n'en était pas négligée pour autant, mais elle trouvait sa nourriture dans l'œuvre prestigieuse à accomplir.

Or, pour des raisons diverses, dont l'âpreté de la lutte menée pendant la guerre et l'approche d'autres combats également inévitables sont la première cause, les groupements catholiques de France sont beaucoup plus attirés maintenant par le travail d'Eglise. Ce n'est pas que le travail de chrétienté soit totalement abandonné; mais s'y dévouent surtout les vieilles équipes. Les nouvelles formations donnent au contraire le pas au témoignage de la foi au Christ sur la construction des institutions futures. Je n'en veux pour signe que le succès remporté par deux tendances nouvelles : la tendance missionnaire inaugurée par le livre de l'abbé Godin : *France, pays de Mission*, recherche menée simultanément par un nombre croissant de prêtres et de laïcs, et la tendance représentée par *Jeunesse de l'Eglise*, centre d'étude qui publie chaque année deux ou trois cahiers fort recherchés et qui après avoir commencé son travail à Lyon vient de s'établir dans le sud de la banlieue parisienne. La hiérarchie de l'Eglise, tout en les surveillant, laisse à ces mouvements leur

propre responsabilité et une grande liberté. Mais dans les organismes qui lui sont officiellement rattachés elle favorise nettement de nos jours la préoccupation d'Eglise de préférence à la préoccupation de chrétienté.

Ce n'est pas que les catholiques français soient revenus à la regrettable attitude qui leur faisait négliger la place qu'ils avaient à tenir en ce monde. L'Eglise n'est pas du monde, il est vrai, mais elle est *dans* le monde, et pour se soucier d'elle, les groupements dont j'ai parlé doivent se garder d'ignorer ce monde où ils ont à vivre et auquel ils ont à rendre témoignage. Si leur foi s'efforce d'être lourde de la connaissance et de l'amour de leurs compagnons terrestres, et des conditions de leur existence, c'est beaucoup plus pour leur présenter le Christ que pour agir immédiatement sur les institutions de la cité terrestre.

Pour autant les chrétiens n'oublieront pas les tâches sociales et civiques qu'ils auront à remplir. Mais la façon de les remplir sera toute nouvelle, et plus libre désormais de toute qualification confessionnelle. C'est ainsi que nous revenons au M. R. P., capables de comprendre maintenant qu'en dépit des dires de Pierre Hervé et des caricatures de Soro ou de Jean Effel, il n'est nullement confessionnel et le sera de moins en moins. Que le M. R. P. se rattache au mouvement chrétien en France, il faudrait pour le nier ne connaître aucun de ses dirigeants, et ignorer totalement l'histoire du catholicisme en notre pays. Depuis plus de cent ans on peut définir par des jalons précis la persévérante ascension dont il est l'actuel épanouissement : Lamennais et plus encore Lacordaire qui s'inclina en fils docile après la condamnation de l'*Avenir*, Lacordaire de nouveau et plus encore cette fois Ozanam avec l'*Ere nouvelle en* 1848. Albert de Mun et La Tour du Pin en 1870, Léon Harmel et la Démocratie chrétienne en 1880, *Le Sillon*, avec Marc Sangnier, dont la soumission totale fit notre admiration au début de ce siècle, Les Semaines Sociales, l'Action Populaire, *la Vie Intellectuelle* et *Sept*, puis l'équipe de *Temps Présent*, l'héroïque équipe du *Témoignage Chrétien*, tels sont les ancêtres dans le christianisme de nos actuels M. R. P., bien que ce dernier ait par rapport à ses amis une position nouvelle et originale, et affirme du même coup son indépendance par rapport à eux, et l'indépendance de ceux-ci vis-à-vis de lui.

Car jusqu'à ce jour toutes les actions s'emmêlaient : on se proposait tout à la fois de continuer l'Eglise, de bâtir la chrétienté, de servir son pays. C'est la loi du travail humain qu'avec le temps les positions se clarifient, les tâches se séparent. L'action même depuis la guerre de 14-18 y fut pour beaucoup, mais une aide précieuse fut apportée également par la collaboration de penseurs comme Maurice Blondel et Jacques Maritain. On ne dira jamais assez l'influence qu'auront eue sur les catholiques

agissants, au début de ce siècle, l'*Action* qu'écrivit le premier, et depuis 1936, l'*Humanisme intégral* que nous devons au second.

L'idée de chrétienté en perdit peut-être de son attrait. Mais les tâches se précisèrent. Les organismes qui groupaient les chrétiens entre eux se vouèrent, comme nous l'avons dit, plus totalement à leurs tâches d'Eglise. Les organisations syndicalistes ou politiques prirent plus nettement conscience, tout en restant fidèles à leur inspiration profonde, de l'autonomie de leur propre tâche. C'est ainsi que le M. R. P., tout en bénéficiant comme l'a noté Raymond Aron, dans *Combat*, du dynamisme d'une foi, reste totalement indépendant dans son but et dans ses directives, de toute confession religieuse. Et Raymond Aron notait également que des hommes de toute religion, et des hommes sans religion, se trouvaient également à l'aise dans ses rangs.

Or cette autonomie ne cessera de s'accentuer non seulement parce que le but proposé à un parti d'inspiration chrétienne ne cessera de se préciser, non seulement encore parce que la hiérarchie de l'Eglise de France tient également de son côté à sa complète indépendance vis-à-vis de tout parti politique, mais encore parce que les nécessités de la vie politique y forceront de plus en plus les catholiques les plus fervents du M. R. P. Naturellement les campagnes des adversaires auront pour premier but d'accréditer la croyance contraire : on parlera du fil direct qui relie le Comité directeur du M. R. P. au Vatican, et Maurice Schumann n'ôtera désormais son chapeau de curé que pour le tenir à la main. On insistera sur les directives données par les évêques aux veilles d'élections. Comme si l'on ne savait pas qu'il faut encore beaucoup de sollicitude épiscopale pour qu'un grand nombre de catholiques ne se croient pas encore obligés au nom de leurs convictions religieuses de voter pour l'extrême-droite. A chaque fois l'argument stérilisateur se présente sous une forme nouvelle et l'autorité ecclésiastique ne peut admettre l'équivoque. Il reste que chaque catholique a bien le droit, si telle est sa conviction, de voter pour cette extrême-droite, ou au contraire pour la gauche et même pour l'extrême-gauche. Et le M. R. P. sait bien qu'il ne peut que gagner à l'affirmation de cette liberté, car plusieurs de ses membres, et des plus influents, m'ont avoué avoir perdu des voix partout où le curé s'était cru, par erreur, tenu de faire quelque propagande pour eux. Le Français, même le plus catholique, sera toujours un anticlérical, et cela déplaît de moins en moins à nos prêtres et même à nos évêques.

C'est que chacun y gagne : le mouvement politique, d'avoir ses coudées franches, et l'Eglise, de rendre plus pleinement le seul témoignage qui lui soit cher : celui du salut de l'humanité entière par Jésus-Christ mort et ressuscité.

A.-J. Maydieu.

ETHNOGRAPHIE; FOLKLORE

D. A. E. Garrod : *Environnent, Tools and Man*, Cambridge University Press, London, 1946, in-16, 30 p. — André, Leroi-Gourhan : *Evolution et Techniques* : I. *L'Homme et la Matière*, in-16 carré, 367 p., ill.; II. *Milieu et Techniques*, 512 p., ill., Paris, Albin Michel, 1943 et 1945. — Marius Barbeau : *Ceinture fléchée*, Montréal, Editions Paysana, 1945, pet. in-4°, 112 p., dessins et 21 photos.

J'essaierai de combler ici, tant bien que mal, les lacunes bibliographiques déterminées par la guerre et, pour maintes raisons économiques, par cette après-guerre pénible. Il est vrai qu'en France peu d'ouvrages ethnographiques ont paru pendant cette période; mais plusieurs pays étrangers ont, malgré tout, continué leur activité dans notre domaine. Il faut attendre un peu que ces publications nous parviennent. Notamment, la Cambridge University Press a témoigné d'une belle ténacité. Voici déjà la leçon inaugurale de D. A. E. Garrod, qui prouve que chez nos amis l'étude des problèmes généraux reste au premier plan.

Le sujet choisi est l'un des plus vastes et des plus intéressants : quels sont les rapports réels de *l'Homme* avec son *milieu*; et dans quelle mesure peut-il réagir sur lui au moyens d'instruments et d'*outils*. Il est vrai que l'auteur s'est fait surtout un nom comme préhistorien; mais il est difficile d'étudier les techniques historiquement primitives sans s'occuper aussi de celles qui sont ethnographiques, c'est-à-dire actuelles; et d'autant moins, fait connu, que les seuls témoins de la civilisation des hommes paléolithiques et néolithiques sont leurs outils; toute leur civilisation psychique nous échappe, sauf ses aspects esthétiques par endroits, et par chance. L'auteur a raison de regretter en passant (p. 22) que trop peu d'ethnographes des XVIIIe et XIXe siècles aient décrit en détail l'outillage de pierre et d'os des « sauvages » et leur fabrication; il prend pour exemples, d'abord le burin aurignacien, puis la gouge, et s'oppose à une opinion, un dogme plutôt, des géographes, repris récemment en Grande-Bretagne par Frederick Zeuner, selon lequel « l'Homme est déterminé par les cours d'eau, la végétation, la vie animale et surtout par le climat, qui constituent son milieu » (p. 27). Or, le contraire est démontré, non pas seulement par l'observation directe, mais aussi par la préhistoire et l'ethnographie : c'est le milieu qui dépend de l'Homme; celui-ci le transforme selon ses besoins. A elle seule, l'invention du feu subordonne le climat à l'Homme; par la taille de la pierre et de l'os, du bois certainement aussi, et l'usage du cuir, le milieu naturel a été asservi. C'est probablement ce que M. Garrod démontrera dans les cours qui, à l'Université de Cambridge, suivront sa conférence inaugurale.

Des preuves nous sont d'ailleurs accessibles maintenant par centaines grâce aux deux beaux volumes d'André Leroi-Gourhan, consacrés précisément aux interactions de l'*Homme et de la*

Matière, puis à celles du *Milieu et des Techniques*. Ces deux volumes forment en fait un *Manuel d'ethnographie technologique*; et l'on regrette ici que tant de savants, maintenant, déguisent leurs travaux sous des titres à la mode.

Leroi-Gourhan prend le problème à ses débuts, je veux dire à ceux de l'Humanité, au plus ancien paléolithique, et décrit les procédés divers de la taille de la pierre par l'*Homo faber*, prédécesseur selon lui de l'*Homo sapiens*, bien qu'à mon avis un *Homo* ne puisse être *Faber* s'il n'est déjà *Sapiens*. L'introduction générale est prudente, limite la valeur des termes courants dans nos sciences; admet en passant la *théorie tendancielle* que j'ai préconisée souvent comme expliquant mieux la variabilité et la diffusion des faits ethnographiques; et nous rassure quand l'auteur dit qu'il a travaillé toutes les techniques décrites par lui de ses mains, dans son laboratoire, ou parfois au cours d'explorations, sur place. Penser avec ses mains n'est pas donné à tout le monde. Bonne réaction contre la science de bibliothèque.

Les difficultés théoriques rapidement signalées dans l'Introduction sont reprises et analysées, aussi avec prudence et bonne foi, dans le chapitre VIII. Les problèmes d'origine et de diffusion, dont voici les subdivisions : Problèmes généraux; devenir ethnique; civilisés et sauvages; économie technique; tendance technique (excellentes limitations); le milieu technique, sa perméabilité et sa continuité; l'emprunt et le milieu favorable; l'invention (bien conduit quoique à mon sens un peu trop abstrait); et l'activité créatrice (un peu court); et dans le chapitre IX, évolution et techniques, subdivisé en : les groupes et les masses; le temps et le milieu intérieur; le temps et le milieu extérieur, avec analyse de l'inertie, de la survivance, de la diffusion et de la convergence; enfin une vue rapide du progrès technique.

On voit que, comme on disait au XVIIe siècle, il s'agit d'une véritable « philosophie » des techniques humaines, fondée sur une documentation universelle dans le temps et l'espace.

Des chapitres intermédiaires je ne donne que les grands titres : Moyens élémentaires d'action sur la matière : percussion; feu; eau; air; force. Les transports : portage humain; animal; trainage et roulage; traction et direction; navigation; voies de communication. Les techniques de fabrication : solides stables; fibreux; demi-plastiques; plastiques; souples (bonne découverte classificatrice); fluides. La technologie comparée (qui a droit maintenant, grâce à l'auteur, à son autonomie dans l'ethnographie). Les techniques d'acquisition : armes; chasse et pêche; élevage; agriculture; minéraux. Les techniques de consommation : alimentation; vêtement; habitation. Le tout accompagné de 1164 dessins simples, groupés comme sur les admirables livrets chinois et japonais destinés à l'enseignement du dessin et à l'observation directe de la nature.

Sur maints points j'aurais à discuter, ou à demander un peu plus d'explications. En tout cas, j'applaudis au passage suivant, que je me crois obligé de citer, à propos du harpon : « Comme pour la hache et bien d'autres techniques, il est évident que dire « on a constaté ceci, on a fait cela » est procéder par abstraction commode : c'est substituer à l'Eskimo du IV^e siècle, à l'Aléoutien du XVI^e, au Tlingit du IX^e, à l'Algonkin du XVIII^e, au Sibérien du III^e, chacun marqué d'une forme précise, un homme, un « paléo-quelque-chose » mythique, qui n'existe que dans une série morphologique établie au mépris de l'espace et de l'ordre chronologique. L'histoire des techniques établie sur de tels principes justifierait toutes les méfiances » (t. II, p. 57). Lecteur, élimine donc de ton bagage, que tu espères scientifique, les belles théories évolutives de la deuxième moitié du XIX^e siècle et du premier quart de celui-ci. Et les fariboles reconstructives sur « l'Origine » du feu, des mythes, des contes, de la poterie, du pain, du bouillon gras et de la corde... à nouer le vent.

Ce sont, sinon absolument, mais assez souvent les techniques qui paraissent les plus simples qui suscitent le plus de problèmes « de lieu d'origine » et de mécanisme de transmission. Témoin celle que Marius Barbeau vient d'étudier au Canada sous le nom de *Ceinture fléchée*, qui se fabriquait autrefois à Saint-Jacques-de-l'Achigan, à Sainte-Marie-Salomé et aux environs, subdivisions de l'ancienne paroisse de l'Assomption, près Montréal, d'où leur nom anglais d'*Assomption sash*. Prenez des fils de teintes diverses et de la longueur voulue et fixez-les à deux points, obliquement de préférence (c'est moins fatigant), au haut d'une fenêtre et à quelque chose de lourd par terre. Entrelacez-les avec vos doigts, et à chaque passage, ou selon votre adresse après plusieurs, mettez un bout de bois pour maintenir les « duites ». Ce n'est pas du tissage, puisqu'il n'y a pas de trame; c'est du simple tressage, mais large; et par l'arrangement des couleurs, décoratif. On s'en servait comme tours de cou, cravates, ceintures, jarretières. Les documents les plus anciens ne remontent pas au delà de 1700; des spécimens du XVIII^e siècle existent dans quelques musées d'Europe. La technique n'est ni française, ni anglaise. Barbeau dit que ce « tissage » (ce n'en est d'ailleurs pas un) existait sur de vastes territoires des deux Amériques, des Eskimo au Pérou, mais sans citer de descriptions. Il affirme aussi qu'il était connu très anciennement en Scandinavie et en Irlande.

Je lui donne mieux : 1° J'ai refait ainsi vers 1913 des « étoffes » lacustres suisses de l'âge du Bronze; 2° après avoir appris cette technique à Tlemcen, puis à Constantine en 1910; 3° Alfred Bel l'a bien décrite pour le Maroc (surtout à Fez). Cherchez le lieu d'origine et le mode de transmission ! Ou préférez, si vous voulez, des inventions indépendantes. De nos jours, au Canada, cette fabrication a repris, mais sous une forme semi-industrielle, grâce précisément à Marius Barbeau et E. Z. Massicotte, Cécile Barot, etc., en se perfectionnant.

A. van Gennep.

LA NATURE

L'ATOME ET LE MYSTERE. — Donc, tenons-nous bien : la France possède son Haut Commissaire à l'Energie atomique !

Vers la fin d'octobre dernier, vaquant à quelque souci zoologique, je traversais le Jardin des Plantes, à Paris, quand j'avisai un porche décoré d'un superbe baldaquin, comme pour les riches mariages. C'était l'entrée du grand amphithéâtre du Muséum. Je me rappelai alors qu'on y célébrait le cinquantenaire de la découverte de la radioactivité.

Je pénétrai. Dans une salle ornée de drapeaux et de tentures, devant un auditoire nombreux et recueilli, M. Joliot-Curie — grand, maigre et brun — exposait ses idées sur la désintégration du noyau des atomes. Il avait gardé son pardessus, car il faisait déjà froid, et le local n'était pas chauffé. Et il disait des choses, ma foi, fort justes du point de vue de la raison pure, mais naïvement plaisantes pour qui possède quelque expérience de l'Homme : que l'énergie nucléaire doit être utilisée à des fins pacifiques, que par conséquent c'est aux civils, non aux militaires, que revient de droit l'étude de ces problèmes, *et cætera*... Vous vous rendez compte, comme dit l'autre. Il pleuvait des vérités premières, et ces déclarations, d'ailleurs faites sur un ton plutôt confidentiel, me rappelaient d'assez près les excuses embarrassées d'un enfant à qui l'on demande : « Pourquoi as-tu cassé ton jouet? » — « Pour voir c'qu'y avait dedans! »

Oui, c'est bien sous ce jour que m'apparaissent ces formes abstraites de la physique : une curiosité maladive de gosse démolissant son jouet pour voir ce qu'il y a dedans — ce qui le faisait marcher. En quoi, Seigneur ! peut bien les inquiéter ce qui fait marcher la Matière? Ne sauraient-ils donc consentir à ce que leur reste mystérieux le plus petit coin de cet univers?

Prix inestimable du mystère! Plaignons ceux qui l'ignorent, qui se refusent à la joie apaisante de penser qu'il est des choses que nous ne saurons jamais — qui ne se contentent pas d'observer et d'analyser les phénomènes, tâche déjà inépuisable et exaltante, mais prétendent encore scruter la profondeur de la profondeur et la structure de la structure.

En tout, une foi est nécessaire, et seul le mystère entretient la foi. Croire à n'importe quoi, mais commencer de croire à un moment quelconque. Ces mécanistes ont leur mystique, une mystique à rebours qui s'exaspère de l'inconnu au lieu de s'y résigner, et se targue de ne rien accepter sans contrôle. Mais on ne fait jamais que reculer le mur. J'attends avec impatience de voir recoller les morceaux de ce noyau qu'on a brisé, et cette opération une fois accomplie, qu'on m'explique par quel mécanisme un

hasard heureux a imaginé la toute première de ces synthèses Mais en serons-nous plus avancés dans notre connaissance des manifestations de la Vie?

M. Joliot parlait... Je suis ressorti dans le jardin. Des ors verts s'effeuillaient; un soleil fatigué baisait le faîte des arbres; leurs dépouilles jonchaient les allées, les pelouses, les parcs où des bêtes innocentes rêvent de l'été enfui. Je songeais à la triste douceur des automnes succédant à l'enivrement des printemps, au majestueux déroulement des saisons jalonnant les étapes de notre route terrestre d'espoirs et de regrets; à ce fatalisme merveilleux où il fait si bon s'abandonner en regardant passer la Nature, comme au théâtre, et en oubliant toutes les notions d'espace et de temps! Sur le platane, qui domine le bassin des otaries, un oiseau chantait sa dernière plainte, et l'on entendait crier les volatiles dans leur enclos. Que ces choses me semblaient donc loin de l'énergie intra-atomique!

Peut-être M. le Haut Commissaire, lorsqu'il quitta son amphithéâtre et qu'il se retrouva pour un instant devant ce coin de nature non désintégrée, éprouva-t-il la même impression que moi?

— Vous n'êtes que de pauvres bêtes, dis-je au mouflon à manchettes et aux petits pensionnaires du Vivarium tout proche; mais si l'on vous laissait le choix, choisiriez-vous d'être des hommes, pour savoir sur quoi repose la matière, et quelles sont les formules moléculaires qui composent le foin que vous mangez?

Le mouflon à manchettes et les insectes du Vivarium m'ont répondu « Non ».

Marcel Roland.

Livres :

LES MAMMIFÈRES DE FRANCE, par *Paul Rode* et *R. Didier* (Boubée et Cie, Paris).

Monographie faite par deux spécialistes du Muséum et précédée d'une introduction du professeur Edouard Bourdelle. Les auteurs ont commencé leur travail par un chapitre sur les espèces françaises qui ont disparu. Heureuse idée pour notre génération, revenue ou presque à l'âge des cavernes! Par ailleurs ce livre se recommande non seulement aux scientifiques mais aussi à tous ceux qui habitent la campagne ou s'intéressent au monde animal.

LES MIGRATIONS VÉGÉTALES, par *René Bouvier* (Flammarion, Paris).

L'auteur a écrit nombre de livres d'Histoire. Il applique à son sujet la méthode historique, et on lit avec intérêt ces chapitres où le Végétal, animé du même dynamisme que l'Homme, et obéissant souvent au même déterminisme que lui, puisque l'Homme entraine toujours à sa suite un cortège de bêtes et de plantes, se transporte, couvre la Terre, combat pour sa vie, et même conclut des traités de paix avec d'autres espèces.

DE LA MOUCHE A L'HOMME, par *Jean Rostand* (Editions « La Boétie », Bruxelles).

M. Jean Rostand a le double et rare mérite d'être penseur et écrivain en même temps qu'homme de science. A ce dernier titre, il s'est fait une spécialité des questions de génétique et d'hérédité. Le titre du présent ouvrage ne saurait surprendre que ceux qui ignorent que les études expérimentales commencées sur les petits pois par le moine

Mendel, en 1865, se sont continuées depuis sur une mouche, la Drosophile, un des plus souples instruments de laboratoire que nous possédions. Quand on élèvera un monument de reconnaissance aux animaux auxiliaires de la Science, chiens, cobayes ou souris blanches, la Drosophile devra y recevoir une place d'honneur.

DIX MÈTRES SOUS LA MER, par *Bernard Gorsky* (Durel, Paris).

B. Gorsky est un fervent de la chasse sous-marine. S'il n'avait — c'est le cas de le dire — que cette corde à son arc, ce ne serait que du sport, et il sortirait de notre compétence. Mais à la faveur de ce sport il se livre à des observations qui sont tout à fait du domaine du naturaliste. On pense un peu au monde inconnu du microscope, au plongeon de l'objectif dans une goutte d'eau habitée. C'est le même genre d'émotion visuelle; mais ici le plongeon est plus dangereux, car Gorsky,

De la jambe et des bras
limpide nageur traître,

n'utilise aucun scaphandre.

Dans sa préface M. Léon Bertin a fort bien marqué les services que les « casse-cou » de ce genre peuvent rendre à la Science : ils voient certainement beaucoup de choses qui restent cachées aux gens assis dans leur fauteuil. M. de Lapalisse sera d'accord avec nous. Mais encore faut-il savoir regarder et décrire.

Périodiques :

La Nature, novembre 1946, contient notamment un article instructif intitulé *Des engrais pour la mer*. Coste fut, en 1858, à Concarneau, le créateur en France du premier laboratoire maritime. Il rêvait d'intensifier l'exploitation des océans par une connaissance approfondie de leurs habitants. En ostréiculture sa réussite fut immédiate et complète mais ses idées n'ont pu jusqu'à présent s'appliquer à la gent poissonnière, à part deux ou trois genres qu'on parvient à élever en vivier. Cependant des expériences entreprises de 1942 à 1944 dans certains lochs d'Ecosse ont démontré qu'on peut, en déversant dans la mer des engrais chimiques, augmenter la production du plancton, et par suite favoriser le développement du poisson qui s'en nourrit. D'où des conséquences heureuses à envisager pour la pêche.

L'Agriculture pratique expose un procédé pour faire rendre à ce tubercule décrié qu'est le Topinambour 9 % d'alcool et même davantage, soit à peu près le double de ce que rend la Betterave. Comme la Betterave pour les terres lourdes, le Topinambour peut devenir un bon producteur d'alcool pour les pays à terrain sec ou calcaire.

Revista de la Academia Colombiana de Ciencias exactas, fisicas y naturales (Ministère de l'Education Nationale, Bogota, septembre 1945 à mars 1946).

Intéressante étude sur les Insectes vésicants et sur l'acide formique, qui existe, comme l'on sait, dans le venin de beaucoup d'insectes, comme la Fourmi et l'Abeille. Il joue aussi un rôle dans l'action vésicante de l'Ortie. On l'obtient industriellement par synthèse, ainsi que ses dérivés, puissants antiputrides et bactéricides. Le venin d'Abeille et de Fourmi est d'ailleurs connu des bactériologues pour empêcher la prolifération des cultures microbiennes.

Bulletin de la Société zoologique de France, octobre 1946.

Notons un article du Dr Balazuc sur la *Tératologie des Insectes*, et *La ponte de la Seiche*, par A. Pruvot-Fol. La Seiche pond dans un rameau de Gorgone, qu'elle nettoie en y lançant un jet par son entonnoir, avant d'y fixer son œuf. La Gorgone est un polype, c'est-à-dire un animal, ayant l'aspect d'une plante, avec des branches sur un tronc. C'est un de ces êtres énigmatiques placés sur la frontière de l'Animal et du Végétal. Il est assez curieux de voir la Seiche elle-même s'y tromper au point de confier son œuf à l'un de ces hybrides.

La ponte s'accompagne d'une sorte de « danse » exécutée en présence du mâle.

Cactus. Signalons cette nouvelle revue destinée aux amateurs de cactées. Le numéro I a paru en mai dernier avec une présentation du professeur Guillaumin, du Muséum.

Bulletin de la Société Nationale d'Acclimatation (avril-juin 1946).

Un bon article de R. Paulian sur les plantes insectivores, où, analysant un récent ouvrage de F.-E. Lloyd il passe en revue les différents mécanismes employés par

les plantes pour capturer les insectes. On y trouve comme chez les humains, les fosses, les nasses, les pièges à glu, les tapettes à rats et à souris. On sait que les proies, une fois capturées, sont digérées par divers ferments qui n'ont pu encore être analysées *in vitro* que pour les genres *Nepenthes* et *Drosera.*

Revue de Zoologie et de Botanique africaines, août-septembre 1946. Le Dr Madeleine Friant y donne une étude sur la « ceinture scapulaire de l'Autruche. Cette particularité anatomique vient à l'appui de la thèse déjà connue que les Ratites ou Oiseaux coureurs — par opposition aux Carinates, ou Oiseaux volants — sont bien des oiseaux primitifs, détachés aux cours des temps géologiques de la souche aviaire ancestrale, avant d'avoir atteint le stade d'évolution vers la vie aérienne.

La Feuille des Naturalistes, juillet-août 1946. Les plantes, comme les animaux, dont l'Homme, sont attaquées par des maladies à virus, très contagieuses et transmissibles par la greffe. Dans la transmission naturelle, les insectes jouent un rôle primordial; ils abritent plus ou moins longtemps les virus dans leur organisme, et paraissent d'ailleurs vivre avec eux en symbiose. Tel est le sujet d'un article de Jacques Carayon : *Les maladies à virus des plantes.*

M. R.

LA PRESSE

Hebdomadaires :

ARTS. 22 **novembre**. — A propos des cinq cents peintures des *Collections royales* exposées à la Royal Academy de Londres, Denis Sutton fait l'historique de ces collections qui, marquées par les différentes personnalités qui les ont formées du XVIe siècle à nos jours, reflètent « une sorte de croissance organique ». — S. Gille-Delafon : *Doit-on reconstruire la Place des Victoires?* Il en coûterait le prix de deux forteresses volantes pour rendre à cette place défigurée la belle ordonnance voulue par Mansart.

29 **nov.** — Deux études sur *L'Art turc*, à propos de l'exposition du Musée Cernuschi : *Ses origines, son évolution*, par Nouroullah Bert, *Peintures d'aujourd'hui*, par Madeleine David. — Marc Pincherle : *Vincent d'Indy et Chabrier* (lettres *inédites*). — Jean Cogniat (*S'entendre sur le sens des mots*) « accroche » des commentaires publiés par Pierre Hervé dans *Action* sur la position communiste à l'égard de la littérature et des arts, dont le parti ne peut pas juger indépendamment de sa propre attitude politique.

LA BATAILLE. 13 **nov.** — *Le vrai visage de Staline*, par Alexandre Barmine (extrait et traduit d'un livre publié aux États-Unis). — *Comment tomba Singapour*, par Hervé de Peslouan. — Du second et prochain volume de ses *Souvenirs*, André Billy a détaché pour *La Bataille* plusieurs chapitres qui commencent à paraître sous le titre de *La guerre des deux rives.*

20 **nov.** — Robert Destez : *Le métro, cet inconnu;* reportage sur la vie secrète du métro, entre la dernière et la première rame.

27 **nov.** — *Vingt centrales neuves sont inutilisables*, par Robert Destrez : malfaçons, sabotages? « Apathie des constructeurs dès qu'ils ont entre les mains un papier portant un paraphe ministériel »; manque d'énergie et d'initiative dans les services officiels chargés des achats; les responsables, on les trouvera dans l'administration, qui a accepté des livraisons défectueuses. — Jean Bernard-Derosne : *Il n'y a pas de rideau de fer.*

LE FAIT DU JOUR. 12 **nov.** — *La Corse, Nice, la Savoie et l'Italie*, de Napoléon III à 1939, par G. André-Fribourg.

19 nov. — Du même : *L'appétit vient en mangeant; le problème de Trieste et la poussée historique vers l'Est*, de 1914 à nos jours.

26 nov. — Du même : *Illusions australes, ou les variations du Maréchal Smuts*, de 1914 à 1946, inclus le tour de valse avec l'Allemagne hitlérienne.

Fantasia, qui n'est pas sans rappeler *Ric et Rac*, donne le 14 novembre, dans son premier numéro, une page de caricatures, le début de *Le Saint à Miami*, de Leslie Charteris, des échos, des actualités, des chroniques.

Jeunesse ouvrière. 23-30 nov. — Jean Lenoir : *Sans son propre accord on ne peut libérer la classe ouvrière :* « la perte de la conscience professionnelle..., non seulement fausse chez le jeune travailleur le sens de l'honnêteté, mais qui plus est, affaiblit ses droits à revendiquer la justice » ; ce n'est d'ailleurs pas par des moyens de police ou par des brimades que le patronat y remédiera.

Les Lettres françaises. 8 nov. — *L'île du piano à queue*, nouvelle de Samivel. — *Présence et parole de Bernard Groethuysen*, par Jean Cassou : « Son visage de moujik répandait l'intelligence et la bonté. L'une et l'autre peuvent aller ensemble. Et tout ce qu'il y avait de méphistophélique dans la façon dont Groethuysen reprenait les problèmes de très loin, les tirait et dévidait, leur donnait un tour dès l'abord simplifié, élémentaire et enfantin, puis, tout à coup, vertigineusement subtil, s'accordait, en lui, avec une très profonde et très charmante humanité. »

15 nov. — *Roche le mineur*, reportage bref et dépouillé d'André Philippe.

22 nov. — Une nouvelle de Vercors, *Agir selon sa pensée :* les cas de conscience de l'action. — *La querelle des auteurs et des critiques dramatiques*, par Maurice Garçon : consultation sur les droits de la critique.

29 nov. — *Sous le métro*, par Tristan Rémy; de la Place du Combat à la Place du Delta; saltimbanques. — Aragon : *L'art, « zone libre »?* Y a-t-il une esthétique du parti communiste? « La crainte de passer pour porter un uniforme fait que certaines gens, s'habillant de toutes les couleurs, ne voient pas qu'ils portent tous la même livrée, celle d'Arlequin, bon serviteur de ses maîtres, et que leur batte, au lieu de frapper les vrais ennemis de la liberté, se retourne contre la seule liberté qui vaille : celle de dire la vérité... La liberté ne se gagne que par une lutte de tous les instants, la défense de nos conceptions, une critique implacable de tout ce qui est contrebande parmi nous de l'idéologie tyrannique de nos maîtres... Ne parlant qu'en mon nom, je considère que le parti communiste a une esthétique, et que celle-ci s'appelle le réalisme. »

Libertés. N° 146 (14 nov.). — *La bataille du pain;* l'U. R. S. S. a donné l'exemple de la culture collective, seul remède à l'éparpillement des efforts résultant en France du morcellement du sol (il faut en France, pour un même rendement, sept fois plus de main-d'œuvre qu'aux Etats-Unis); le Maroc a tenté l'an dernier un effort collectif qui sera étendu cette année. — Serge Karsky : *Fatigue des Cadres en U. R. S. S.;* la tension surhumaine des années de guerre explique le relâchement des esprits qui a commandé les récentes épurations.

21 nov. — *U. N. E. S. C. O. : est-il possible de réaliser l'unité de la civilisation?* reportage d'Anne Forestier.

28 nov. — Une enquête de Paul Bodin : *Pour sauver le franc et l'économie française, qui fera les sacrifices?* Une diminution du nombre des fonctionnaires ne sera possible qu'après que l'on aura introduit dans l'administration des méthodes scientifiques de travail; nous n'y sommes pas encore. Une réforme totale de la fiscalité reste à faire pour simplifier l'impôt, mais aussi pour le répartir moins injustement (en 1946 les salaires auront payé 27 milliards, les professions libérales 1.800 millions, les bénéfices agricoles 2 milliards, les bénéfices industriels et commerciaux 16 milliards); il faut des « mesures de courage », et, à défaut d'un impôt sur le capital, notamment mettre un terme à la hausse des produits agricoles et liquider les entreprises incapables de survivre avec un niveau plus bas des prix.

Cherchez l'électricité, par Albert Reville : « Il y a dix ans, le développement de l'équipement électrique de la France se posait déjà comme une tâche impérieuse. Le trust de l'électricité n'a rien fait dans ce sens... Décidément l'Electricité de France est venue au monde dix ans trop tard. »

LE LITTÉRAIRE. 2 nov. — Une interview, par Jean Duché, d'*Arthur Koestler :* « Je ne suis pas un marxiste orthodoxe... Je considère l'U. R. S. S. comme économiquement progressiste, et dans tous les autres domaines comme la puissance la plus réactionnaire de notre temps. »

9 nov. — Continuant son enquête, voilà Paul Guth aux Sciences-Po : la IVe république réussira-t-elle à faire, de l'Ecole des Pages de la IIIe, une pépinière de grands commis nationalisés?

16 nov. — Un inédit de Proust : la première version de la page de *Swann* où la petite phrase de la sonate de Vinteuil fait son apparition.

Une importante interview de Claudel par Paul Guth. Ramassons quelques miettes : « Mon travail artistique ne m'a jamais occupé plus d'une heure et demie par jour. » L'Académie : « Ce qui est ennuyeux, maintenant qu'ils m'ont élu, c'est le costume. A mon âge (Claudel a 79 ans) le seul costume convenable est une boîte en bois de sapin. » La littérature d'aujourd'hui : « La plupart des écrivains actuels ne savent pas le français. Ils entassent des notes, mais des notes ne font pas un livre. Ils mélangent l'huile de foie de morue et la confiture de groseille. Par contre, j'aime beaucoup Aragon. C'est un des derniers qui sachent la langue. » L'avenir : « L'humanité est en voie de réunion générale. Les conflits ne sont que les phases particulières d'une transformation totale... Je suis optimiste et pessimiste à la fois, comme tout catholique. Je crois au bien général de l'humanité par la souffrance. L'amour que les différentes tribus humaines se portent s'est toujours manifesté à coups d'épée, parmi des convulsions effrayantes. Tant pis pour la culture! Il y a des choses plus poignantes. »

23 nov. — André Billy : *Les embarras d'un électeur au Prix Goncourt.* Waldemar George dit pourquoi et comment *l'U. R. S. S. a banni la peinture cubiste.*

LE MONDE ILLUSTRÉ. 30 nov. — *Problèmes de la médecine française*, par Jean Lessay; revue des réformes très importantes qu'appelle la crise actuelle de la profession médicale, et qui doivent faire l'objet d'un vaste plan d'ensemble. — E. Cubizolle : *Reconstruction et Indonésie, les deux grands problèmes hollandais;* avec de fort belles photos (non signées). — Claude E. P. Robert : *Guerre des nerfs en Turquie.*

NOIR ET BLANC. 6 nov. — Jean Palaiseul : *Spaak : le visage de La Guardia sous le chapeau de Léon Blum.* — *Pour ruiner la France :* reportage à vol d'oiseau de Roland Martin sur le gaspillage administratif; on y apprend qu'il existe un Service des Chasses de Paris, une Direction régionale de la Production agricole de Paris...

13 nov. — *Pour l'honneur du théâtre Ludmilla Pitoëff nous revient;* elle parle à Jean Palaiseul de *L'Echange*, qu'elle va jouer, de son mari Georges, de leur vie commune toute donnée au théâtre. — Jeanine Denée : *Métier de femme :* la script-girl.

27 nov. — *Salazar, dictateur paternel ou jésuite défroqué?* par Jean Palaiseul; dictateur sans doute, mais sans uniforme, « animé des meilleures intentions du monde, il s'est laissé enfermer dans le régime qu'il a lui-même créé et dont il n'est plus capable de sortir. » — H. L. : *Le prince des maquilleurs* s'appelle Arakélian et règne dans les coulisses de l'écran.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. 7 nov. — En s'aidant de papiers de famille, Jean-Marie Robain retrace la vie agitée de *Mme Leprince de Beaumont*, qui fut la grand-mère de Mérimée et l'auteur du conte *La Belle et la Bête* dont Cocteau vient de s'inspirer. — *Le théâtre d'aujourd'hui : Gaston Baty*, interview de Jeanine Delpech.

Marcel Brion : *A la recherche des villes mortes;* entretien avec l'archéologue André Parrot sur les fouilles en Mésopotamie.

28 nov. — André Parrot : *Découverte d'une littérature et d'une théologie*, celles des Sumériens, révélées par l'archéologue américain S. N. Kramer d'après les inscriptions de 850 tablettes trouvées en Mésopotamie et datant de 2000 av. J.-C. — *A l'U. N. E. S. C. O. avec Julian S. Huxley*, interview de Pierre Berger.

OPÉRA. 27 nov. — *Entretien* de Dominique Auran *avec François Mauriac*, qui n'écrit plus de romans parce que, dit-il, « je ne peux plus, maintenant, déserter l'action », mais que son succès récent dans les pays anglo-saxons amènera peut-être à revenir au roman, sa « vraie vocation ».

PAROLES FRANÇAISES. 15 nov. — *Epuration, justice, prisons de la 4e république*, par François Des-

roux; « un régime qui s'enfante dans le sang a besoin pour survivre de reprendre en main les procédures légales qui garantissent avec le droit de chacun, le rayonnement de l'ordre que l'on veut instaurer ».

22 nov. — *Ho Chi Minh a son secret*, par J.-M. Saint-Meran : « Tout ceci demeure inintelligible aux Français de la Métropole qu'une propagande habile sur les méfaits du colonialisme peut égarer. Qu'on interroge ceux qui sont en contact avec la réalité du Viêt-Nam... La sécurité des Français d'Indochine, celle des soldats, celle des populations indochinoises terrifiées, voilà ce qui devrait guider un gouvernement français véritable. »

QUATRE ET TROIS. 21 nov. — Marcel Chaminade : *Deux hommes tiennent entre leurs mains le destin des monnaies du monde*, Eugène Meyer, président de la Banque internationale, né à Los Angelès de parents alsaciens, et Camille Gutt, gouverneur du Fonds monétaire international, Belge fils d'un journaliste français. — *Neuf photos qui symbolisent toute l'Angleterre*, prises à Londres au moment de la réouverture du parlement.

RÉFORME. 23 nov. — *Contre la guerre? Bien sûr*, par Albert Finet : « Il est bien possible que nous soyons arrivés à un moment de l'histoire où — question de vie ou de mort — l'Eglise, si elle veut jouer le rôle qui lui est dévolu, est amenée de ce fait à prendre position : Christ ou Antéchrist : paix ou guerre. Il est bien possible que sa mission, dans ce monde déchristianisé, l'oriente présentement sur cette tâche; pierre de touche de la réalité de son existence. » — En double page, *Israël et son destin*.

30 nov. — *La situation économique*, par André Philip; « la France est sortie de cette guerre infiniment plus ruinée et épuisée qu'au lendemain de la première guerre mondiale » par l'effet des destructions et surtout parce qu'elle a dû continuer à tourner avec un outillage déjà désuet sans l'entretenir, sans le renouveler, sans le moderniser; son équipement retarde maintenant de vingt ans. La rénovation du pays exige que jusqu'en 1950 nous continuions à nous restreindre, afin d'investir une part importante de notre capital et de notre travail, et d'exporter le plus possible pour payer les matières premières et l'outillage à importer. Le capitalisme libéral est incapable de mener à bien une telle tâche; seul un dirigisme systématique peut stabiliser les prix, éliminer ou grouper les entreprises à rendement médiocre, éliminer les intermédiaires commerciaux, en surnombre, pousser les productions prioritaires et décourager les autres.

Selon Jacques Chausseron (*Nous faut-il un Poincaré?*), il nous faut choisir entre une solution totalitaire et une solution poincariste, le compromis n'étant plus possible. « La première réussirait à coup sûr (sur 40 heures hebdomadaires un Français travaille 3 heures pour l'investissement, 12 pour l'impôt et 25 pour sa consommation; un Russe travaille 50 heures par semaine, dont 25 pour l'investissement, 12 pour l'impôt et 13 pour sa consommation). L'auteur estime que le Français ne veut pas de cette solution; il penche pour la solution poincariste, qui poursuivrait les mêmes buts par les mêmes moyens, mais en s'appuyant sur la confiance au lieu de la contrainte; elle serait obtenue par un retour héroïque à l'équilibre budgétaire et à la liberté économique.

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. 2 nov. — Gaël Fain : *La France peut encore sauver sa monnaie*; non par le contrôle des prix, qui suppose déjà une monnaie saine, ni par des économies budgétaires — un « mythe », — mais par l'impôt et l'emprunt prélevant ensemble 30 à 40 % des revenus. Or les épargnants français, au moment d'investir 15 à 20 % de leur revenu, auraient « le sentiment de faire un jeu de dupes », si l'Etat n'était pas en mesure de leur assurer en or le service des emprunts d'assainissement et de reconstruction; ou puisque l'or est une hypothèse utopique, en pouvoir d'achat garanti, quel que soit ultérieurement le niveau des prix.

Jean Vernet : *1.200 hebdomadaires se partagent trois millions de lecteurs.* — *Au pays moï, refuge des tribus montagnardes* (en Indochine), *la France a aussi des devoirs* : on apprendra avec intérêt de Philippe Devillers que les Moïs (« Moï » veut dire « sauvage ») « ont aussi pris conscience de certains droits et de leur degré d'aptitude à régler leurs propres affaires » (*sic*).

Chysale : **L'or dans le monde**; des chiffres; mais, « du fait du secret dont elle s'entoure et de l'immensité de ses ressources mi-

nières, la Russie tient pratiquement à sa merci le marché mondial de l'or. Si ses réserves sont aussi importantes qu'on peut le supposer, elle est en mesure de renouveler sur une grande échelle l'expérience de 1937, et de jeter ainsi, le jour où elle le jugerait utile, la perturbation la plus grande dans tous les systèmes monétaires rattachés soit directement, soit par l'intermédiaire du Fonds international, à l'or ».

9 **nov.** — Chrysale : *Le financement de la reconstruction;* il s'agit de trouver 600 milliards par an pendant dix ans; impôts, emprunts, déflation ou inflation ne sauraient y suffire; l'auteur suggère un « préfinancement » inspiré de la politique Schacht de 1933, un système de traites d'Etat dont le dénouement se trouverait « dans la rentabilité des biens reconstruits ou remis en état ».

16 **nov.** — Antoine Schmitz : *La production hollandaise atteint 70 % de celle d'avant guerre.*

23 **nov.** — *Isolationnisme soviétique,* par Nicolas Bassèches, selon qui « cette politique d'isolement intellectuel aurait déjà reçu le coup de grâce ».

30 **nov.** — Stéphane Pizella : *L'effigie d'Ho Chi Minh ne garantit pas sa monnaie;* détails piquants sur la technique financière du Viêt-Nam. — *Le plan Monnet veut en quatre ans moderniser l'industrie française;* analyse du plan, et quelques commentaires de Pierre Nicole : les difficultés seront financières, psychologiques (maintien des restrictions) et techniques (deux « goulots d'étranglement » : l'approvisionnement en charbon, le recrutement de la main-d'œuvre).

Spectateur. 5 **nov.** — Jacques Ibert raconte une visite qu'il reçut un jour de Gershwin, et Pierre Berger celle qu'il vient de faire place Vendôme à Noël Coward.

12 **nov.** — Hélène Jourdan-Morhange : *Une œuvre de Ravel : la genèse du Boléro,* dont Ravel disait naïvement en le composant : « Ah! celui-là, ils ne le joueront pas aux concerts du dimanche! »

26 **nov.** — Pierre Berger : *Visite au Mercure de France.* — *Comédie Française A et B,* par Bernard Zimmer.

Tel quel. 13 **nov.** — *Beauregard (Seine-et-Oise) : devant nous, le rideau de fer,* par J.-M. Pécune : visite à Beauregard où un centre de rapatriement soviétique renfermerait « en réalité de mystérieux prisonniers de toutes nationalités »; mais ce reportage n'élucide pas le mystère.

19 **nov.** — *La Pologne dans les fers,* par André Gal; « moi-même ouvrier pendant toute la durée de mes études », déclare l'auteur : curieuse formule.

Le Tigre (Montpellier). 15 **nov.** — Etienne Antonelli : *Europe en gésine;* « les deux Europes, l'occidentale et l'orientale, sont en gestation. Elles sont déjà vivantes, dans le sein de la vieille Europe, leur mère. Notre rôle doit être seulement, par tous les moyens, de les aider à venir à bon terme le plus vite possible ».

22 **nov.** — Roger Dutheil : *Il faut intégrer le communisme;* « le problème unique pour la France c'est, qu'on le veuille ou non, la digestion du phénomène communiste ».

Revues :

L'Arche. **Octobre** (n° paru en novembre). — *Poèmes* de Pierre-Jean Jouve. — *Pages de journal* d'André Gide : Tunis, octobre-décembre 1942.

Esprit. **Novembre.** — Numéro consacré à *L'homme américain.* Trois parties : les hommes d'Amérique (des Américains parlent des types d'hommes qu'offrent les diverses régions des Etats-Unis); la manière américaine, ou le *style* américain; réactions françaises. « Nous avons voulu essayer, dit l'éditorial, ce qui n'a pas encore été fait en France, de saisir ce que le visage sans pareil de l'Américain (il faudrait dire l'Etatsunien) apporte au monde moderne, et le style de vie qu'il lui propose. » Le *Mercure* reviendra sur cette enquête très importante.

Hommes et Mondes. **Novembre.** — Général de Lattre : *L'armée française de transition;* « cette force n'est pas stagnante; spirituellement et techniquement, elle est à la recherche de tout ce qui peut assurer son renouveau ». — Benvenuta et Rainer Maria Rilke : *Un amour inconnu.* En janvier 1914, Rilke reçut une lettre d'une

inconnue, une musicienne, une pianiste, dont nous ne savons pas même le nom, sauf celui de Benvenuta que le poète lui avait donné. Et aussitôt il se prit pour elle d'un grand amour — qui devait rester platonique, nous dit-on. Benvenuta en raconte ici l'histoire. Les lettres, les paroles de Rilke. Un ton de ferveur exquis. Et, au passage, des pages sur Paris charmantes. — Henri Truchy : *La renaissance de l'échange international* (en 1930, « un quart ou un cinquième du revenu en nature d'un Français moyen était composé de produits étrangers...; un siècle auparavant, les produits étrangers ne représentaient qu'un trentième de ce revenu »). — Docteur Paul Cibrie : *La sécurité sociale et le corps médical.*

Misura, « revue internationale des lettres et des arts », qui paraît en italien à Bergame sous la direction de Lionello Fiumi, poursuit son effort chaleureux et éclairé, qui intéresse grandement la diffusion de la culture française. Dans le numéro de **novembre**, poèmes traduits de Mallarmé, de Cocteau, de Michaux; en éditorial, *Jeunesse de Mallarmé.*

La Nef consacre cent pages de son numéro de **novembre** aux Rencontres internationales qui se sont tenues à Genève du 2 au 14 septembre. Julien Benda, Francesco Flora, Jean de Salis, Jean Guéhenno, Denis de Rougemont, Georg Lukacs, Stephen Spender, Georges Bernanos, Karl Jaspers y donnèrent des *conférences* qui furent suivies d'*entretiens;* des unes et des autres la *Nef* publie d'importants passages.

Début d'une étude de Marcel Arland : *Avec Pascal.*

Revue de Paris. **Novembre.** — Paul Reynaud : *La situation politique en France à la veille des élections.*

André Siegfried : *Un monde nouveau.* « Les deux guerres mondiales... ont accéléré, dans des proportions fantastiques, un mouvement de fond qui se serait probablement produit de toute façon. » Révolution partout. Dans l'équilibre interne des Etats : l'individu est asservi à la collectivité, et d'ailleurs satisfait de l'être; l'organisation prime la technique; « toute question tend à devenir administrative, donc indirectement politique »; la vitesse a supprimé dans le monde toute insularité; désormais, pour faire une « grande puissance », il faut 10 millions de kilomètres carrés et 100 millions d'habitants; le monde se divise en grandes unités économico-politiques. Révolution « dans les rapports sociaux des hommes entre eux »; « hiatus entre la technique et la psychologie »; recul de la civilisation. Comme il n'est pas question de revenir en arrière, le problème maintenant est de sauver l'homme.

De Lucien Descaves, de vifs et sensibles *Souvenirs sur l'abbé Mugnier.* — Ed. Giscard d'Estaing : *Convergences inflationnistes.* — Jean Pommier, cherchant les raisons du *Silence de Racine*, l'explique par Louis XIV, qui nomma le poète son historiographe, et qui préféra l'opéra à la tragédie; réaction contre « une interprétation trop moderne du cas Racine », dont on oublie volontiers en effet, dans cette affaire, que, plutôt qu'un romantique, ou qu'un poète maudit, il fut tout simplement un homme de lettres du XVII^e siècle.

La Vie intellectuelle. **Novembre.** — Etienne Gilson : *Un Gomor de manne* (le « gomor », c'est la mesure de manne à laquelle chaque Hébreu dans le désert fut prié de se borner) : à partir d'un mot de Bossuet, étude sur la pauvreté et la richesse, sur la répartition des biens, aux yeux de la religion. « Nous entrons peut-être dans une ère où la prédication des injustices sociales par la charité privée devra se compléter par la prédication d'une charité qui ne serait autre que la volonté de justice sociale. La charité ne change pas de nature pour charger des institutions collectives, et, au besoin, légales, d'accomplir ce dont l'initiative privée s'avère incapable... Donner du pain à ceux qui ont faim est bien, mais il serait meilleur que personne n'eût faim... Ce qu'il faut vouloir pour celui qu'on aime, c'est qu'il soit notre égal. »

G. Hahn : *L'Autriche avant l'Anschluss, ou les déficiences de la contrainte.* — J. Dumontier : *La situation démographique de la France;* non pas des chiffres seulement, mais aussi la manière de s'en servir. — M. Chastaing : *Note sur Ramuz et la technique du roman.*

VARIÉTÉS

DE L'ECONOMIE DES PROFITS A L'ECONOMIE DES BESOINS. — Depuis des temps immémoriaux, les sociétés humaines ont vécu sous le régime commercial, chacun achetant ce qu'il désire à celui qui le possède d'où, pour les plus entreprenants, course à la possession des biens vendables, dans une lutte d'intérêts opposant les possédants aux dépourvus, tant entre les individus qu'entre les nations.

Et ce fut concurremment avec l'exploitation du travail d'autrui : esclavage, servage, salariat, l'accaparement des terres et des instruments de production; puis la ruée aux sources de matières premières par des expéditions guerrières, dont les masses besogneuses, nationales et autochtones, firent tous les frais, de leur sang et de leur argent.

Parallèlement à l'expansion mercantile, la compétition stimulatrice de progrès conduisit à l'utilisation de forces auxiliaires : traction animale, force motrice des vents et des eaux, puis, beaucoup plus tard, de la vapeur, de l'électricité, en attendant les développements de la puissance nucléaire.

Mais, tandis que la production s'accroissait par la mécanisation industrielle, la motorisation agricole, les fertilisations chimiques et les techniques les plus savantes, les hommes furent remplacés par des machines plus productrices et plus dociles, capables de travailler vingt-quatre heures par jour, sans réclamer ni repos ni congés payés.

Fatalement, ces milliers, ces millions d'ouvriers, privés du pouvoir d'achat que représentaient leurs salaires, se virent obligés de restreindre leur consommation et celle de leur famille, d'où encombrement de marchandises invendues, effondrement des prix, crise dite de surproduction mais effectivement de sous-consommation.

Devant ce désastre financier, les possédants recoururent aux rapides expédients : freinage de la production, destruction et dénaturation de stocks, arrachage de plantations, réduction des ensemencements, défertilisation de terres fécondes, démolition de machines, annihilation de brevets d'inventions susceptibles d'accroître la production, et autres procédés destinés à revaloriser les produits raréfiés et à reconstituer les marges de profits.

Une telle dictature de la production sur la consommation ne saurait évidemment être érigée en système économique. La question se pose donc ainsi : faut-il continuer à maintenir un déficit de l'offre sur la demande, afin de perpétuer les méthodes spéculatives ou, au contraire pousser la production au niveau des

besoins intégraux de la consommation, et chercher d'autres moyens de rémunérer la production?

La réponse s'offre d'elle-même, du fait que le nombre des consommateurs est considérablement supérieur à celui des producteurs, les uns et les autres étant consommateurs de tout ce qu'ils ne produisent pas et qu'en outre, on compte par millions ceux qui ne produiseent rien de commercialisable, et qui n'en ont pas moins droit à la vie : vieillards, enfants, femmes au foyer, invalides, fonctionnaires, militaires, etc.

Dans ces conditions, les pouvoirs publics se considèrent autorisés à dire aux possédants et particulièrement aux trusts : « Vous avez créé des moyens de production capables de donner l'abondance au monde, mais vous ne pouvez la distribuer sans tuer vos profits dans la faillite. Par contre, nous avons, nous, l'impérieux devoir de satisfaire les besoins des populations. En conséquence, nous sommes en droit de prendre en main vos entreprises, en vue de mettre le maximum de production à la portée de tous. Toutefois, désireux d'éviter les violences employées en 1789 pour exproprier les possédants antérieurs, nous vous servirons un intérêt d'amortissement des capitaux engagés. »

Ce que recherche la production, ce sont les clients solvables, et c'est précisément cette solvabilité qui fait défaut à des millions d'êtres humains qui ne demandent qu'à acheter, mais que l'impécuniosité réduit à la portion congrue. Le jour où la machine ferait tout le travail de l'homme, celui-ci devrait-il donc mourir de faim?

L'anomalie de cette situation démontre la singularité d'un présent sans précédent, ainsi que la banqueroute des palliatifs jusqu'alors employés, soit qu'il s'agisse de subventions accordées aux producteurs pour leur permettre d'abaisser leurs prix de vente, soit d'augmentations de salaires courant vainement derrière le coût de la vie.

L'ensemble de la production moderne étant considérablement supérieur à la somme de main-d'œuvre fournie par les hommes, la solution logique serait donc de procurer à ceux-ci des moyens d'achat proportionnés, non plus au travail effectué par eux, mais à l'accroissement de la production.

A cet effet, en France et à l'étranger, les éléments particulièrement adonnés aux études économiques et sociales — en dehors de toute considération politique — ont élaboré, chacun de leur côté, des projets qui pourraient être utilement confrontés. Les uns préconisent la distribution gouvernementale d'une « monnaie de consommation » spécifiquement destinée à l'absorption de la production, qui viendrait s'ajouter à ce que chacun peut gagner par son travail; d'autres l'ouverture de « crédits bancaires » permettant les paiements par chèques et évitant ainsi les inconvénients de l'inflation monétaire. Celle-ci d'ailleurs, en tout état

cause, perdrait sa nocivité du fait de son parallélisme avec l'accroissement de la production sur laquelle la monnaie serait gagnée. La suractivité économique qui résulterait de ce supplément des moyens d'achat aurait pour effet de faire refluer vers le Trésor les avances faites à la collectivité.

En l'occurrence le Canada a pris les devants, particulièrement dans la province de l'Alberta, dont le gouvernement a voté une loi (Bill 76), qui constitue une véritable charte de la sécurité sociale.

D'après cette loi, l'enfant arrivant au monde, et quelle que soit la condition des parents, est assuré jusqu'à l'âge de 19 ans, de la gratuité des soins médicaux et dentaires, hospitalisations et interventions chirurgicales, ainsi que de l'enseignement à tous les degrés. De 19 à 60 ans, tout citoyen a droit à une situation lucrative de son choix, lui rapportant au minimum 600 dollars par an, à défaut de quoi cette somme lui sera allouée comme « garantie de sécurité ». Après 60 ans, il est libre de continuer son travail ou d'accepter la retraite de 600 dollars, considérée comme le minimum vital actuellement indispensable. Les mêmes privilèges sont accordés aux invalides, quel que soit leur âge. La deuxième partie du « Bill de sécurité » établit le mécanisme financier de cette politique de l'abondance.

A ceux que le mot « abondance » inciterait à sourire, après une guerre qui a tant détruit, disons que si les destructions ont été considérables, le potentiel de productivité s'est accru dans des proportions non moins importantes, non seulement dans les pays épargnés par le fléau militaire, mais dans toutes les nations civilisées amenées, au cours des hostilités, à s'équiper afin de parer à la carence des importations.

Une si profonde transformation des positions économiques mondiales implique des adaptations opportunes qu'il importe de préparer, si nous voulons éviter de nouvelles crises économiques, politiques et sociales, et assurer de meilleures conditions de vie à la grande famille humaine.

Et il semble évident que les plus grands profits dont elle puisse bénéficier seraient ceux qui satisferaient les besoins de tous, condition qui ne peut être parfaitement remplie que dans une exploitation communautaire intensive et universelle des richesses du globe.

Raoul Froger.

ROY CAMPBELL ET LES POETES FRANÇAIS DU XIX^e^ SIECLE. — J'ai acheté le nouveau livre de M. Roy Campbell, et relu son *Adamastor*.

M. Campbell est un très bon poète, vigoureux et poétique. En Angleterre tout le monde admire son originalité. J'admire sa poésie et je suis prête à convenir qu'il a suivi ses maîtres avec beaucoup d'esprit et d'originalité, mais il n'est pas difficile de les nommer, ces maîtres. C'est par les premières pièces de vers d'un poète qu'on peut remonter à ses sources dans la tradition. Pour M. Campbell, ce sont les poètes français du XIX^e^ siècle. On peut reconnaître dans les pages d'*Adamastor* des thèmes, des idées, des métaphores, des phrases de ces poètes. On y trouve même des lignes et des vers traduits.

Le deuxième poème du livre, *Hialmar*, a le même sujet que *le Cœur de Hialmar* de Leconte de Lisle. Il ne suit pas le poème français aussi fidèlement qu'en d'autres cas, et la scène est en Afrique, comme celle de *The Zulu Girl* (qui semble inspirée des *Chercheuses de Poux* de Rimbaud).

Mazeppa suit très fidèlement le *Mazeppa* de Victor Hugo.

L'Albatros de Beaudelaire a peut-être suggéré le sujet de *The Albatross*, poème qui s'inspire par ailleurs du *Bateau Ivre* : descriptions de tempêtes et océans tropicaux.

Baudelaire aimait décrire une ville pendant la nuit, quand seul le poète veille. C'est aussi le thème de *African Moonrise* et *In a town square*.

Ce ne sont pas seulement des thèmes que M. Campbell a empruntés aux poètes français. Son style peut paraître fort original à un lecteur anglais, mais il subit de toute évidence l'influence du style violent et discordant de Rimbaud.

Dans son poème de *Mazeppa* il suit Hugo pour la construction, mais il revêt les idées et les phrases de Hugo d'un style plus recherché.

Par exemple, comparer :

L'horizon sans fin qui toujours recommence

et :

Where each horizon by a vaster swallowed
Repeated but the bareness of the last.

ou bien :

...et se relève roi

et :

And staggers up to find himself a king
With truth, a silver trumpet at his lips.

C'est plus exagéré que Hugo, avec des affinités pour la manière de Rimbaud.

Dans le *Bateau Ivre*, les vers :

Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte...
Des lichens de soleil et des morves d'azur

ont suggéré :

Up dim blue rocks of cloud in scarlet fibres
Crawl the gigantic lichens of the dawn

(The Albatross)

Les vers :

J'ai vu...
Les lointains vers les gouffres cataractant

ont suggéré :

I hear the long horizons steeply hurled
Rush cataracting down through starless gaps

(The Albatross)

Dans *les Chercheuses de Poux*, les vers :

...et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

ont suggéré :

While her sharp nails, in slow caresses nailed
Prowl through his hair with sharp electric click.

(The Zulu Girl)

Le quatrain de *The Festivals of Flight* est la traduction de quatre vers du *Guignon* de Baudelaire :

Far from the famed memorial arch
Towards a lonely grave I come
My heart in its funereal march
Goes beating like a muffled drum.

Loin de sépultures célèbres
Vers un cimetière isolé
Mon cœur comme un tambour voilé
Va battant des marches funèbres.

Je ne pense pas que M. Campbell ait moins de mérite comme poète parce qu'il a ces maîtres-là. Baudelaire lui-même étudiait Poe et évidemment Longfellow. La fécondation de la poésie d'un pays par celle d'un autre donne souvent d'excellents produits, quand il s'agit d'un poète qui ne se contente pas d'imiter, mais qui assimile vraiment.

Les poèmes de M. Campbell sont bons, très bons. Là encore, il y a sans doute motif pour nous de remercier la France.

Elizabeth Meldrum,
Angleterre, juillet 1946.

Les Français à Moka, en 1737. — Avant d'occuper Cheik-Saïd, dans les conditions que rappelait le *Mercure* du 1er juillet 1939, la France a fait flotter son pavillon sur un point de la côte arabique d'une autre renommée, sinon d'égale importance militaire : Moka, et dans des circonstances aussi imprévues que peu connues.

Vers 1709, nos compatriotes avaient commencé à faire directement avec Moka le commerce du café jusqu'alors exporté par les Echelles du Levant, et un marin marseillais, le capitaine Merveille, avait eu l'astuce de faire accepter par le gouvernement de l'Iman d'Yémen un étonnant traité aux termes duquel nos nationaux ne payaient que 2 1/4 % sur toutes les marchandises qu'ils introduisaient par Moka ou qu'ils en exportaient, alors que les ressortissants des autres pays d'Europe étaient taxés à 5 % *ad valorem*, et les Maures à 15 %.

Les Français, qui jouissaient déjà du traitement d'une nation particulièrement favorisée, émirent cependant la prétention de faire entrer et sortir à ce tarif préférentiel, non seulement les marchandises en provenance de la mère patrie ou destinées à celle-ci, mais encore tout ce qui venait de nos colonies des Indes ou tout ce qu'on destinait à celles-ci.

Une interprétation du traité si abusive causait un évident préjudice aux nations européennes concurrencées par des marchandises venues des Indes toutes proches. Mais elle était surtout dommageable à l'Iman qui voyait ainsi fondre ses revenus, assis en grande partie sur le produit des douanes, désormais submergées par des marchandises françaises faiblement taxées. Aussi prit-il l'initiative d'une revision unilatérale du traité — comme l'on dit aujourd'hui — en rétablissant purement et simplement le droit de 5 %.

La Compagnie des Indes orientales qui avait des comptoirs à Moka jeta les hauts cris, parla de spoliation, de concussion, et jugea qu'il était nécessaire pour l'utilité de son commerce, autant que pour le prestige de la nation, de prouver qu'on ne violait pas impunément la foi jurée et les accords internationaux. Avec l'agrément du roi, une expédition punitive fut décidée contre Moka.

Mais la conduite en était délicate, car il ne s'agissait pas de ruiner une ville dont la destruction eût été aussi fâcheuse

pour le commerce de la Compagnie que funeste aux Arabes.

L'on confia le commandement de cette expédition à un Malouin : La Garde-Jazier, neveu de l'illustre Duguay-Trouin, qui eut pour mission de procéder par intimidation en se saisissant par surprise d'un des forts commandant la rade. Une fois en possession de ce gage il entamerait des négociations commerciales épineuses, qu'il appuierait au besoin par de nouvelles démonstrations.

Mais les moyens qu'on lui accordait n'étaient point à la hauteur du but visé. Son escadre était médiocrement homogène et ne comprenait que quatre vaisseaux. De plus, le Conseil supérieur de Pondichéry, escomptant au propre comme au figuré le succès de l'expédition, avait décidé d'embarquer des marchandises « afin que l'entreprise fût à la fois glorieuse et utile », ce qui surchargeait dangereusement les vaisseaux.

La Garde-Jazier protesta vainement contre ce mercantilisme outrancier, et dut lever l'ancre le 22 octobre 1736, se proposant avec 330 hommes, matelots compris, de réduire une ville peuplée de 10.000 habitants!

Le 15 novembre, il fit relâche à Mahé, toucha ensuite à Goa, où il compléta ses vivres, mais s'aperçut que le tirant d'eau de ses bâtiments chargés de troupes, de vivres, de matériel de guerre et de marchandises, lui permettrait à peine de s'approcher de Moka à portée de canon...

A Socotora, où il relâcha de nouveau, il fit exécuter à ses hommes des exercices de débarquement qui n'étaient point superflus, et parut devant Moka le 27 janvier 1737.

Le gouverneur de la ville lui ayant adressé des présents selon la coutume orientale, La Garde-Jazier retint également les notables personnages qui les lui apportaient, et les embarcations montées par ceux-ci, dont il avait le plus grand besoin pour mettre ses troupes à terre. Ce fut le signal des mesures hostiles, et comme pour le punir de cette félonie, les vents contraires l'empêchèrent de se saisir conformément à ses plans du fort qui commandait la rade au nord, et une tempête s'éleva. Cela débutait mal. Mais conscientes de leur faiblesse, ou passionnées de conciliation, les autorités de Moka exhortèrent le chef français à surseoir à toute action de guerre jusqu'au retour d'une mission qui était allée prendre, dans

l'intérieur du pays, les ordres de l'Iman d'Yémen. Il n'en fallut pas davantage pour porter La Garde-Jazier à l'outrecuidance : il réclama de nouveaux otages, appuya cette demande provocante d'une menace de bombardement qu'il commença de mettre à exécution, et se rendant compte bientôt de l'inefficacité de tels moyens, il décida de s'emparer à défaut du fort du nord, de celui du sud, plus éloigné de la ville, mais plus accessible. L'occupation de ce point par les Français aurait pour conséquence de priver Moka de tout secours extérieur. Il était temps de prendre cette résolution, si hardie parut-elle, car l'effectif de 330 hommes comptait déjà 80 malades.

Le débarquement eut lieu non point par une nuit noire, mais sous un clair de lune éclatant, ce qui donne une idée de la vigilance des défenseurs de Moka. Quand ils aperçurent les Français, il était trop tard pour réagir : les canons étaient pointés vers le large et leurs volées passèrent au-dessus de la tête des assaillants, qui ripostèrent à l'arme blanche et à la grenade. L'assaut coûta quatre tués et douze blessés, ce qui n'était pas excessif, même en tenant compte de l'impossibilité de recompléter les effectifs. La variante apportée au plan primitif avait parfaitement réussi, et des négociations furent entamées, car il n'était pas question qu'une aussi petite troupe s'emparât d'une ville comme Moka où elle aurait couru de grands risques. Il lui suffisait de faire flotter le pavillon fleurdelysé sur un des forts, et de bloquer le port avec son escadre.

La Garde-Jazier qui tenait en respect 4.000 Arabes armés, accourus pour défendre la ville, fut assez habile, pendant les négociations longues et subtiles avec ses partenaires orientaux, pour arriver à se faire ravitailler par eux, ce qui était le comble de l'aplomb. L'iman d'Yémen céda devant toutes les exigences françaises, déplorant seulement avec une dignité attristée la brusquerie de notre action, les pertes de vies humaines, et le tort fait à son peuple et à lui-même. Le traité reconnut à la nation française le droit de faire le commerce de toutes marchandises, tant à Moka que dans les autres ports de l'Yémen, en ne payant que 2 1/4 % de taxe, les produits importés et invendus demeurant francs de droits, et les délits commis par nos nationaux devant être soumis à la juridiction française.

L'escadre mit à la voile le 21 juin. Le 22 juillet elle mouillait à Pondichéry, après une campagne de huit mois, aussi chanceuse que fructueuse, où l'audace et l'endurance mises au service d'une bien mauvaise cause, avaient triomphé des obstacles naturels et d'un ennemi nombreux, mais étonnamment passif et timoré.

Telle était cependant la modestie du chef de cette équipée hardie, que La Garde-Jazier, qui s'employa à publier les *Mémoires* de son oncle Duguay-Trouin, négligea de parler de ses propres hauts-faits ailleurs que dans son journal de bord. C'est un brave ecclésiastique, l'abbé Desfontaines, qui se chargea de les révéler en 1739, dans une relation longuette et souvent naïve, mais fort attachante.

ROBERT LAULAN.

GAZETTE

« Ce cher vieux Mercure... ». — *A notre connaissance, c'est André Billy, dans le* Littéraire *du 19 octobre, qui le premier a annoncé dans la presse la réapparition du* Mercure. *Le* Littéraire *et lui-même ont bien voulu nous autoriser à reproduire son article, bel hommage rendu à l'action de Vallette et à l'esprit de la revue :*

La rue de Condé a vu reparaître depuis quelque temps certaines figures qui avaient cessé de s'y montrer. Le porche de l'hôtel de Beaumarchais a été franchi par des gens qui n'y avaient point passé depuis le début de l'occupation. L'étroit escalier qui conduit au magasin de vente et à l'ancien bureau de Paul Léautaud, puis à l'ancien bureau d'Alfred Vallette et à l'ancien salon de Rachilde, a été gravi par des écrivains qui avaient perdu l'habitude de s'y coudoyer. La vieille maison où n'entraient plus que des livreurs venus au rassortiment reprend son animation, j'allais dire sa respiration de naguère. Le *Mercure de France* va reparaître, son numéro 999-1000 est annoncé pour décembre. Tous les survivants de l'ancienne collaboration ont eu à cœur d'inscrire leur nom au sommaire de ce numéro commémoratif.

On a tant écrit sur les origines de la revue à couverture mauve et le milieu littéraire dont elle constituait le cadre que je craindrais de tomber dans d'insipides redites en évoquant de nouveau Alfred Vallette, Rachilde, Dumur, Adolphe Van Bever, Paul Morisse et Paul Léautaud, tels que je les ai connus, il y a trente-cinq ans. Avant d'aller plus loin, je dédierai pourtant une affectueuse pensée à Paul Morisse, qui vient de mourir, et qui, rue de Condé, assumait les fonctions de secrétaire de rédaction. Je sais que son souvenir est cher à François Mauriac qu'il était fier d'avoir quelque peu découvert et introduit au *Mercure*. Paul Morisse avouait éprouver de la difficulté à s'exprimer la plume à la main, mais je n'ai pas connu d'esprit plus passionné que lui pour la poésie, pour l'art et en particulier pour la musique. Il avait été l'ami d'Albert Samain, aujourd'hui dédaigné, mais qui, en ce temps-là, jouissait de l'estime générale. C'est par Samain que Rachilde et Vallette s'étaient connus.

Pendant de nombreuses années, j'ai passé quotidiennement le seuil de la rue de Condé. Je m'asseyais en face de Léautaud et là j'assistais commodément à la petite comédie littéraire qui se jouait entre l'auteur du *Petit Ami* et ses visiteurs. C'était très amusant. Que j'en ai vu défiler ainsi, des gens de lettres, poètes, romanciers, critiques, essayistes, historiens et philosophes! La tentation m'est venue souvent, le soir, de noter ce que j'avais vu et entendu dans la journée auprès de Léautaud, mais je me disais que, ce dernier tenant son journal de son côté, le mien, outre qu'il risquerait de manquer de sel par comparaison, ferait double emploi avec le sien. Rue de Condé, Alfred Vallette m'avait chargé de la rubrique des échos avant de me confier celle des théâtres en remplacement de Maurice Boissard et d'Henri Béraud, je retrouvais Apollinaire, Rouveyre, Henri Bachelin, Emile Magne, Jean de Gourmont, etc. On a tort de mettre le *Mercure* en parallèle avec la *N. R. F.* et les autres revues d'à-présent, telles que l'*Arche*, la *Nef*, *Fontaine*, *Poésie 46*... On a tort de dire que l'heure du *Mercure* est passée et que la nouvelle génération n'a que faire

de lui. Il est possible que l'heure du *Mercure* soit passée; c'est à lui, puisqu'il va reprendre sa publication, de démontrer le contraire. En tout cas, si elle est réellement passée, ce n'est pas parce que les jeunes écrivains ont à leur disposition d'autres organes. Si l'heure du *Mercure* est passée; si, à l'expérience, il se révèle impropre à satisfaire les nouveaux besoins du public, ce sera un signe très grave de tout ce que nous avons perdu de liberté intellectuelle depuis dix ans. Ou la réapparition du *Mercure* a un sens ou elle n'en a pas : je souhaite qu'elle ait celui d'un effort pour le maintien et la sauvegarde de la liberté. L'esprit du *Mercure* était essentiellement un esprit de liberté. Un Vallette, un Dumur ont été de grands directeurs de revue parce que, se plaçant au-dessus de leurs préférences et de leurs inclinations personnelles, ils savaient apprécier les travaux qui leur étaient soumis en fonction de leur valeur absolue, si je puis dire, et non selon les opportunités du moment. Dumur, surtout, qui eut des opinions si tranchées, faisait preuve à la direction du *Mercure* d'une impartialité admirable, justifiant ainsi amplement la confiance avec laquelle Vallette se reposait sur lui du soin de lire la plupart des manuscrits. Je parle ici des articles contenus dans le corps de la revue, car, pour les rubriques, qui formaient la partie la plus originale du *Mercure*, c'était bien plus beau encore! Une fois chargé d'une de ces rubriques qui embrassaient le cycle entier des connaissances humaines, vous en étiez littéralement le maître, vous y étiez chez vous, vous y écriviez tout ce que vous vouliez. Vous aurait-il pris fantaisie de parler d'entomologie ou d'astrophysique dans la rubrique de poésie ou de linguistique, que personne n'y aurait trouvé à redire. Vous auriez pu, même, y critiquer la direction du *Mercure* ou y apprécier sévèrement les romans de la patronne : personne dans la maison ne vous y aurait fait allusion. Le détachement de Vallette était tel à cet égard qu'il avait déteint sur tout le monde, mais était-ce bien du détachement? Je croirais plutôt à une sorte de pudeur, aggravée d'un profond respect pour la pensée d'autrui. Nul dilettantisme, nul scepticisme; les plus sérieux scrupules présidaient à toutes les décisions prises rue de Condé, mais on n'y avait égard qu'au talent, à l'originalité et à la profondeur des idées, quelle que fût leur orientation. Les lecteurs et les abonnés l'avaient fort bien compris et, à ce point de vue, le *Mercure* n'était pas seulement un incomparable instrument de vulgarisation et de culture, il était une école de tolérance, il donnait à ceux qui le lisaient un exemple de ce que devait être la haute vie de l'esprit.

Puisse le nouveau *Mercure* se maintenir dans cette tradition! Son échec porterait contre l'époque présente un témoignage accablant.

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

Décembre. — *Le jour, chaque jour un peu plus se replie sur lui-même, dans le gris qui vibre et les bruits qu'on entend à peine. Décembre resserre l'étreinte des lumières et des brumes. La vie s'est retirée tout alentour et réfugiée si secrètement en nous que nous pourrions nous émouvoir de tout... nos souvenirs chevaliers de la bruine au carrefour des nues, et nos lumières d'homme que le brouillard met en veilleuse dans l'attente des vraies clartés absentes.*

Un rideau est tiré entre le ciel et nous.

Nous avions vécu de l'année tout un an, l'année s'en va et chacun seul sait ce qu'elle emporte avec Décembre, le mois silencieux où

tant d'émotions d'enfance reviennent, sous les ciels capitonnés, que les villes et les campagnes s'animent d'intimités.

Il nous fallait bien la naissance d'un petit enfant pour nous consoler, et pour justifier notre règne sur la terre. Et même nous avons inventé la merveilleuse histoire d'une nuit d'étoiles, de neige et d'un bonhomme à manteau rouge, pour que les autres petits enfants ne soient pas tristes de ces journées en deuil du jour. Et pour plier bagages à l'année qui s'en va, que nous avons d'ouvrage! En plus des lumières qu'il nous faut mettre partout, nous faisons venir, faute de feuillage, des sapins de montagne en quantité. Nous collons aux vitrines du houx, du gui et même de la ouate hydrophile pour panser l'angoisse crépusculaire des jours gris. Certains veillent toute une nuit, — il y aura orgie de lumières — pour conjurer l'obscurité du sort; et, en fin de compte, nous irons jusqu'à nous adresser réciproquement des vœux pour bien nous prouver que rien n'est perdu, que rien n'est fini, bien au contraire! — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Electeurs philosophes. — *Conversation entendue dans le métro, quelques jours avant le 10 novembre. C'est de politique qu'il s'agit. L'un des deux hommes se plaint d'un certain parti (lequel? Le début m'a échappé); il lui avait donné une confiance toute proche de la foi; et voilà que ce parti, lâché sur la mer orageuse de l'action, a louvoyé et tiré des bords acrobatiques.*

— C'est naturel, dit l'autre.

— Naturel? dit A. Naturel? C'est combine et compagnie. Comme les autres.

— Mon vieux, dit B, quand tu t'embauches dans la vidange, t'as les mains qui sentent la merde. C'est comme ça. T'as rien à dire. C'est naturel.

Un silence; puis B reprend :

— Des vidangeurs, faut bien qu'il y en ait. Comment ferais-tu sans ça?

La veille même des élections, je rencontre J. devant un panneau d'affichage. Il lit avec application. Je connais ses idées, je lui dis en riant :

— Chercheriez-vous pour qui voter?

— Exactement.

— ?

— Voyez-vous, je veux voter contre mon opinion. Ceux dont je pense qu'ils ont raison, je n'ai pas tant de hâte de les mettre au pouvoir; ils casseraient tout. J'aime mieux voir au pouvoir une bonne et lourde masse de gens sans idées, mais rompus au métier, avec une opposition vigoureuse et mordante qui leur pique les fesses. Mes amis sont assez forts; c'est le contrefort qu'il faut

épauler maintenant. Ou encore, s'ils viennent au pouvoir, ils s'amolliront, ils prendront nécessité pour raison, ils perdront leur vertu, et je devrai les mépriser, ce qu'à Dieu ne plaise.

— Mais...

— Mon cher, mon opinion ne serait pas ce que j'appelle une opinion si elle pouvait se réaliser dans les faits. Ce serait donc renoncer à elle que de voter pour elle. — CASTOR.

La Bibliothèque Achille Perreau. — *Achille Perreau, éditorialiste au* Temps *et bibliophile de haut goût, était une figure bien connue dans le monde du journalisme parisien et des Lettres. Il est mort tragiquement le 23 août 1944, tué d'une balle perdue au cours des combats de la Libération.*

La précieuse Bibliothèque qu'il avait constituée avec amour le long d'un demi-siècle de patience et de recherches, a été dispersée à l'Hôtel Drouot du 18 au 20 novembre, par les soins de Me Edmond Petit et Me Etienne Ader, assistés de MM. Briquet et Giraud-Badin, experts.

Dans l'admirable préface du catalogue de la vente, M. Emile Henriot, de l'Académie Française, lui-même bibliophile averti, trace un portrait émouvant de celui qui fut le compagnon de travail et ami, à la rédaction du Temps, *pendant plus de trente ans.*

« ...L'homme était de caractère difficile, sévère à lui-même, peut-« être déçu par la vie, ayant trop vu de choses, au cours de ce « demi-siècle de journalisme, pour être optimiste. Mais il était pro-« fondément bon, d'une droiture et d'une rigueur d'esprit absolues, « indéfectible en amitié, aimant son métier, d'une capacité infati-« gable de travail, exact en tout, animé jusqu'à la passion par « son culte pour la liberté et son besoin de vérité... Sous un abord « austère et positivement janséniste, aussi éloigné de la confidence « que de l'apitoiement sur soi, ce vieil homme cachait un cœur « affectueux et vulnérable...

« ...La guerre, le désastre, la tristesse infinie de l'exode et l'asser-« vissement du pays, dont il ne devait hélas! pas voir la fin, tant « de hontes, de malheurs, de deuils, de misères et de destructions, « ont cruellement achevé d'assombrir l'esprit de cet homme « désolé...

« ...D'une vie cachée avec pudeur, même aux plus intimes fami-« liers, hors l'opinion toujours librement exprimée sur l'événement « quotidien, et l'amitié peu expansive mais certaine, je puis tout « au moins témoigner sur la constante et consolante passion qui, « avec la musique, l'a remplie. Achille avait l'amour des lettres « et des livres : il ne séparait pas ceux-ci de celles-là, et c'est « l'amateur de grands textes qui justifiait en lui le bibliophile. « Vrai lettré, critique et précis, n'aimant que ce qu'il pouvait

« admirer; mais, si ascète qu'il était, sensible tout de même au « plaisir que procurent à l'œil voluptueux du connaisseur la blan- « cheur ou le grain d'un papier, une typographie soignée, un bel « état matériel de livre net et sec dans la main; et plein d'un res- « pect attentif devant tout travail achevé...

« ...La Bibliothèque qu'il a formée n'était point celle d'un nabab, « à qui les fantaisies les plus coûteuses sont permises. Aucune idée « de spéculation ne commandait ses choix, tantôt uniquement dictés « par la curiosité du bibelot pourvu qu'il fût représentatif et réussi; « tantôt sévères. Il n'avait pas le fétichisme de la collection com- « plète et des séries...

« ...Les familiers de la bouquinerie comme ceux de l'Hôtel des « Ventes n'ont pas oublié la longue et noire silhouette de notre ami, « inspectant de près les rayons ou penché sur un livre, infaillible « sur la bonne date, l'émission princeps, la qualité d'une reliure « ou d'un tirage, la rareté d'une provenance, l'intérêt de la chose « imprimée... ».

Cet homme probe et droit, cet esprit noble et scrupuleux, ce passionné du Livre fut aussi un homme de bien. Par un sentiment de désintéressement et d'altruisme qui le grandit encore à nos yeux, il a voulu que ses chers trésors profitassent non seulement aux amateurs, mais aussi à la Caisse Générale des Retraités de la Presse à qui il a fait don, par testament, du produit de la vente de sa Bibliothèque.

Parmi les adjudications les plus élevées de cette vente, nous citerons : Les Mémoires de Beaumarchais (1774), *exemplaire aux armes de Sartine lieutenant général de Police à l'époque du procès de 1773 qui furent adjugés* 129.100 *francs;* Les Méditations sur l'Evangile de Bossuet (1730-1731), *aux armes de Louise-Elisabeth de Bourbon-Condé,* 114.000 *francs; l'originale, in-12, du* Cid *de Corneille, en reliure ancienne,* 65.000 *francs;* Les Œuvres de Corneille (1648), *deuxième collective originale, dans un maroquin doublé de Motte,* 158.000 *francs;* Le Discours de la Méthode de *Descartes* (1637), *originale, en reliure ancienne,* 130.000 *francs; l'originale de* L'Explication des maximes des Saints, *de Fénelon* (1697), *avec deux lettres autographes, l'une de Fénelon, l'autre de Bossuet,* 140.000 *francs;* Heures à l'usage de Rome, *aux armes de Philippe de Béthune,* 236.000 *francs; la huitième originale et la première complète des* Caractères *de La Bruyère* (1694), 113.100 *francs; l'originale de* La Princesse de Clèves *de Mme de La Fayette* (1678), 99.200 *francs; la première originale des* Fables de La Fontaine (1668), 182.000 *francs; Molière : l'originale de* L'Estourdy (1663), 197.000 *francs; l'originale du* Dépit Amoureux (1663), 100.000 *francs; l'originale de la* Critique de l'Escole des femmes (1663), 150.000 *francs; l'originale du* Misanthrope (1667), 122.000 *francs; l'originale du* Sicilien (1668), 95.000 *francs; l'originale*

d'Amphitryon (1668), 182.000 *francs; l'originale des* Femmes sçavantes (1673), 125.000 *francs et la première collective originale des* Œuvres (1666), 208.000 *francs. Racine : l'originale* d'Andromaque (1668), 270.000 *francs, et la dernière édition originale collective en reliure ancienne,* 276.000 *francs; Charles d'Orléans :* Choix de Poésies, 200.000 *francs; la première édition des* Pensées *de Pascal en reliure d'époque,* 200.000 *francs; les* Lettres *de* Mme de Sévigné (1726), 90.000 *francs; l'édition originale complète des* Essais de Montaigne *en reliure ancienne* 225.000 *francs.*

Parmi les ouvrages illustrés du XVIIIe siècle et de l'époque romantique, citons quelques belles adjudications :

Arioste, Roland Furieux (1775-1783), *reliure en maroquin de Simier* 86.500 *francs; Bocace :* Décaméron (1757-1761), *premier tirage,* 205.000 *francs; Racine :* Œuvres (1768) *avec les figures de Gravelot avant la lettre, reliures de présent,* 106.000 *francs; un magnifique exemplaire de l'édition originale des* Lettres à Horace Walpole, *par Mme du Deffand, exemplaire aux grandes armes de l'Impératrice Marie-Louise,* 240.000 *francs. Les* Fleurs du Mal *du cher et grand Baudelaire ont connu également des enchères surprenantes : un exemplaire en demi-reliure d'époque avec dédicace autographe à Armand Dumesnil a été adjugé* 155.000 *francs, cote jamais atteinte à ce jour et deux pages autographes de Baudelaire constituant sa bibliographie par lui-même, jointes à un exemplaire des* Fleurs du Mal *de la seconde édition de* 1861, *firent le prix de* 41.000 *francs. A tous ces prix il y a lieu d'ajouter les frais, soit* 35,5 % *pour les ouvrages publiés avant* 1800 *et* 17,5 % *pour ceux imprimés après* 1800. *Signalons aussi que la Bibliothèque Nationale s'est rendue acquéreuse de quelques belles pièces, notamment l'édition originale des* Premières Œuvres de Philippe Des Portes, *un exemplaire des* Surprises de l'Amour, *par J. Bernard aux armes du Duc de Berry, et un bel exmplaire de dédicace aux armes de M. de Sartine :* Elemens d'Architecture, *de Panseron* (1772-1776), *en reliure ancienne. Au total cette belle vente a produit le chiffre respectable de* 10 *millions* 500.000 *francs.* — H. MATARASSO.

Au Cimetière marin. — *Marcel Roland est, on le sait, natif de Sète, comme Paul Valéry. Depuis la mort de ce dernier, il ne manque pas, à chacun de ses passages, d'aller sur sa tombe au Cimetière marin, où d'ailleurs plusieurs des siens sont également inhumés. Au retour des dernières vacances, il nous conta ceci : aux pèlerins qui s'enquièrent de la sépulture de l'illustre poète, la gardienne délègue sa fillette pour les guider. Puis l'obligeante fillette ajoute : « A présent, je vais vous montrer le banc où il s'asseyait. »*

Ceux qui savent qu'à part un rapide voyage pour une réception officielle après son élection à l'Académie, Valéry, ses études achevées, ne revint jamais dans sa ville natale, admireront ce banc qui a su garder si longtemps sa fraicheur! Voilà comment se créent les légendes. Celle-ci est inoffensive : si elle n'ajoute rien à la gloire de Paul Valéry, elle ne peut faire tort qu'à cette vieille dame qu'on appelle pompeusement l'Histoire.

Bourgeoisie nouvelle, ou du danger des citations. — *Deux hommes entrent dans le métro. L'un est visiblement « à son aise » : manteau moelleux, chaussures de daim, foulard sans discrétion mais « pure soie ». Il poursuit à voix élevée une sorte de monologue. L'autre se contente d'écouter.*

— Tu ne peux pas savoir le mal que j'ai dans ma boîte avec le personnel... Je donne l'exemple pourtant : premier arrivé, dernier parti... Mais non... Personne ne veut plus travailler... Comment faire comprendre aux gens que la seule façon de sortir de leur misère, la seule, c'est d'augmenter la production pour sauver la monnaie, le pays, et eux en même temps... qu'il faut travailler... (il devient lyrique) jusqu'à la limite de ses forces. Un silence... et sentencieusement : « Dura lex... mais... sed lex ». — F. R.

Académie française. — *La doyenne des Académies a connu au cours du mois de novembre deux événements d'importance : la réception de M. Jules Romains par son « ami retrouvé » Georges Duhamel, et l'élection de M. Edouard Herriot au fauteuil qu'une mort subite n'a pas permis à Octave Aubry d'occuper. Une affluence considérable est venue entendre un long discours uniquement consacré aux idées générales, lu avec beaucoup de maitrise et d'art par M. Jules Romains, qui à aucun moment n'a fait allusion à son prédécesseur exclu de l'Académie : Abel Bonnard. Voilà donc créé un précédent dont ne manquera pas de s'inspirer un autre philosophe, M. Etienne Gilson, élu au fauteuil d'un autre exclu, Abel Hermant, et les successeurs encore éventuels de Charles Maurras et de Philippe Pétain, dont les fauteuils sont peu ou point disputés.*

Quant à l'élection de M. Edouard Herriot, utile pour le prestige d'une compagnie qui ne peut continuer à se recruter parmi des écrivains simplement honorables, ou des amis d'académiciens disparus, elle est le résultat de longues sollicitations. Il avait été d'ailleurs question, au printemps dernier, après la retentissante démission de M. Georges Duhamel de ses fonctions de secrétaire perpétuel, que l'Académie n'accueille plus de candidatures et qu'elle procède par désignations, après les sondages indispensables. C'est

une méthode de ce genre, un peu bâtarde, à vrai dire, qui a provoqué la candidature de M. Edouard Herriot, assuré de son élection. — ROBERT LAULAN.

La « Damnation de Faust ». — *Le jour de la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, le secrétaire perpétuel de celle-ci, M. Adolphe Boschot, dont on réédite les trois volumes consacrés à la vie de Berlioz, a retracé la genèse de la* Damnation de Faust, *à l'occasion du centenaire de sa première audition. C'est en 1828 que Berlioz, élève du Conservatoire depuis deux ans, remporta le second prix de Rome, et composa pendant un séjour dans son Dauphiné natal, la* Ballade du roi de Thulé, *bientôt suivie de sept autres fragments pour voix et orchestre, qu'il fit éditer au printemps de 1829. Il avait alors vingt-sept ans, et ces huit pièces équivalaient à peu près à la moitié de la partition qu'il devait faire exécuter en 1846. Cependant il se détacha de cette œuvre surprenante, et pendant quinze ans n'en fit rien entendre dans les nombreux concerts qu'il organisa. C'est en 1845, à la suite d'un voyage à Bonn, pour l'inauguration d'une statue de Beethoven, qu'il revint à son Faust. Il choisit dans la traduction de l'œuvre de Gœthe par Gérard de Nerval, d'autres épisodes qu'il versifia lui-même et il écrivit dix nouvelles scènes pour voix et orchestre. Le 19 octobre 1846, il avait terminé son chef-d'œuvre.*

Il s'agissait de le faire jouer, ce qui n'était pas simple, en raison des frais qu'allaient exiger un orchestre et des chœurs nombreux. Pour couvrir ces frais inusités, aucune salle de concerts ne lui paraissait assez grande. Il loua donc celle de l'Opéra-Comique. Le 6 décembre, la salle resta à moitié vide, et le succès ne fut pas plus vif le 20. Les deux premières auditions de son chef-d'œuvre lui coûtèrent 10.000 francs. — R. L.

Académie des Inscriptions. — *A la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions, vice-doyenne des Académies, le président M. Louis Halphen a dressé, selon l'usage, le bilan d'une année bien remplie. Au cours de l'été, en effet, la docte compagnie a pu reprendre contact, non seulement avec les chefs d'instituts ou de missions que la chaleur chasse d'Italie, de Grèce, d'Afrique du Nord, d'Asie Mineure, de Perse, et d'Afghanistan, mais avec ceux d'Egypte et d'Indochine dont l'avaient séparée les événements de guerre. C'est ainsi que M. Charles Kuentz, directeur de l'Institut Français du Caire est venu exposer les résultats d'une activité presque normale, poursuivie pendant la période des hostilités, en présentant une masse imposante de publications, et une liste de découvertes archéologiques et papyrologiques de première importance, faites avec les découvertes de M. Montet, à Tanis, pour*

accroître le prestige scientifique français, dans ce pays si favorable à notre influence culturelle. De même, M. Coedès, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, est venu parler des fouilles poursuivies avec succès, jusqu'au Siam, des travaux de restaurations indispensables entrepris, des inspections archéologiques continuées dans des conditions toujours difficiles et parfois périlleuses. Il est regrettable que le manque de place nous empêche de faire mieux que de mentionner les découvertes faites à Lyon par M. Wuilleumier; en Provence, par M. Fernand Benoit; à Ensérune, en Languedoc, par M. Jannoray; à Saint-Plancard (Haute-Garonne) par MM. Astrujon, Fouet et Lafargue; dans la grotte d'Ebou (Ardèche), par le Dr Jullien et l'abbé Glory; en Afrique du Nord, par MM. Thouvenot, Gilbert Picard, Raymond Bloch, le R. P. Lapeyre et Charles Picard; à Volsinies en Toscane, par M. Raymond Bloch, sous l'impulsion de M. Albert Grenier; en Grèce, par M. Amandry; en Asie Mineure, à Chypre et en Syrie, par M. Claude Schaeffer, M. Vieyra et l'abbé Starky; à Suse, par M. Ghirshman; à Persépolis, par M. André Godard; en Afghanistan, par M. Daniel Schlumberger; en Indochine, par MM. Bezacier et Paul Lévy.

Ajoutez les communications de savants français et étrangers, faites au cours de l'année, sur des questions de philologie, d'histoire, d'épigraphie, parmi lesquelles il faut mettre tout à fait à part celles de M. Charles Virolleaud sur les déchiffrements des tablettes à cunéiformes de Ras-Shamra et la découverte de la poésie phénicienne et celles de M. Edouard Dhorme sur les déchiffrements des tablettes dites pseudo-hiéroglyphiques de Byblos. — R. L.

L'épée longue des grandes invasions. — *M. Edouard Salin, correspondant de l'Académie des Inscriptions, a fait à cette compagnie, en son nom et en celui de son collaborateur M. Albert France-Lanord, conservateur du Musée Lorrain de Nancy, une communication fort originale sur l'*Epée longue des grandes invasions*. C'est un texte de Cassiodore qui a orienté les minutieuses recherches de ces deux savants. Dans ce texte, adressé au roi des Varnes ou Varins, peuplade germanique de Thuringe, il est question d'un envoi d'épées longues aux bords parfaitement tranchants, capables de fendre les meilleures armures, et dont les parties médianes sont creusées d'élégants canaux qui se rident en vermisseaux.*

Cette description précise évoquant l'acier damassé, les deux archéologues, dont l'un est maître de forges, ont soumis à des épreuves de laboratoire des épées longues mérovingiennes trouvées en des nécropoles lorraines, dans des tombes de guerriers alamans : analyses spectrales, microchimiques, radiographiques, micromécaniques, micrographiques.

Leur examen a montré que ces armes, répandues à d'assez nombreux exemplaires dans les sépultures de la région, offraient une

âme robuste. résistant à tous les efforts, et permettant à des tranchants d'acier dur de remplir leur office, tout en supportant des chocs violents. Une telle structure est le résultat d'un traitement thermique qui témoigne d'une maîtrise extraordinaire étant donné les moyens dont disposaient les forgerons du VI[e] *siècle. Cet effort technique avait évidemment un but qui était de surclasser l'armement de l'adversaire, et c'est un épisode de la lutte éternelle de l'arme offensive et de la cuirasse qui nous est ainsi révélé.*

Cette épée longue, héritage de bien des efforts étrangers au génie méditerranéen, concluent les deux auteurs, est née entre Rhin moyen et Danube. C'est l'œuvre des Alamans, et cette supériorité d'armement des Barbares n'est peut-être pas étrangère à l'effondrement de l'Empire romain.

Ainsi, de minutieuses recherches archéologiques, confrontées avec des textes soigneusement collectionnés, peuvent mener à des conclusions qui, pour reprendre une remarque de M. Albert Grenier, ouvrent quelquefois de larges horizons d'histoire. — R. L.

Le Sottisier. — *On nous demande souvent : « Et le sottisier? » Nous répondons : « Le sottisier? Bien sûr! » La rubrique est ouverte. C'est vous, lecteurs, qui l'alimentiez autrefois, pour une grande part. Notez vos trouvailles, et envoyez-les-nous.*

Et relisez la lettre de Vallette publiée à la page 19 *de notre n°* 1000 *: « ...ou une citation dans le Sottisier quand nous commettons une bourde. » Le* Mercure *ne s'épargne pas lui-même; c'est la tradition de la maison.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5329. — 1947.
Dépôt légal : 1er trimestre 1947.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947.